TOME XI. N° 17 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er DÉC. 192

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

L'œuvre du Général Mangin en pays rhénans

En novembre 1918, les soldats de la 10e Armée, avant de franchir la frontière allemande, entendirent la lecture de l'ordre du jour suivant, signé de leur chef, le général Mangin :

OFFICIERS,

SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS DE LA 10e ARMÉE

Je suis heureux de la belle attitude et de la discipline montrées par tous au cours de la traversée de l'Alsace-Lorraine. Chacun a senti qu'aucun désordre ne devait se mêler aux joies magnifiques de la délivrance. Merci. Vous allez poursuivre votre marche triomphale jusqu'au Rhin. Vous borderez et dépasserez en certains points cette frontière, qui fut souvent celle de notre pays...

. . . .

Sur la rive gauche du Rhin, vous vous souviendrez que les armées de la République française, à l'aurore des grandes guerres de la Révolution, se comportèrent de telle sorte que les populations rhénanes ont voté par acclamation leur incorporation à la France. Et les pères de ceux que vous allez rencontrer ont combattu côte à côte

34

avec les nôtres sur tous les champs de bataille de l'Europe pendant vingt-trois ans.

Soyez dignes de vos pères et songez à vos enfants, dont vous préparez l'avenir.

Point de tache aux lauriers de la 10e Armée, tel doit être le mot d'ordre de tous...

La splendide tenue du soldat français fut, en tous points, conforme aux ordre du général Mangin, et contribua encore à rehausser le prestige de notre pays et de notre armée.

Et puis, nos troupes regardèrent autour d'elles, et voici ce qu'elles constatèrent : tout d'abord, l'attitude des Rhénans qui les observaient ne semblait pas hostile. Elle paraissait même empreinte d'admiration. En étudiant de plus près, l'on constatait que cette population n'était pas absolument semblable, non seulement à ces Allemands portraiturés par Hansi, type répandu dans les journaux pendant la guerre, mais encore à la moyenne de ces prisonniers à tête carrée que, si souvent, l'on avait vus dans nos lignes. Les Rhénans, hommes et femmes, apparaissaient plus fins, moins éloignés de nous. Leur accent était moins dur ; beaucoup parlaient français, un français réellement pur et bien prononcé. Enfin, dans de nombreux magasins, on pouvait voir des gravures représentant Napoléon, les grandes armées de l'Empire et de la République, ainsi que de nombreux souvenirs de la France. Au palais grand-ducal à Mayence, la chambre de Napoléon était pieusement conservée, ainsi que l'ancien lit de l'Empereur, où, modestement, le général Mangin refusa de coucher, malgré l'invite qui lui en était faite par les autorités administratives rhénanes. Tous ces détails semblaient témoigner que notre occupation n'était que la reprise normale d'un passé glorieux.

Nos soldats étudiaient également l'attitude de leur chef, dont chacun connaissait la farouche énergie et qui ne passait pas précisément pour un cœur faible, facile à émouvoir. Ce fut donc avec un certain étonnement d'abord, qu'ils virent le général Mangin, non seulement ne montrer aucune dureté aux Rhénans, mais, au contraire, manifester à leur égard une aménité réelle et une volonté très nette de leur faire confiance. Le soldat français réfléchit, comprit, puis, dans la mesure de ses moyens, modela son attitude sur celle de son chef.

*
* *

Dès le début, et avant même de passer la frontière, le général Mangin, avec la conscience et la méthode qu'il apporte à toutes choses, avait étudié à fond l'organisation administrative et économique de l'Allemagne. De nombreux fonctionnaires allemands furent, en maintes occasions, stupéfaits en constatant cette connaissance parfaite, qui rendait vain pour eux l'emploi de ces mille petits subterfuges administratifs, qui, dans tous les pays, masque si bien la volonté d'inertie des administrations, voire, dans certaines circonstances, leur mauvaise volonté.

D'autre part, le général vit nettement que s'il n'était nullement désirable de saper l'organisation locale de l'administration allemande, il était indispensable et relativement facile de l'orienter dans le sens désiré, qui était : loyalisme envers les Alliés et prise de conscience du particularisme rhénan.

Ce travail de contrôle administratif exécuté, le général Mangin se tourna vers les questions économiques, et eut, tout de suite, l'intime conviction que l'*arme économique*, dans la paix, était entre toutes la plus susceptible d'accroître le prestige de la France et ses intérêts bien compris. En agissant ainsi, il ne négligeait en rien, d'ailleurs, ceux des populations rhénanes, puisque l'occupation de leur pays nous donnait, en réalité, une large part de responsabilité.

Essayer de procurer aux populations des pays occupés une prospérité économique supérieure à celle du reste de l'Allemagne sembla, au chef de la 10e Armée, être non seulement notre devoir, mais encore le plus habile des moyens de propagande au point de vue français.

A cet effet, le général organisa, dès le début de janvier 1919, et ce, conformément aux directives du maréchal Foch, l'*Office économique* de son armée, qui devait prendre d'ailleurs, quelques jours plus tard, le nom de *Section économique de la* 10e *Armée*.

Dès que furent faites les premières études sur la situation économique, il eut l'intime conviction que la *question monétaire* dominait, et dominerait de plus en plus, l'économie des pays rhénans, comme elle devait d'ailleurs dominer également toute l'économie de l'Allemagne.

D'une part, en effet, le système des échanges internationaux ne pouvait s'établir d'une façon stable avec une monnaie, le mark, au cours oscillant à une allure désordonnée, et tendant de façon péremptoire vers la baisse ; d'autre part, il semblait presque impossible de créer, en pays occupé, une situation économique meilleure que dans le reste de l'Allemagne, si la monnaie restait celle du Reich, car tout trouble économique sur la rive droite du Rhin aurait, sur le cours du mark, une répercussion certaine, qui ne tarderait pas à se faire sentir également sur la rive gauche.

De ce fait, paraissait irréalisable ce qui, pourtant, au moment de l'armistice, semblait un des buts communs des Alliés, savoir : séparer du reste de l'Allemagne, ne fût-ce qu'économiquement, les provinces rhénanes, qui devaient représenter, avant tout, le gage de la soumission militaire de ce pays, ainsi que le gage de ses efforts en vue de réparer, tout au moins en partie, les maux de cette effroyable guerre, dont il portait l'incontestable responsabilité.

*
* *

Une note du G. A. F. (groupe d'armées du maréchal, alors général, Fayolle) mentionnait dès le 10 janvier 1919 :

> Nous ne voulons pas étouffer l'activité économique des territoires occupés, mais l'orienter vers les pays alliés et concilier les difficultés de l'heure avec les intérêts des pays rhénans.

Deux jours après, dès le 12 du même mois, la Section économique de la 10e Armée transmettait des propositions en vue de *soutenir*, dans une certaine mesure, l'activité économique des pays rhénans et de l'*orienter*.

Elle estimait, pour les raisons exposées ci-dessus, que la question monétaire devait être, avant toute chose, étudiée et réglée, et proposait à cet effet la création en Rhénanie d'une nouvelle banque d'émission, destinée à remplacer progressivement le mark allemand par un mark rhénan ; cette monnaie, réservée en principe aux provinces occupées, ne subirait pas directement les fluctuations politiques et économiques à prévoir en Allemagne non occupée, lesquelles devaient, presque fatalement, amener l'écroulement du mark allemand.

Notons qu'à cette époque, l'élaboration du traité de Versailles n'était même pas commencée, ce qui laissait le champ libre à toute initiative raisonnable.

Un projet complet pour la constitution de ce nouvel organisme bancaire fut d'ailleurs élaboré.

On lisait notamment, dans la note du 12 janvier mentionnée ci-dessus :

Il semble qu'une organisation bancaire rationnelle doive précéder actuellement toute organisation économique, réellement adaptée au but poursuivi.

. . . .

La mauvaise situation économique de l'Allemagne non occupée, ainsi que des troubles politiques graves pouvant, à nouveau, être enregistrés à Berlin, paraissent devoir avoir comme conséquence presque forcée une inflation progressive des billets émis.

La dépréciation du billet qui en résulterait aurait donc pour *toute* l'Allemagne, puisque c'est le même billet qui y circule, des conséquences économiques désastreuses.

. . . .

Dans ce cas, le maintien de l'activité économique des régions occupées deviendrait très difficile et plus encore son orientation, au milieu des cahots qui résulteraient de cette situation.

Le projet d'assainissement de la situation financière par la création d'une banque rhénane d'émission fut transmis par l'état-major du général Mangin, par la voie hiérarchique. Il passa donc du Q. G. du général Fayolle au G. Q. G. du maréchal Pétain, puis au G. Q. G. du maréchal Foch, où il fut étudié par les divers services civils (Administration des territoires rhénans, Contrôle financier, Contrôle industriel, etc.). Nous croyons savoir qu'il alla même jusqu'à Paris et qu'on en eut connaissance au ministère des Finances, au ministère de la Reconstitution industrielle, au ministère des Affaires étrangères, et même au Commissariat franco-américain de M. Tardieu. Mais aucune de ces sommités gouvernementales ne crut devoir lui prêter une attention réelle.

Aucune des idées rappelées à maintes reprises par le général Mangin, avec la clarté et l'énergie qui marquent ses écrits, ses paroles et ses actes, ne fut même discutée, et tous les efforts furent vains pour arriver à secouer sur ce point la torpeur de nos administrations.

Personne d'ailleurs ne discuta ; personne ne répondit au général Mangin qu'il se trompait en croyant à la chute du mark, en affirmant que cette chute pourrait, relativement au problème des réparations comme pour tout le problème politique rhénan, avoir des conséquences incalculables. Fait beaucoup plus grave, ses paroles tombèrent dans le désert. Aucun des membres du cabinet Clemenceau, aucun de leurs nombreux collaborateurs, ne condescendit à arrêter son esprit sur cette question, qui leur semblait entièrement *futile* et susceptible de germer seulement dans des « cervelles militaires ». N'oublions pas que, trop souvent, les militaires étaient considérés pendant les dernières années de la guerre, en particulier dans les milieux parlementaires et les antichambres ministérielles, comme des sortes de « gladiateurs » s'agitant au front plus ou moins dans le vide, tandis qu'à Paris, tant d'héroïques fonctionnaires, militaires ou civils, abattaient quotidiennement une besogne qu'ils considéraient comme d'un ordre beaucoup plus élevé et beaucoup plus digne de « cerveaux supérieurs ».

Il va sans dire que dans ces diverses communications, l'on ne prétendait nullement à la 10e Armée que la solution proposée constituait la seule et la meilleure. Mieux que partout ailleurs, l'on s'y rendait compte qu'à Paris, les grands chefs du ministère des Finances et des Affaires étrangères, notamment, ainsi que de nombreuses personnalités du monde financier, seraient beaucoup mieux qualifiés pour élaborer, pour la rive gauche du Rhin, un projet économique définitif, que les quelques modestes spécialistes, collaborateurs du général Mangin, recrutés par lui à grand'peine dans le personnel de son armée. L'on pensait simplement, par ces propositions, arriver à établir une base de discussion ultérieure.

Malheureusement, ce résultat ne fut pas atteint, car à Paris, l'on persista à ne pas comprendre le rôle primordial que la question monétaire jouerait dans nos rapports avec l'Allemagne occupée et non occupée. L'on ne parvint pas non plus à saisir, ainsi que le général Mangin en avait eu la divination, que la baisse du mark, si aucun contre poids ne lui était opposé, pourrait, dans l'avenir, élever devant les réparations escomptées une barrière presque infranchissable.

Si l'on ne rencontra que le silence le plus obstiné à Paris,

par contre, à Mayence, l'idée de l'établissement d'un nouveau système monétaire, habilement lancée au cours de conversations, fit son chemin, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante, écrite le 28 janvier 1919 au général Mangin, et que nous traduisons fidèlement :

Mon général,

Comme suite aux divers entretiens que j'ai eus avec le chef d'escadrons X..., chef de la section économique de votre armée, je me permets de venir vous exposer brièvement mes idées au point de vue bancaire dans le Rheinland.

En vous exposant mon point de vue, je suis animé du désir brûlant de me rendre utile à mes concitoyens.

Étant donnée la situation nouvelle créée à notre région du fait de votre occupation, il me semble que les différents organismes bancaires existant ne sont plus suffisants pour répondre à nos nécessités présentes.

Je crois donc, et un certain nombre de financiers partagent cette façon de voir, qu'il y aurait lieu de créer une nouvelle banque dans les pays rhénans, avec siège social à Mayence, à laquelle le privilège d'émission pourrait, le cas échéant, être utilement attribué.

J'ai l'honneur, en conséquence, de vous demander si l'autorité occupante serait, le cas échéant, disposée à nous accorder les autorisations nécessaires, dans quel cas, nous entreprendrions dès maintenant toutes les études et tous les travaux préliminaires nécessaires à l'exécution de ce projet.

Veuillez agréer, mon général, l'expression de ma plus haute considération.

Respectueusement,

Signé : Y...

Nous ne voulons pas nommer le signataire de cette lettre, pour ne pas risquer de le livrer non à la vindicte de ses concitoyens rhénans, qui mieux que personne sauraient apprécier la vérité de sa thèse, mais à celle des fonctionnaires et des policiers prussiens, que la longanimité de la Commission interalliée laisse infester le territoire occupé.

Qu'il nous soit permis de dire seulement qu'il s'agissait d'une personnalité hautement qualifiée, l'un des principaux banquiers de Mayence, et en rien suspect, d'ailleurs, de tendances francophiles. Il agissait ainsi simplement en

pleine indépendance, et suivant ses convictions économiques intimes.

Au reçu de cette lettre, le général Mangin chargea la Chambre de commerce allemande de Mayence de nommer une sous-commission, pour étudier cette question de création éventuelle d'une nouvelle banque d'émission.

Le principe du général Mangin était, en effet, de commencer toujours par faire confiance aux organisations locales, au lieu de chercher à les remplacer immédiatement par d'autres.

C'est ainsi que la Chambre de commerce de Mayence, composée *des mêmes membres* qu'avant l'occupation, et parmi lesquels se trouvaient d'ailleurs certaines personnalités du monde des affaires, de très réelle valeur, ne cessa de prêter un concours respectueux et très appréciable au général Mangin, chez qui elle sentait, non seulement le désir très sincère d'assurer le bien-être et la prospérité des populations occupées, mais encore une remarquable compétence pour toutes les questions économiques auxquelles les chefs militaires allemands n'avaient jamais consenti à s'intéresser.

La Commission financière allemande de la Chambre de commerce se mit donc au travail. Après une minutieuse étude de la question, elle concluait nettement *et par écrit* à l'intérêt qu'il y aurait à constituer un nouvel organisme bancaire, et à essayer de créer une monnaie rhénane réellement saine.

Ces conclusions furent naturellement transmises à qui de droit par le général Mangin, par la voie hiérarchique. Malheureusement, comme toutes les précédentes communications, elles vinrent dormir dans les cartons verts de Paris. La signature incisive du grand soldat qui commandait la 10e Armée ne constituait sans doute pas, au bas d'un document, une raison suffisante pour en obtenir la lecture par les collaborateurs des divers ministères auxquels il parvint.

Ces messieurs, souvent des mobilisés pourtant, étaient trop occupés peut-être à aider leurs ministres respectifs à préparer le chef-d'œuvre que fut le traité de Versailles, ou les fututes élections.

Peut-être aussi la crainte des objections que pouvaient soulever nos alliés suffit-elle à arrêter dans cet ordre d'idées toute initiative de notre gouvernement. Par peur d'être

vaincu, l'on ne voulut pas entamer la lutte, alors qu'une action méthodiquement conduite aurait sans doute pu nous amener à faire triompher, tout au moins partiellement, notre manière de voir. Il aurait fallu, d'ailleurs, pour que notre gouvernement fût à même de convaincre les gouvernements alliés qu'il eût lui-même une de ces convictions profondes qui ne peuvent résulter que d'une connaissance parfaite des réalités du présent et des perspectives rationnelles de l'avenir.

Et c'est ainsi que fut abandonnée l'idée de la création d'un mark rhénan. S'il avait été créé, il remplacerait probablement, en partie tout au moins, à l'heure actuelle, pour les habitants de la rive gauche du Rhin, et fort avantageusement sans doute, le mark allemand dont la chute précipitée n'a pu, jusqu'ici, être enrayée, même par les savantes dissertations de nos diverses Commissions internationales.

Plus tard, la Section économique de la 10e armée proposa encore au gouvernement la création d'une nouvelle monnaie, non plus pour l'ensemble de la rive gauche du Rhin, mais simplement pour la Sarre. L'on aurait pu ainsi créer par exemple un mark sarrois. Cette idée ne fut pas davantage retenue ; pourtant, bien présentée, elle aurait certainement pu être acceptée assez facilement par nos alliés, et aurait évité tout au moins en partie, dans la Sarre, la lutte actuelle entre le franc et le mark.

De plus, n'est-il pas étrange de penser que la Sarre, pays légalement séparé de l'Allemagne, et administré par la Société des Nations, possède comme monnaie *légale* le même mark que l'ensemble de l'Allemagne. Les pays nouvellement constitués, comme la Pologne et la Tchécoslovaquie, ne se sont-ils pas empressés de créer une nouvelle monnaie qui les a délivrés des couronnes de ce pays d'Autriche dont ils étaient les successeurs?

*
* *

L'étude des questions financières ne préoccupait pas seule le général Mangin ; il suivait avec la plus grande attention tout ce qui touchait à l'industrie.

C'est ainsi qu'il apporta un soin tout particulier au contrôle des puissantes usines de produits chimiques sur le

territoire occupé par la 10e Armée. C'est en grande partie sur son intervention personnelle que l'on obtint l'envoi sur la rive gauche du Rhin d'ingénieurs chimistes possédant toutes les connaissances techniques requises pour pouvoir assurer utilement la surveillance de ces immenses établissements, temples de la chimie allemande, où nous avions beaucoup à apprendre et qui avaient tant contribué à permettre à l'Allemagne de soutenir la guerre, malgré le blocus allié.

Le recrutement des compétences pour la Section économique de son armée constituait, du reste, l'une des préoccupations essentielles du général Mangin, secondé excellemment en cela par son chef d'état-major, le colonel H... C'est ainsi que sur son impulsion, cette section arriva à grouper cinquante-cinq officiers presque tous de complément, spécialistes, soit des questions financières, soit des questions commerciales, soit des questions industrielles. Ces officiers, entourés d'un personnel adjoint de secrétaires militaires et civils (hommes et femmes), au cours des premiers mois qui suivirent l'armistice, surent animer la Section économique de Mayence d'une vie active, féconde et méthodique, qui impressionna grandement les Rhénans. De plus, les commerçants français et alliés venus sur la rive gauche du Rhin trouvèrent dans cet organisme un appui précieux et un guide efficace pour les affaires nombreuses et rémunératrices qu'ils entreprirent.

Au cours des quatre premiers mois de l'année 1920, un mouvement d'affaires de plusieurs centaines de millions fut réalisé par des commerçants français en Rhénanie, et cela, rien que sur le territoire de la 10e armée.

Le général Mangin s'était, comme nous l'avons dit, parfaitement rendu compte que pour s'occuper de toutes ces questions techniques, il fallait des techniciens. De plus, pour remplir d'aussi délicates fonctions (parmi les plus importantes figuraient, en particulier, les refus ou autorisations des demandes d'importation ou d'exportation, autorisations susceptibles de procurer à certains commerçants alliés, ou même allemands, des bénéfices considérables), il fallait également que ses techniciens fussent des officiers d'une valeur morale et d'une solidité de principes au-dessus de tout soupçon.

C'est peut-être en raison du soin mis par le général

Mangin à les choisir, que la Section économique de Mayence fut une des seules où ne se produisirent pas de tristes collusions, d'autant plus lamentables que les militaires français qui s'en rendirent coupables le firent devant un public allemand, qui marqua ironiquement les coups, et d'alliés qui suivirent les débats judiciaires avec un étonnement correct, mais expressif.

Presque tous ces manquements regrettables eurent leur épilogue en conseil de guerre, notamment ceux qui se produisirent à la Section économique de Sarrebruck qui furent, à l'époque, largement commentés dans les journaux.

Qu'il nous suffise de rappeler, à ce propos, que la Section économique de Sarrebruck, comme d'ailleurs tout ce qui concernait l'administration de la Sarre, n'était plus, depuis plusieurs mois déjà, sous le commandement du chef de la 10e Armée.

La dépendance subsistait uniquement en ce qui concerne la justice militaire. C'est pourquoi les coupables de Sarrebruck furent jugés par le conseil de guerre de Mayence et c'est en tant que chef de la justice militaire du territoire que le général Mangin ordonna, et cela malgré certaines interventions venues de Paris, leur comparution devant le conseil de guerre, où ils devaient, dans la suite, être sévèrement condamnés.

*
* *

Une question, plus importante encore, si possible, avait, dès l'abord, préoccupé au plus haut point le commandant de la 10e armée, savoir le « problème des réparations ».

Sa première pensée, en prenant possession de son poste de Mayence, fut d'assurer la continuité de la vie en Rhénanie et d'y maintenir l'ordre. Il ne fallait donc pas de chômage, puisqu'on ne voulait pas de chômeurs.

« Continuez à travailler », dit-on aux industriels rhénans ; ainsi la population rassurée ne cessa pas de vaquer à ses occupations, et aucune violente perturbation économique ne marqua l'entrée des Alliés vainqueurs en Rhénanie. Par contre, bien vite les stocks s'accumulèrent dans les usines, et leur amoncellement menaça de tout embouteiller. L'épuisement de leur fonds de roulement en résulta naturellement et les industriels allemands se virent menacés de devoir fermer leurs usines.

On avait élevé, à juste titre, une barrière presque infranchissable entre la Rhénanie et le reste de l'Allemagne ; le courant d'importation et d'exportation en pays rhénan se trouvait donc détourné de son cours habituel. Or il s'agissait, non pas de l'arrêter, mais simplement de le détourner.

Dès le début, le général Mangin se préoccupa donc de procurer aux industriels rhénans les matières premières indispensables qui ne leur parvenaient plus d'Allemagne. L'on parvint à peu près à acheter ce qu'il fallait, soit en France, soit dans les pays alliés, d'autant plus qu'en janvier, et même en février, les Rhénans disposaient encore suffisamment de billets français (reste des réquisitions de guerre, et monnaie française provenant de l'armée d'occupation) pour pouvoir payer leurs achats de produits étrangers.

L'appui que le général Mangin apporta ainsi aux industriels et commerçants rhénans, pour leur permettre de se réapprovisionner, contribua largement à consolider l'immense prestige que non seulement sa gloire militaire, mais encore son sens politique supérieur et sa grande courtoisie, lui valaient auprès des Rhénans.

Pendant ce temps, à Paris, dans les milieux gouvernementaux, le général Mangin semblait systématiquement ignoré.

Au cours des trop longs mois où fut discuté le traité de Versailles, non seulement le général Mangin ne fut jamais écouté, mais il ne fut pas même consulté sur aucune des questions rhénanes que pourtant peu d'hommes en France, et même peut-être en Allemagne, connaissaient aussi complètement que lui.

La lettre que nous reproduisons ci-dessous (elle date du 20 avril 1919) montrera sans autre commentaire que dès cette époque, le général Mangin avait envisagé le problème des réparations, sous le même angle que celui, où plus de trois ans après, il apparaît à tous les Français qui réfléchissent.

Si l'on avait suivi le commandant de la 10e Armée, dès le début de 1919, les réparations en nature auraient été organisées pour ce qui pouvait être fourni par la Rhénanie, et l'organisation ainsi *amorcée* se serait tout naturellement développée ouvrant la voie à des solutions du problème des réparations pour l'ensemble de l'Allemagne.

Le général de division Mangin, commandant la 10e armée, à monsieur le général de division commandant le groupe d'armées.

Dans mes rapports sur la situation politique et économique des pays rhénans, en date du 8 février, no 4020/AC. ; du 12 février, no 4580/AC. et du 16 février, no 4769, ainsi que dans ma lettre 394/AC. du 5 février, j'ai attiré votre attention sur la nécessité d'ouvrir des débouchés à l'industrie des pays occupés, tant pour éviter les conséquences sociales d'un chômage général que pour permettre la reprise du trafic commercial des pays rhénans.

Je vous ai signalé qu'en présence des difficultés résultant à la fois du blocus et de la situation intérieure de l'Allemagne, les Rhénans étaient tout disposés à orienter leur commerce vers la France.

J'ai insisté pour que les débouchés offerts aux producteurs rhénans soient des débouchés *français*, afin de consolider notre influence, de permettre la compensation financière de nos importations sur le marché rhénan, et de *hâter la reconstitution des pays dévastés par l'apport de la production du pays occupé.*

En vue de faciliter les échanges avec la France, je vous avais proposé par lettre du 29 janvier no 3549/AC. la création d'une banque rhénane où seraient représentés les intérêts français.

Par ailleurs, la même question a été également posée dans les différents rapports adressés au Comité économique interallié par la Section économique de l'armée.

En particulier, *la constitution d'un cartel pour chacun des produits* pourrait permettre de les introduire sur le marché français, sans *léser les intérêts de notre industrie.*

Jusqu'à présent, aucune solution n'a été donnée à ces questions.

Pour éviter l'arrêt complet de l'industrie, on s'est borné à rouvrir, dans une certaine mesure, la porte aux exportations en Allemagne non occupée, mais aucune demande d'achat des produits rhénans n'est parvenue de France et les stocks n'ont pas sensiblement diminué.

A l'heure actuelle, on se trouve donc en présence d'une situation particulièrement critique, qui menace d'arrêter net toutes les importations des commerçants français. Ces affaires prenaient un essor de plus en plus brillant. En quinze jours, le chiffre contrôlé par la section économique de la 10e Armée s'élève à 22 *millions;* le chiffre total doit dépasser 100 *millions.*

Pour compenser ce chiffre d'importations relativement considé-

rable, *aucune exportation*. La totalité des francs existant dans les pays rhénans ayant été absorbée par le paiement des importations, il est maintenant impossible d'effectuer les transactions, le franc étant introuvable. La situation d'ailleurs est analogue à Francfort, où, d'après le compte rendu de mon officier de liaison, on ne peut plus trouver d'argent français dans les banques, même au taux de 220 et 230 marks les 100 francs.

Il faut à tout prix remédier à cette crise. Le véritable remède consiste évidemment dans une compensation par l'exportation en France...

. . . .

J'insiste donc à nouveau pour qu'une solution intervienne dans ce sens à très bref délai.

Enfin, je vous signale, en dernier ressort, l'idée qui m'a été soumise *par des représentants de l'industrie du Nord*, actuellement à Mayence, consistant d'abord à autoriser les exportations nécessaires à la reconstruction totale d'un nombre déterminé de villages détruits. Ce projet ne concurrencerait pas, *sur l'ensemble des marchés français*, les produits de notre industrie. Il aurait, en outre, l'avantage d'être accueilli avec sympathie par les populations des régions envahies.

A nouveau, j'insiste très vivement sur la nécessité impérieuse qui s'impose de solutionner enfin cette question, faute de quoi, l'on s'expose *à des conséquences très graves*, conséquences économiques résultant de la congestion des stocks et de l'arrêt des affaires, conséquences sociales résultant du chômage, enfin, conséquences morales pour notre prestige dans les pays rhénans, car nos ennemis ne manqueront pas d'exploiter notre incapacité à faire vivre et prospérer un pays que nous occupons et administrons depuis près de six mois.

Il n'est pas possible de faire attendre plus longtemps cette solution, *dont dépendent en grande partie la reconstitution des régions envahies* et l'ouverture de marchés qui se révèlent comme une précieuse source de débouchés pour l'industrie nationale.

MANGIN.

Le général Mangin ne s'était d'ailleurs pas borné à écrire à ses chefs militaires lettres sur lettres qui sont restées généralement sans réponse, non pas d'ailleurs par la faute desdits chefs militaires, qui transmettaient à Paris, mais par la faute du personnel gouvernemental dont dépendait, en fin de compte, la solution de toutes ces graves questions.

Le gouvernement, qui ne semblait pas comprendre l'importance primordiale de ces problèmes ou qui peut-être reculait devant la difficulté de leur solution, atermoyait et ne décidait rien, ou plus vraisemblablement peut-être, ne les étudiait même pas.

Le fait suivant montrera que le grand soldat qui commandait sur le Rhin ne se contentait pas d'écrire, mais qu'il agissait.

Peu de temps après son arrivée à Mayence, le général Mangin apprit que l'armée allemande, en se retirant, avait laissé derrière elle des approvisionnements considérables, notamment auprès de Mayence un parc militaire fort bien garni, comprenant un matériel de rails, poutres, fers, automobiles, des outils de tous genres, etc.

Il le signala immédiatement à Paris, en mentionnant l'intérêt primordial qu'il y aurait pour la France à entrer en possession de ce matériel, dont la valeur d'utilisation certaine viendrait toujours en déduction de l'énorme dette allemande.

Comme d'ordinaire, aucune réponse ne vint : enfin, sur l'insistance de la 10e Armée, arriva l'ordre de vendre sur place ces stocks, qui, vraisemblablement, étant donnée leur importance, n'aurait trouvé aucun acquéreur, et ce qui équivalait à dire : « Débrouillez-vous et laissez-nous tranquilles avec votre « matériel ».

Le général Mangin ne se contente pas aisément et se plaît trop aux situations nettes et pratiques pour ne pas estimer qu'en certaines circonstances, la correction de la forme ne suffit pas à compenser l'inexistence du fond. Il dépêcha donc à Paris deux officiers, avec ordre de n'en revenir que lorsqu'ils auraient pu trouver des preneurs officiels pour le grand parc allemand.

Les malheureux officiers parcoururent inlassablement tous les ministères sans parvenir à trouver la moindre oreille attentive. Par bonheur, ils échouèrent au « Service de la récupération industrielle », nouvellement créé et très intelligemment dirigé. Là, on voulut bien les écouter, et au lieu de laisser se perdre sur place ce matériel allemand, on consentit à le faire entrer en France, à titre de « récupération », et ce, d'autant plus volontiers que le service de récupération industrielle avait droit à un pourcentage sur tout le matériel récupéré.

Que n'en était-il de même dans les autres services, ayant un caractère industriel, et n'aurait-il pas mieux valu, pour notre pays, que par l'application de tantièmes judicieusement établis, certains de nos fonctionnaires aient été à même d'augmenter un peu leur traitement si ce faisant, ils eussent pu en même temps atténuer les charges de la France, actuellement couverte de gloire, mais bien démunie d'argent.

En ce qui concerne le fameux parc allemand, après avoir laissé sur place tout ce qui était nécessaire pour les armées d'occupation, on introduisit le reste en France par voie ferrée, et il fallut une centaine de trains pour tout transporter... Ce fut peut-être, grâce au général Mangin, le premier paiement effectif de l'Allemagne...

Hélas ! il n'obtint pas le même succès en ce qui concerne les stocks encombrant les usines rhénanes, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus.

Il eut beau remuer ciel et terre, il ne rencontra partout qu'une incompréhension totale de la nécessité de chercher une solution permettant à la fois de faire payer l'Allemagne et de lui donner la possibilité de commercer avec la France, d'une façon avantageuse pour les deux parties.

C'est ainsi que l'on voyait constamment dans presque tous les journaux français, même dans certain grand journal de Paris, où pourtant la question rhénane était fréquemment exposée de main de maître, des entrefilets agressifs. On y criait au scandale, dès qu'on apprenait qu'un Rhénan cherchait à nouer ou à renouer des relations d'affaires avec la France.

Des personnalités pourtant éminentes, apôtres d'une politique française en Rhénanie, reçurent d'un officier très au courant de la question, et touchant de près à l'état-major de Mayence, une lettre disant notamment que :

> Pour payer à la France les milliards qu'en toute justice elle lui doit, il faudra que toute l'Allemagne *se remette au travail;* il faudra même qu'elle travaille plus encore qu'autrefois, tout en se contentant de gagner moins, le bénéfice supplémentaire devant être réservé pour les justes réparations.

A cette lettre, l'on se contenta d'accuser réception, mais on n'osa pas approuver cette théorie, qui, pourtant actuellement, est acceptée de tous, mais qui alors paraissait trop osée, pour ne pas dire peu patriotique.

En effet, à cette époque, si la formule de M. Klotz, « l'Allemagne paiera », suffisait à tout, personne ou presque personne ne se demandait comment l'Allemagne paierait. L'on ne se posait même pas la question ; personne n'arrivait à comprendre que, quel que soit le caractère impérieux et indiscutable d'une dette, un grand pays, si puissant soit-il, ne peut payer cent milliards par les mêmes procédés qui lui serviraient à en payer dix.

Dans l'ensemble du pays, ceux qui comprirent réellement le problème furent bien peu nombreux et ne furent pas écoutés. C'est ainsi que l'on n'écouta ni M. L. M..., contrôleur des finances d'Allemagne non occupée, ni M. P..., contrôleur des finances en pays occupés, et pourtant, quels avis pouvaient être plus éclairés que ceux de ces personnalités financières éminentes, qui joignaient à la supériorité technique bien connue de nos inspecteurs des finances, celle d'une expérience éprouvée des questions financières françaises et allemandes.

On n'écouta pas plus le colonel M... qui, pourtant, appartenait au cabinet de M. Loucheur, et à qui un court voyage d'études en Rhénanie suffit à apporter une claire vision de la situation et une opinion justifiée des mesures urgentes à prendre, pour sauvegarder l'avenir.

Par contre, nos alliés, profitant de notre lenteur, se montrèrent plus habiles que nous... Tous ces stocks des usines allemandes, dédaignés du gouvernement français, aussi bien aux services du ministère de la Reconstitution, qu'à ceux des régions libérées, furent achetés par eux, à bas prix (le cours du mark permettait alors des achats à des prix représentant en moyenne le tiers, et souvent moins, des prix de France).

Puis, quelques mois plus tard, quand, en France, on s'aperçut enfin de la quantité formidable de matériaux nécessaires à la reconstitution de nos régions libérées et de l'impuissance de l'industrie nationale à les fournir, l'on chercha de tous côtés et dans une hâte fébrile à se les procurer. Certains de nos alliés furent très heureux alors de nous revendre avec un bénéfice considérable ces produits qu'ils avaient achetés en Allemagne, et dont un certain nombre nous furent cédés à un prix représentant environ *dix fois* leur prix d'achat.

On peut dire sans exagération que des milliards au-

raient été économisés pour notre reconstitution, si l'on avait utilisé méthodiquement les ressources de la Rhénanie, et si l'on avait acheté judicieusement les produits des usines rhénanes.

De plus, nos achats auraient fourni aux Rhénans des devises françaises que, vraisemblablement, ils nous auraient, en grande partie, reversées sous forme d'achat de produits français. En effet, après l'armistice, les commerçants français firent en Rhénanie de brillantes affaires, comme nous le disions plus haut. Malheureusement, le nouveau courant créé fut brusquement arrêté. En effet, par suite de la crise monétaire que l'on n'avait pas su résoudre, les Rhénans ne purent continuer à payer avec leurs marks dépréciés. Ils ne pouvaient davantage payer en marchandises, puisque l'État français persistait à prohiber les importations allemandes, au mépris de toute prévoyante logique : il en résulta une impossibilité absolue de transactions.

*
* *

Les pertes d'argent ne furent pas le seul résultat de la désastreuse carence de ceux qui avaient la charge de notre économie nationale. Des conséquences morales plus graves encore devaient en résulter.

La plupart des usines de Rhénanie appartenaient à de grands industriels possédant d'autres importants établissements dans d'autres parties de l'empire aussi bien en territoire occupé que dans le reste de l'Allemagne. On connaît l'influence prépondérante en Allemagne de ces grands capitaines d'industrie dont Hugo Stinnes est le type le plus représentatif.

Les hauts magnats de la finance et de l'industrie furent nettement déçus par notre attitude. Ils eurent l'impression que nous les bernions, que nous les brimions, et, chose plus grave encore, que nous étions des gens sans volonté et sans énergie.

Nous pensons que même la réquisition des produits de leurs usines leur aurait fait une impression morale moins grave que le manque d'intérêt que nous paraissions leur accorder.

Au contraire, la conséquence de notre attitude hésitante fut de nous faire perdre un peu de notre prestige de vainqueurs, dont nous aurions dû mieux savoir user.

Nos alliés, par contre, qui, par d'habiles achats, surent

désengorger les usines, furent accueillis en sauveurs, et nous croyons pouvoir affirmer que ce fut là la base du revirement très net contre la France, qui se produisit après l'armistice.

Le peuple allemand est malléable, et le *Gott Straffe England* fut remplacé par de venimeuses campagnes contre la France, mais ses mauvais bergers auraient-ils pu si facilement retourner le peuple allemand, si, par nos tergiversations, nos maladresses et notre manque de compréhension des nécessités de l'heure, nous n'avions pas si souvent fourni de faciles arguments à la propagande antifrançaise.

S'est-on même douté, en France, quel foyer de propagande intelligente et créatrice fournissait par contre l'activité du général Mangin et de ses principaux collaborateurs? Quand, par exemple, à la demande d'habitants de Francfort (à quelques kilomètres en dehors de nos lignes), le général consentit à reculer quelques-uns de nos postes en deçà de certaines fermes qui procuraient du lait aux habitants de cette ville ; quand, dans le même ordre d'idées, à un moment de disette, à Francfort, le général y envoya des vivres de notre intendance, ne croit-on pas que c'était suivre là les vraies traditions de la France, et faire de la propagande profonde, qui pénétrait les masses?

Ceux qui ont vécu ces heures, qui ont su le prestige sans limite et l'admiration sans borne qui entouraient le général Mangin de la part des Allemands, non seulement de la rive gauche, mais de la rive droite, — prestige d'ailleurs ne reposant en rien *sur de la faiblesse* ou des complaisances quelconques, mais uniquement sur l'impression de force indiscutable, raisonnée et raisonnable qui, pour tous ses interlocuteurs, émanait du général, — ceux-là ne purent alors s'empêcher de considérer que le rappel du chef de la 10e Armée fût un véritable malheur national. La nomination consécutive d'un fonctionnaire français comme président de la Commission interalliée de la rive gauche du Rhin, siégeant à Coblence, et la nomination à Sarrebruck d'un autre fonctionnaire français, comme président de la Commission de gouvernement de la Sarre, nous semblent avoir été pour notre pays des compensations fort insuffisantes, si tout au moins l'on en juge par les résultats obtenus jusqu'ici par ces deux fonctionnaires. Un fonctionnaire, même éminent, ne peut pas avoir pour les Rhénans le prestige,

et par conséquent, l'autorité du vainqueur du 18 juillet 1918, entré quelques mois plus tard à Mayence, à la tête de son armée victorieuse.

Le sentiment de stupéfaction ressenti fin 1919, lors du rappel du général Mangin, en pleine vigueur, en pleine jeunesse, en pleine possession de son rôle de premier plan, se transforme actuellement en profonde amertume, quand on songe que, près de quatre ans après l'armistice, rien ou presque rien n'a été fait en vue de l'avenir ni en faveur des réparations.

Nous sommes bien loin de critiquer les accords Loucheur-Rathenau, mais que de difficultés soulevées à l'heure actuelle pour leur application n'auraient pas été rencontrées, si de semblables mesures avaient été prises en 1919, quand le général Mangin les proposait.

Ce sont, en effet, les idées émises par lui, dès les premiers mois de 1919, et alors fort dédaignées par M. Loucheur, que ce dernier a reprises à son compte lors des accords de Wiesbaden.

Quant aux accords de Lubersac-Stinnes, qui nous semblent constituer un effort extrêmement intéressant, n'auraient-ils pas été eux aussi beaucoup plus facilement réalisables, s'ils avaient été étudiés dès le début de 1919?

A cette époque, on n'aurait eu à compter, ni avec le mauvais vouloir des industriels allemands, trop contents alors de toute possibilité à eux offerte de maintenir l'activité de leurs usines, ni avec les difficultés soulevées un peu à juste titre à l'heure actuelle par les industriesl français. En effet, on a laissé nos industriels sinistrés reconstruire leurs usines d'avant-guerre, et bien souvent même les étendre ; on leur a fait entrevoir comme une sorte de fief monopolisé la reconstruction des régions dévastées, et maintenant, l'on vient leur dire que les produits allemands vont supplanter les leurs. Ils protestent. Est-ce surprenant?

Au contraire, après l'armistice, quand notre industrie était à peine renaissante, qui se serait étonné si l'on avait établi une sorte de *contingentement* pour les régions libérées entre les industries françaises, certains industriels alliés au besoin, et les industries allemandes. Nos industriels auraient ainsi mesuré plus exactement l'effort de reconstruction ou d'extension qu'ils devaient exercer pour leurs usines et si les régions libérées leur avaient offert des débou-

chés insuffisants, ils auraient progressivement, au fur et à mesure de la reprise de l'activité de leurs usines, tourné leurs regards vers l'exportation, peut-être plus intensément qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici.

Ainsi, nous aurions peu à peu repris notre clientèle d'avant-guerre, et nous n'aurions pas à envisager le grave péril d'avenir qui menace notre industrie, trop exclusivement orientée vers les régions libérées, et qui, de ce fait, est menacée de voir brusquement une grande partie de sa production devenir sans emploi quand un jour viendra, il faut bien l'espérer pourtant, où nos régions dévastées seront enfin reconstituées...

De même, le programme de travaux publics établi par M. Le Troquer et qui, à première vue, paraissait si intéressant, n'aurait-il pas été beaucoup plus facile à entreprendre, si l'on s'en était préoccupé dès 1919, sous le proconsulat de M. Clemenceau?

*
* *

Pour terminer, nous tenons à ajouter que malgré tout, la situation présente ne nous semble peut-être pas si sombre que certains la jugent. La France a fait ses preuves pendant la guerre; elle est de taille à les faire pendant la paix... mais il est permis de dire qu'elle les aurait sans doute mieux faites depuis longtemps déjà, en ce qui concerne les réparations, si le problème avait été nettement posé dès l'armistice, et si, par une aberration étrange, nos gouvernants de 1919 n'avaient pas systématiquement négligé, dans le domaine économique, les suggestions claires et lumineuses du général Mangin, vers lesquelles d'ailleurs on sera vraisemblablement obligé de revenir. Et « mieux vaut tard que jamais ».

Sans doute, un jour aussi, comprendra-t-on que le problème politique rhénan aurait dû, également en 1919, être étudié tout autrement qu'il ne l'a été, et là encore, comme M. Loucheur a semblé vouloir le faire dans son discours retentissant du 7 novembre 1922, reviendra-t-on peut-être aux idées du général Mangin.

André Risler.

Le Bestiaire sentimental

Zompette, la grenouille verte

PROLOGUE

Il faut savoir entendre les conseils de l'Automne et se rendre aux lieux où il tient le plus somptueusement ses assises. De longs ans, ce fut, — pour moi, — en un coin de la forêt landaise que n'avaient pas encore saccagé la stupidité de quelques nouveaux riches... Il y avait là, aux temps lointains dont je parle et dont nous sépare un affreux abîme de boue et de sang, il y avait là, dès la fin de septembre, une douceur de vivre perpétuellement exaltée par le prodigieux concert d'odeurs, de couleurs et de sons dont se veut accompagné le prince Automne aux lieux où il passe.

Le prince Automne, comme il est dit dans un conte gascon recueilli par J.-F. Bladé. Appellation qui est, me semble-t-il, une vraie trouvaille de poète. Faites résonner avec soin dans votre esprit et votre cœur l'harmonie de ces syllabes, et dites-moi si vous n'imaginez pas tout de suite un adolescent royal, plein de mélancolie et de langueur, qui passe sur un fastueux tapis de feuilles mortes?

Donc, ce n'était pas encore la guerre, et la France n'y pensait pas plus que chacun de nous ne pense à sa propre mort dans l'ordinaire des jours... Un matin, Paris se réveilla

sous une vilaine brume, terne, rougeâtre, tragique, une brume à couper au couteau, et qu'on eût effectivement coupée et tailladée comme pour la rendre sanglante... Depuis huit jours, je mourais d'envie de partir et j'inventais cent mille motifs de ne le point faire. Bénie fut la brume qui fit brusquement la balance pencher dans le sens que je souhaitais, sans oser me l'avouer à moi-même !...

I. — *LA FORÊT A L'AUTOMNE*

Comment, si bonne que lui soit la vie à Paris, quelqu'un de notre Sud-Ouest peut-il respirer sans nostalgie, ailleurs que chez lui, l'*odeur* de l'automne? L'odeur de l'automne ! Voici une expression qui aurait besoin d'être définie, mais par modestie ou par lâcheté, j'aime mieux ici n'en rien faire et me contenter d'en parler pour ceux qui, l'ayant éprouvée ou subie eux-mêmes, comprendront tout naturellement la sensation dont il s'agit.

Je retrouvai donc *ma* forêt et l'air y respirait, avec l'odeur des mousses reverdissantes, une senteur, promenée sur des lieues et des lieues, de taillis détrempés, de fumée de bois vert et de pommes de pins en train de pourrir. Alors, les champignons émergent du sol sans crier gare et semblent quintessencier au pied des arbres le goût même de la forêt en menus sachets comestibles, gonflés de toutes les sèves du sol, riches de tout l'arome des feuillages. Voici les cèpes aux airs joufflus et cossus, au costume de velours sombre doublé de clair ; les chanterelles biscornues, en accoutrement de mardi gras ; les oreilles de loups, les bidaüs et les coulemelles qu'on appelle aussi sanguins, serins, coucoumetz ou encore pignatons, jaunets et morts de froid, et qui ne se plaisent que sous les pins ; les rougets couleur de trogne d'ivrogne ; les oronges, pareilles quand elles naissent à un œuf oublié sous le bois par une poule vagabonde, à un œuf dont le jaune ferait éclater la coque et s'épanouirait végétalement en ombelle quelques heures plus tard...

Il était inévitable qu'autour d'eux l'imagination campagnarde cultivât un opulent jardin de légendes. Les vieux paysans, qui savent le temps et la peine nécessaires à faire venir à bien les récoltes, ne pouvaient guère voir ces hôtes des prés et des bois naître et grandir en une seule nuit sans conclure qu'il y avait de la sorcellerie là-dessous.

Dans les pacages qui bordent les rivières du Sud-Ouest, quand les champignons des prés étoilent, au matin, la verdure de taches blanches, c'est que les *fatilières*, un peu plus tôt, ont déroulé leur ronde en cet endroit. Ces *fatilières* sont des déités bien originales de ma petite patrie et qu'il serait malséant de confondre avec de vulgaires sorcières : celles-ci sont de vilaines femmes, des mortelles promises aux feux éternels et qui, bonnes amies du général Satan, lui constituent en ce monde un régiment d'Amazones. Mais les fatilières, comme l'étymologie du mot l'indique *(fatum)*, s'apparentent davantage aux fées et, par suite, à leurs lointaines cousines, les oréades, les dryades, les napées, les nymphes champêtres et bocagères. Ce sont des génies qui se montrent bienfaisants ou malfaisants au gré de leur humeur, mais qui travaillent toujours pour leur compte et sans qu'aucun pacte les lie à l'Ange déchu... Seulement, trait bien caractéristique de la race gasconne, plus amoureuse encore de comique que de beauté, loin de se présenter aux humains sous les espèces de belles et gracieuses jeunes femmes, les *fatilières* sont de burlesques carabosses avec lesquelles on ne sait trop sur quel pied danser, mais qui, elles, dansent toujours.

Dansent et plus que jamais aux nuits où les brumes d'octobre se déploient au-dessus des ruisselets. Alors, quelque enchanteur, commerçant bien avisé, déroule devant elles ses brouillards, merveilleux coupons de mousselines et de gazes, et c'est à son étalage que les vieilles coquettes vont choisir leurs robes de soirée... Les crapauds préludent sur leur flûte, la brise salée fait vibrer chaque être végétal, du plus majestueux au plus humble ; les chats-huants, sur un ton monotone et obstiné de pochards tristes, scandent inlassablement le refrain de la grande chanson... C'est le beau moment du bal, et, demain, en tout endroit où se seront appuyés les talons des cocasses ballerines, un champignon blanc dessus et rose en dessous apparaîtra, baigné de rosée, saupoudré de sable et de brins de mousse.

Quantité de mes amis rustiques ont vu les fatilières comme je vous vois. Pour ma part, je n'ai pas eu encore cette bonne fortune. Je m'en console en me sentant à peu près incapable de douter de leur existence.

C'est qu'à l'automne la nature déclinante est un peu comme ces bonnes vieilles en qui persistent seuls les souve-

nirs de leur toute petite enfance, et qui les racontent intarissablement ; par ces pâles et diaphanes journées qu'on prendrait volontiers pour les fantômes de leurs sœurs printanières, les légendes, qui furent la fraîche naïveté de la nature et l'adorable puérilité de l'esprit humain, ressuscitent. Leurs âmes mêmes semblent s'exhaler du sol toutes vivantes, avec l'odeur de l'herbe mouillée et du bois mort. Nul doute que le peuple des menus génies forestiers qui dansaient jadis avec les fées et les fatilières ne retrouve alors une fugitive existence, analogue à celle que les contes accordaient aux trépassés durant que sonnaient les douze coups de minuit.

Je ne vais jamais à la cueillette des champignons sans un vague espoir de découvrir, sous la coupole d'un de ces frustes et primitifs végétaux, quelque fadet ou quelque lutin qui, selon qu'il sera bon ou mauvais, aura, par sa présence, insufflé à la plante une succulence innocente ou une mortelle malignité.

II. — *RENCONTRE DE ZOMPETTE*

« *Celle - avec - qui - je - me - promenais - dans - la - Forêt* » vit quelque chose de vert bondir à son approche, et grimper pataudement contre sa robe claire. Elle poussa un cri :

— Un crapaud !

Puis, ayant examiné la bestiole :

— Ce n'est pas un crapaud... c'est un bijou.

Ce n'était pas un crapaud, ce n'était pas un bijou ; c'était Zompette, grenouille verte, rainette. Pourquoi Zompette? A cause que certains visages évoquent quasi fatalement certains prénoms ou surnoms et que le visage de la bestiole nous avait rappelé presque en même temps à l'un et à l'autre l'appellation de l'héroïne d'un conte d'Henri Duvernois qui nous avait fait bien rire le même matin.

Ainsi fut baptisée cette nouvelle petite amie qui, ce jour-là, aurait pu aussi avoir nom « légion » dans la forêt landaise. Ce n'est pas en vain que j'ai parlé de champignons, de leur pullulement mystérieux et équivoque pour les simples, quand le prince Automne entre dans son sylvestre palais. Zompette, ce jour-là, était aussi fréquente sur nos pas que le sont, en mai, les sauterelles dans les prés, où l'herbe croît et commence de mûrir, et cela n'allait pas sans provoquer en moi un étonnement assez légitime.

Car toutes ces Zompettes étaient visiblement des bébés-rainettes au plus tendre de leur âge, d'une superficie moindre que celle d'un jeton de vingt sous, évidemment très maladroites encore à procéder sur le sol par bonds ou autrement, tout de suite essoufflées et comme décontenancées d'avoir pris brusquement contact avec une vie qu'elles n'entrevoyaient la veille encore qu'à travers le partiel aveuglement larvaire de tous leurs sens... Oui, certainement, quelques heures plus tôt, Zompette et ses sœurs n'étaient que des têtards, habitants de mares ou de sources qu'elles ne retrouveraient désormais qu'adultes et dans la seule saison de leurs amours, petites choses équivoques et mal finies, pourvues de leurs quatre pattes déjà, certes, mais aussi d'un reste de queue qui leur rappelait désobligeamment (j'imagine) leur cousinage avec les tritons et les salamandres, créatures vaseuses, fangeuses, dépourvues de toute aspiration vers les arbres et le ciel.

Or, ni mare, ni source n'existent là, à deux bonnes lieues à la ronde ; nulle provision d'eau douce dans cette longue presqu'île que bornent, au nord, des landes sèches et, par ailleurs, l'océan gascon sujet aux grands délires, ou le bel et vaste étang marin qu'un chenal fait communiquer avec lui.

Mystère qui déjà me rendait ma nouvelle pensionnaire sympathique ! Ainsi, un certain romanesque flottait autour de son origine... L'histoire de Zompette, mon héroïne, commence, somme toute, comme fait si souvent celle d'une héroïne humaine dans un roman-feuilleton construit selon les règles de l'art. On me concédera qu'il serait prématuré de faire, dès à présent, la lumière sur sa naissance à la vie, lumière dont je ne devais être éclairé moi-même que beaucoup plus tard.

III. — *PORTRAIT DE ZOMPETTE*

Pour l'exposer au mieux, il ne le faut point isoler, mais le situer parmi d'autres qui seront, pour elle et le lecteur, comme ses portraits de famille. Puisqu'on l'appelle couramment la grenouille verte, notons tout de suite qu'elle est bien de la famille des batraciens, mais qu'elle appartient à un autre genre de cette catégorie de créatures et qu'elle est non point différemment habillée, mais tout juste cousine de la grenouille commune, immortalisée littérairement par

Aristophane et comestiblement inoubliable à certains jourmets. De la grenouille commune et de la sœur de celle-ci, la grenouille rousse, — la délicieuse hôtesse veloutée et aux yeux cerclés d'un beau jaune jonquille des fossés forestiers, feuillus, moussus et *secs*, — Zompette se distingue essentiellement en ceci qu'elle est une raine (raine verte ou commune, ***hyla viridis seu vulgaris***).

Sa vie ordinaire n'est pas aquatique ou marécageuse, comme celle de la grenouille comestible, ni sylvestre et pratiquée au ras du sol, comme celle de la grenouille rousse : elle est aérienne, un peu, mon Dieu, à la manière de celle des oiseaux. Zompette, sauf en diverses circonstances que nous découvrirons en cours de ce récit, vit « de branche en branche ». En liberté, ses petites manières, ses procédés de chasse, ses ruses, ses embuscades, provoqueraient, pour nos yeux, une fête aussi charmante que le manège des oiseaux. Aussi charmante, mais autrement plus difficile à observer, tant sa couleur se marie à celle des feuillages.

Ce qui a permis à Zompette cette existence, non plus de naïade, mais de dryade, ce qui lui a autorisé partiellement le domaine de l'air, alors que ses cousines vertes ou brunes sont condamnées au sol, et à ne s'en séparer qu'à l'occasion d'un bond, c'est une particularité minuscule, où d'aucuns pourraient voir un privilège, où d'autres — dont je suis — ne déplorent qu'un navrant pis-aller, tout de même que dans les ailes précaires de la chauve-souris, ou les ailes artificielles et autres organes artificiels qu'a cru devoir s'inventer l'homme.

C'est un naturaliste du nom de Castesby qui s'aperçut que la rainette verte a, ainsi que toutes les autres *raines*, de petites plaques « visqueuses » sous ses doigts, lesquelles plaques lui permettent de s'attacher aux branches ou aux feuilles des arbres. Si j'ai mis le mot « visqueux » entre guillemets, c'est que Lacépède l'interpréta de la sorte, tout en accordant à son devancier que son interprétation à lui était excellente, ou, du moins, non pas à dédaigner.

Voici ce que dit Lacépède de la rainette, au chapitre intitulé : « Deuxième genre [de batraciens], *quadrupèdes ovipares qui n'ont point de queue et qui ont sous chaque doigt une petite pelote visqueuse.*

« *Sa peau est si gluante et ses petites pelotes visqueuses se collent avec tant de facilité à tous les corps, quelque polis qu'ils*

soient (notez bien ce : « quelque polis »), *que la raine n'a qu'à se poser sur la branche la plus unie, même sur la surface inférieure des feuilles, pour s'y attacher de manière à ne pas tomber...* »

Jusqu'ici, une grenouille aux pattes enduites d'un de ces produits modernes qui collent tout, même le fer, ne se comporterait pas autrement que sa cousine et pourrait, elle aussi, devenir de vaseuse aérienne, et chasser aussi ses proies de branche en branche et de feuille en feuille...

Poursuivons :

« *Castesby dit qu'elle a la faculté de rendre ces pelotes concaves, et de former par là un petit vide qui l'attache plus fortement à la surface qu'elle touche...* »

On ne saurait expliquer mieux, sinon plus brièvement, que maman Nature a pourvu les doigts de Zompette, moins favorisée à d'autres points de vue que Bréhex, sa cousine des marais, de petites ventouses quasi automatiques, qui lui permettent, d'où et comme elle chute ou saute, de rester fixe à l'endroit, — je ne dis pas qu'elle avait visé, mais où elle a abouti, après le happement aérien d'une proie ailée ratée ou réellement conquise...

Prenez une pièce de dix centimes en bronze, qui ne soit pas trop usagée, entre le pouce et l'index ; faites-la glisser de haut en bas, vivement, sur n'importe quelle boiserie parfaitement plane, arrêtez cette descente en plaquant brusquement l'objet contre la paroi lisse (qu'elle soit de bois, de marbre ou de verre), et le décime y demeurera comme collé. C'est un phénomène de pneumatique si simple qu'il ne vaut pas la peine qu'on en fournisse l'explication : les « pelotes visqueuses de Zompette et de ses sœurs européennes ou exotiques agissent ainsi contre les feuilles, et d'autant plus facilement que celles-ci sont *absolument lisses*, en la même manière que le décime traité comme j'ai dit : par la force de l'air comprimé. Pelotes visqueuses? Non point. Mais ventouses.

J'ai promis un portrait de Zompette, à présent différenciée de ses cousines et installée à la place qui lui est due. En saurais-je prendre le soin, quand je le vois tracé sous mes yeux de main de maître.

Écoutez, regardez : c'est signé Lacépède et pourrait être sous-intitulé : A la manière de mon maître M. de Buffon...

« *Tout ce que nous avons dit de l'instinct* (?), *de la souplesse,*

de l'agilité de la grenouille commune appartient encore davantage à la raine verte; et, comme sa taille est toujours beaucoup plus petite que celle de la grenouille commune, elle joint plus de gentillesses à toutes les qualités de cette dernière. La couleur du dessus de son corps est d'un beau vert; le dessous, où l'on voit de petits tubercules, est blanc... (N'imaginez aucun tubercule, grand où petit, et ne voyez là que soie *granitée* de la couleur indiquée par le maître...) *Une raie jaune, bordée de violet, s'étend de chaque côté de la tête et du dos, depuis le museau jusqu'aux pieds de derrière, et une raie semblable règne* (ce n'est pas moi, en cet instant, qui écris !) *depuis la mâchoire supérieure jusqu'aux pieds de devant...* »

(Ceci n'est vrai que pour les adultes et dans les mois de l'an qui vont d'un avril à un octobre normaux.)

Mais le complément du portrait est admirable, irrétouchable :

La tête est courte, aussi large que le corps, un peu rétrécie par devant; les mâchoires sont arrondies, les yeux élevés. Le corps est court, presque triangulaire, très élargi vers la tête, convexe par-dessus et plat par-dessous. Les pieds de devant, qui n'ont que quatre doigts, sont assez courts et épais; ceux de derrière, qui en ont cinq, sont au contraire déliés et très longs; les ongles sont plats et arrondis...

La raine verte saute avec plus d'agilité que les grenouilles, parce qu'elle a les pattes de derrière plus longues en proportion de la grandeur du corps...

Irrétouchable, ai-je dit ; mais, à peine quelques lignes plus loin Lacépède ajoute, citant de nouveau Castesby : *Les raines vertes franchissent quelquefois un intervalle de douze pieds...*

...Outre ! que vous me feriez dire !...

IV. — *POURQUOI SI PEU DE RÉVÉRENCE VIS-A-VIS DE MES ILLUSTRES DEVANCIERS*

Car il faut bien que je réponde à ceux qui m'ont accusé, dans l'ordre d'étude que je poursuis ici, d'avoir *dénigré* tour à tour Buffon et Fabre dans les deux premiers volumes de mon *Bestiaire, Vie de Grillon* et *la Chauve-Souris* (1). Je n'ai dénigré ni l'un ni l'autre ; j'ai relevé, chapeau bas,

(1) Albin Michel, éditeur.

quelques erreurs. J'ai dit : « Vérité dans l'hermas de Sérignan, erreur parfois au delà... » Ou encore : « Le savant aux manchettes ne reproduisit guère que des relations de correspondants... ou de correspondants de correspondants... » C'est même miracle qu'il ait pu bâtir de la sorte une œuvre qui s'est imposée comme un monument aux fondements inébranlables et auxquels toute l'histoire naturelle, en France et à l'étranger aussi, semble s'être assise soudain, une fois pour toutes, comme atteinte d'irrémédiable infirmité : des noms de bêtes et un semblant de style... et allez-y ! La science enregistrera et perpétuera les erreurs que vous avez pu commettre de bonne foi ou par négligence. Tenons-nous-en à la bonne foi. Or, comme il est rare qu'elle rende ici ce que son plus fervent amoureux attend d'elle ! Car nous sommes ici en face d'un désert survolé de légendes (c'est même ce côté légendaire qui m'a, dès mon enfance, inspiré l'envie « d'y aller voir »...) et où, d'autre part, foisonnent les mauvaises herbes de l'ignorance. Fabre fut un prodigieux défricheur, dans la partie entomologique du désert susindiqué. Les moyens lui ont manqué, d'autant plus qu'il voulut embrasser trop, et il ne demeure plus à nos yeux déjà qu'un charmeur par le style et les roueries de parlage (comme Buffon !) ; les petits enfants provençaux l'ont contredit par devers moi en ce qu'il conte de maintes bestioles ; et moi-même, qui n'ai rien tant aimé, depuis que je suis né à ce monde, que de me pencher vers la terre ou de contempler les bas-fonds du ciel, je savais, par avance, que le véridique, entre le vieillard admirable et le groupe des petits enfants dont les yeux attisaient une innocente et perspicace lumière, ce n'était pas toujours, hélas ! celui-là, mais celui-ci.

Il est triste que notre pays n'ait rendu les honneurs au héros de Sérignan qu'au moment où, nonagénaire, sourd et à demi aveugle, il parut ne comprendre qu'à peine (j'étais là !) tout ce que ce beau monde, venu de Paris ou d'ailleurs, semblait réclamer de lui... Heure pénible ! Heure atroce ! Mais l'homme aux manchettes mourut comblé de fortune et de gloire, et en somme, c'est bien plus la méthode que les régimes ou les époques qu'on doit ici incriminer.

Il ne faut pas lire... Il faut voir. Il ne faut pas voir une fois, mais mille, mais dix mille, et encore n'est-on pas sûr alors que l'on ait vu vrai... Il ne faut pas rêver de con-

naître toutes les bêtes, mais se contenter d'en aimer une dizaine, d'être familier avec elles, et de relater aussi nûment que possible ce que l'on croit savoir d'elles, et avec pudeur, et avec prudence, et avec une modestie sans défaut.

Voilà ce que je me disais à peu près, tandis que je rapportais Zompette vers ma maison.

Celle-qui-était-avec-moi-dans-la-forêt me dit tout à coup :

— Comme tu vas lentement !... Tu rumines... A quoi penses-tu ? Et cette pauvre bête, entre ta tête et ton chapeau... Elle va mourir ! Si on lui rendait la liberté ?

— C'est notre fille, répliquai-je, et tu as dit toi-même que Zompette serait son nom. On va tâcher de la rendre heureuse.

Il n'y avait rien à répondre à d'aussi fortes paroles. Zompette demeura captive sur mes cheveux, herbage étrange, au-dessous de la ridicule voûte céleste que lui infligeait momentanément le dôme ajouré d'un vieux panama...

V. — *DE L'HABITAT QUI SIED A ZOMPETTE CAPTIVE*

De même que, pour répondre à la question et aux reproches de *Celle-qui-se-promenait-avec-moi-dans-la-forêt*, j'interrompis, voici bientôt quinze ans, une esquisse mentale de méthodologie en sciences naturelles, de même en ferai-je sur le papier, pour le moment du moins...

Une heure plus tard, Zompette était installée dans sa nouvelle demeure. Celle où elle vivra aussi heureuse qu'en liberté, plus heureuse peut-être, est peu coûteuse à établir. Vous rincez soigneusement un de ces grands bocaux de verre blanc où l'on conserve traditionnellement, de mère en fille, en Gascogne ma patrie, les piments, les cornichons, les oignons et les aulx dans le vinaigre, les cerises, les pruneaux ou de beaux grains de raisin de malaga dans l'eau-de-vie ; 2 centimètres d'eau, tout au fond du bocal, suffisent ; et encore est-ce un luxe, une concession à cette habitude mentale qui nous fait considérer Zompette comme une grenouille ; un tapis de mousse humide, en cette place, suffirait parfaitement à son bonheur ; après quoi, vous coupez à n'importe quel arbre une branche dont vous étêtez les ramifications de telle façon que celles-ci puissent ensuite, leurs bouts coincés contre les parois du bocal, maintenir l'ensemble en équilibre stable ; vous laissez autant de feuilles

qu'il plaît à votre fantaisie, non point trop, toutefois, car vous risqueriez de ne plus commodément observer votre pensionnaire, mais sans oublier que ce sera là son perchoir habituel, son fauteuil, son lit de repos, et qu'il sied qu'il soit confortable... C'est tout, à cela près que vous donnerez comme clôture à cet aimable asile, afin que votre pensionnaire ne s'en évade pas en sautant après une mouche, ou par distraction, un lambeau de mousseline, de tulle ou d'étamine, fixé par une ficelle circulaire à l'orifice du bocal.

Un trou aménagé dans cette clôture en écartant les mailles du tissu vous permettra d'introduire et d'emprisonner dans la maison de Zompette les mouches dont elle fera sa plus ordinaire alimentation.

C'est bien simple, vous dis-je ! J'ajoute qu'on vend, chez les naturalistes des quais, de gentils papillons de verre, de style vaguement chinois, au toit pointu de toile métallique, qui sont de véritables cages à rainettes et où celles-ci vivent également dans une captivité heureuse. Le fond est compris de façon à contenir les quelques centimètres cubes d'eau que je vous conseillais tout à l'heure de verser dans le bocal ; les commerçants qui vous vendront cet article ajouteront :

— Quelques tiges de cresson qui continueront à pousser, les pieds dans l'eau... Votre raine sera là dedans heureuse... comme une reine. Et, par-dessus le marché, voici la petite échelle, monsieur...

VI. — *RÉPUTATION USURPÉE DE ZOMPETTE*

C'est la minuscule échelle de bois, soi-disant barométrique, à larges échelons plats, où se peut installer confortablement l'hôtesse de céans, occupant son temps à de mystérieuses méditations, ou guettant les mouches que la générosité de son gardien lui dispense. Les bonnes gens vous diront que, si Zompette grimpe vers le sommet de l'échelle, c'est que le temps va se mettre au beau, et tout le contraire, si elle s'installe sur un des bas échelons, qu'il vaudrait mieux, du reste, en l'espèce, dénommer paliers.

Les bonnes gens vous diront cela, ou vous l'ont dit et nombreux sont ceux qui leur demeurent crédules. En dépit du chagrin que j'ai à détruire une innocente légende, les bonnes gens ont tort, et nous aurions tort d'attribuer un

caractère utilitaire à l'encagement de Zompette ; sa grâce, sa couleur, son aspect de bijou animé et sa gentillesse méritent que nous l'aimions pour elle-même, et sans qu'il soit besoin de lui attribuer des compétences météorologiques dont, soit dit à son excuse, je ne sache pas qu'elle se soit jamais targuée personnellement.

Zompette n'annonce pas le temps par ses allées et venues au long de l'échelle, mais profite de lui dans sa cage exactement en la même manière que le ferait un humble retraité plein de loisirs ; à cela près que c'est le soleil qui attire le vieux homme au banc de son seuil, la brume et le froid qui le font se confiner à l'âtre, tandis que, pour Zompette, il en va un peu différemment : j'ai dit qu'elle pouvait se passer d'eau dans sa cage, mais le climat idéal est pour elle une atmosphère gorgée de vapeur aqueuse et ensoleillée tout ensemble. Lorsque le temps est beau et qu'un rayon de soleil frappe sa demeure, c'est évidemment dans la partie supérieure de celle-ci que son idéal se trouve, hygrométriquement, réalisé pour le mieux ; quand le temps est mauvais ou quelconque, quiconque connaît bien Zompette avouera qu'elle s'installe un peu au hasard en tel ou tel endroit de sa demeure.

Zompette n'annonce pas le soleil en gagnant les étages supérieurs ; et le suit aux lieux où ses effets lui paraîtront particulièrement agréables.

Elle prendra, de temps à autre, volontiers, un bain, surtout dans les premiers jours, lorsque votre approche l'épouvante encore et qu'elle n'est pas accoutumée à votre aspect ou à vos gestes.

CHARLES DERENNES.

(*A suivre.*)

Une maman sous la Terreur [1]

Madame de Sérilly et ses enfants.

III

Avec tout ce chagrin qu'elle a, Mme de Pange s'occupe de ses affaires, qui sont extrêmement compliquées. Elle en parle longuement à son fils. Elle devait aussi envoyer aux deux garçons des livres de classe : elle n'est point allée les acheter, à cause de la grande chaleur ; mais il pleut, et le temps va se rafraîchir. Elle a, pour Armand, une idée qui serait peut-être bonne, de le faire entrer à une école centrale. Ces écoles sont une invention récente et qui donnera, on l'espère, d'excellents résultats : mais, pour cela, il faut travailler ; l'examen aura lieu à la fin de brumaire. Hélas ! Armand, comment préparerait-il un examen, dans les conditions de travail où il se trouve?

Passy, en l'absence de Mme de Pange, est, de temps en temps, un lieu d'anarchie. Le gouvernement du château appartient à qui? à ce petit Armand, l'aîné, mais qui n'a pas seize ans tout à fait, et au précepteur des deux garçons, M. Och. Ce gouvernement n'est pas toujours reconnu par la domesticité. Mme de Pange reçoit les plaintes de M. Och et d'Armand. Elle s'efforce de les apaiser. Elle sait ce que c'est que les « criailleries de maison » : le meilleur moyen

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 novembre 1922.

de les faire cesser est encore de n'y prêter qu'une petite importance. Les ordres donnés par M. Och étaient justes, sans doute. Une Mme Charles, espèce de servante, a eu tort de les refuser. Mais enfin, qu'est-ce que Mme Charles? on connaît « son peu de mérite ». Elle a été grossière avec Armand? Eh bien ! il faut « le lui faire sentir et la remettre à sa place ». Toutefois, « elle ne peut pas t'insulter : tu es au-dessus de ses sottises ». En outre, « elle et ses enfants mourraient de faim, si les bontés de la maison lui étaient retirées » : voilà ce qu'il faut se dire, et ne point se fâcher outre mesure. Il y a aussi Mme Dubois, qui n'est pas commode. La situation de Mme Dubois n'est pas la même : si on la renvoyait, Mme Dubois ne tomberait pas, comme la pauvre Charles, dans la misère. « Enfin, ces querelles sont apaisées. Je remercie M. Och des ordres qu'il a donnés. Et tout est dit. » Seulement, il y a encore une Catherine que l'on a vue sortir de la chambre de Mme de Pange, et qui emportait un paquet de robes sur son bras. Il faut éviter le pillage. Conséquemment, Mme de Pange énumère à son fils les robes qu'elle a laissées au château, dans les armoires ou les commodes : une robe de satin brodé, une de gaze brune à pois blancs, une à mouches vertes sur un fond violet, une qui a un fond mordoré travaillé ; puis un jupon rouge et un de taffetas blanc ; dans le petit recoin près du lit, une robe du matin, qui était garnie de martre et qu'on a dégarnie, un pierrot de fleuret noir ; dans les armoires de la chambre, une robe de satin, défaite, deux robes de mousseline brodée, un pierrot de percale imprimée, un autre de mousseline imprimée, — Armand l'a remarqué, un jour, et l'a trouvé joli ; — ensuite, une pièce de mousseline à raies, une brodée en blanc, une brodée en soie de couleur, une de toile à fond rose sablé, une de linon à petits pois rouges, un pierrot de linon rayé rouge, un jupon de mousseline à grandes raies et fleurs, et quatre pièces de perse pour deux robes, et une robe satinée vert et violet... Tout cela, robes défaites ou dégarnies, étoffes qu'on n'a point taillées ni cousues, restes de l'ancienne élégance ! Armand s'efforcera de mettre ces merveilles d'autrefois à l'abri des chapardeuses... Mme de Pange croit arriver à Passy prochainement : « J'aurai, dit-elle, le plus grand plaisir que je puisse goûter, mes chers enfants, celui de vous embrasser comme je vous aime. » Elle écrit au début de septembre ; et elle ne le sait pas, mais

elle en a pour longtemps avant de pouvoir quitter Paris. Du reste, elle s'est promis de n'être pas une éternité sans revoir ses enfants : si elle ne peut aller à eux, elle les fera venir et le leur promet. Et elle cherche un appartement pour s'y installer avec eux.

Or, à la fin de septembre, elle était encore à Paris : eux étaient encore à Passy. Et ils commençaient à se plaindre de leur isolement. Elle les encourage à la patience : « Je ne suis plus retenue que par un seul point, c'est de me procurer un logement. Je suis obligée de quitter le mien et le choix d'un nouveau est un soin qu'on ne peut laisser à personne. Aussitôt que je m'en serai assuré un, je partirai avec Aline pour passer à Passy au moins un mois ou six semaines ; après quoi, comme il est très probable que vos affaires me rappelleront à Paris, nous y reviendrons ensemble... » Mais, en attendant, Mme Dubois reommence les criailleries. Elle a fait un éclat de ce que la famille du jardinier Chatton n'est pas discrète : la femme prend des salades et, les enfants, des fruits. On ne peut pas empêcher ça ! répond Mme de Pange : « toute la différence est du plus au moins, et je crois bien qu'ils donnent dans le plus » ; mais elle ne commettra pas la folie de se priver d'un jardinier, n'en ayant pas d'autre !... Chatton se plaint de Mme Dubois et ne travaille plus : « Je lui dis de retourner travailler au jardin. Il sera bien difficile de le garder après un éclat pareil... Mais n'en fais rien paraître : je réglerai tout cela en arrivant. Cependant examine, sans t'en rapporter à personne, comment tout se passe. » Est-ce qu'au milieu de ces criailleries de maison, le pauvre Armand peut se mettre en état de passer l'examen des écoles centrales? « Préviens Mme Dubois que je mande à Chatton de continuer à travailler et qu'elle évite les querelles autant que possible. On peut voir sans dire des injures et, si elle s'en fût contentée ou m'eût rendu compte, cela vaudrait infiniment mieux. » Seulement, Mme Dubois a de l'entrain.

Le 5 octobre, Mme de Pange croyait quitter Paris dans huit jours : « Cela me tarde extrêmement ; et, au retour, je vous ramènerai ici, où il est probable que nous passerons l'hiver tous ensemble... » Mais, peu de jours après, le logement qu'elle avait en vue « est manqué » ; elle est en marché pour un autre, où elle compte réussir. Elle y serait assez bien, avec ses quatre enfants, et à bon prix, « ce qui est

difficile dans ce moment ». Les autres affaires sont finies : « Il ne reste que celle du logement, après quoi, je partirai tout de suite. Ainsi, mon enfant, j'espère qu'il se passera peu de jours avant que j'aie le plaisir de t'embrasser et ton frère. Victor et Aline s'en font une grande fête, surtout Aline qui, depuis si longtemps, n'a pas vu la campagne. Ce moment n'est pas le plus beau ; mais je n'ai pas pu choisir. Je compte qu'après mon arrivée nous ferons un grand examen ; ainsi préparons-nous. D'après ce que m'a mandé M. Och, je suis sûre ou, du moins, j'ai beaucoup d'espérance d'être contente. Adieu, mes enfants ; je n'ai pas besoin de vous assurer de ma tendresse. Vous y croyez sans doute, puisqu'elle m'a donné la force de résister à de si violents chagrins. » Le 15 octobre, rien de nouveau, toujours la même indécision ; l'affaire du logement traîne : « J'ai affaire à des gens qui ne sont pas aussi pressés que moi et qui me forcent à n'aller pas plus vite qu'eux. Je me trouverai bien heureuse si je peux partir par le premier coche de Sens, c'est-à-dire le 5 brumaire... » Ce serait le 26 octobre : « Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour cela. » Le 23 octobre, il n'y a plus d'apparence que cet espoir se réalise : « Hélas ! mon enfant, tu ne t'impatientes pas plus que moi et ta pauvre sœur, à qui les pieds grillent d'être à Passy, qui se promettait d'y bien courir et qui n'y trouvera peut-être que de la neige. J'en suis désolée. Mais voici cependant un terme. Que j'aie un logement ou non, je serai à Passy la décade prochaine. Quant au séjour que j'y ferai, il dépend du logement ; car je n'en reviendrai pas sans vous, et il faut pour cela que nous soyons logés... » La saison est si avancée qu'elle renoncerait au voyage de Passy : mais elle y a des comptes à régler, des paiements à effectuer ; et, d'ici là, il faut qu'à Paris elle se procure de l'argent pour ces paiements. Elle est prise de tous côtés. « Adieu, mon enfant. Sois sûr que je partage bien vivement tes désirs sur notre réunion et qu'il n'est pas possible d'aimer plus tendrement que je ne vous aime l'un et l'autre... Victor t'a répondu ; mais j'ai perdu son chef-d'œuvre ! » Le 6 novembre, elle n'est pas encore partie. On lui devait de l'argent ; on l'a payée en lettres de change : il faut qu'elle en attende l'échéance : « Tous ces délais m'ennuient, me déplaisent. Mais qu'irais-je faire à Passy sans argent? Tu sens bien que, si on ne paye pas régulièrement, il vaut mieux que le

prétexte en soit mon absence que le besoin. Tu es assez raisonnable, mon enfant, pour sentir cela et voir que cela a dû contribuer, bien malgré moi, à me retenir ici. » Voilà le pénible aveu, un secret que la pauvre femme eût volontiers gardé pour elle et qu'elle doit confier à son enfant qui autrement ne comprendrait pas qu'elle restât si longtemps loin de lui. Elle était ruinée, en définitive.

Pour l'amuser, dans sa détresse, il y a Victor. Et il a fait un nouveau « chef-d'œuvre ». Cette fois, le « morceau d'éloquence, d'orthographe et d'écriture » n'est pas pour Armand, mais pour cette diablesse de Mme Charles.

Le 12 novembre : « J'espère que toutes nos incertitudes seront fixées aujourd'hui, pour un logement. J'en ai deux en vue et je prendrai l'un des deux... J'ai beaucoup à causer avec toi, mon enfant. Il est temps que tu commences à t'occuper de tes affaires ; je te mettrai au courant cet hiver. Te voilà tout à l'heure à seize ans ; fais-y bien réflexion, pour ne plus être enfant. Je pense que je te trouverai grandi ; tu étais fort en train de croître, quand je suis partie... » Aline, elle, ne grandit pas beaucoup. Mme de Pange espère annoncer, au premier courrier, sa venue, qui s'éloigne perpétuellement.

Le 16 novembre : « Patience, mon enfant !... » Elle compte partir le 4 du prochain mois au plus tard... « Ce serait par le coche de Montereau, si d'ici là je ne peux trouver quelque manière un peu plus commode, car il faut avouer que, pour la saison, le coche est peu agréable... Ta sœur sera avec moi. Ce moment me tarde fort, je t'assure ; et, une fois réunis, nous ne nous quitterons plus, au moins de longtemps... » Victor apprend les déclinaisons latines et commence à les entendre assez bien ; mais il est distrait.

Aline est toujours chez Mme Campan. Sa mère lui écrit, le 19 novembre : « Prépare tes paquets, mon enfant. Mlle Reteau ira te chercher après-demain et nous partirons dans la semaine prochaine pour Passy. J'aurais voulu t'y mener dans une belle saison, mais cela ne m'a pas été possible. Mlle Reteau te portera de l'argent, en cas que tu aies quelque petite dette... Je crois que nous serons environ un mois à Passy ; nous en reviendrons avec tes frères. J'ai enfin trouvé à louer un logement où ils pourront habiter ainsi que toi, quand je te reprendrai avec moi. » Le lendemain, elle écrit à Armand qu'elle ne prendra pas le coche. Elle ira

tout d'une traite à Fontainebleau par la voiture qui fait ce service ; à Fontainebleau, elle espère trouver un arrangement pour venir à Passy, sans qu'il lui en coûte fort cher ; le coche d'eau, l'hiver, n'est pas fameux. Elle n'a pas fixé le jour de son départ : elle est encore retenue par une affaire qui regarde son beau-frère Songy, frère de François de Pange ; elle attend l'arrivée de Songy. Nouveau retard, en somme ! « Mais, comme cela ne peut être long, j'envoie demain chercher ta sœur à la pension afin de n'être plus retardée par rien et de partir aussitôt qu'il me sera possible. » Le 2 décembre : « Mon pauvre enfant, toujours des retards ! J'en suis désolée... » C'est l'affaire Songy, interminable comme les autres !

Mais Victor ajoute à la lettre de sa maman : « Bon-jour, mon frère. Nous allons bientôt partir. Je t'embrasse de tout mon cœur. Adieu, mon frère. » Voilà un chef-d'œuvre de Victor. Aline a plus de fougue : « Bonjour, mon cher Armand ; tu ne peux pas te figurer le désir que j'ai de vous voir. Je crois pourtant que nous pourrons partir sous huit jours. Embrasse Amédée de ma part. Aline. » Sans doute Armand et Amédée furent-ils déçus. Mais voici la grande joie d'Aline, le 8 décembre : « Criez bonheur, joie ! mes chers amis. Maman me garde. Je n'irai plus en pension. C'est-à-dire, cela dépend de moi ; maman me laisse le choix, je ne désire plus que de vous voir. Maman me donnait toujours pour prétexte qu'elle n'avait pas de quoi me loger. Hier, on est venu lui dire qu'elle aurait sa maison au premier jour. J'ai bien prié maman, je lui ai dit qu'il y avait une chambre pour moi dans la nouvelle maison. Maman enfin m'a dit qu'elle le voulait bien, mais à une condition que je vous dirai à Passy. Je crois que maman désire aussi votre consentement. Adieu, mes amis. Amédée, Armand, je ne vous quitterai plus, non plus que maman. Répondez bien vite à cette lettre, donnez votre consentement. » Gentille expansion d'une petite fille, un peu contrainte jusque-là, et qui cède au mouvement d'une joie qui la révèle ! Seulement, ce consentement qu'il faut qu'elle obtienne de ses frères, pour être gardée comme eux à la maison? Nous allons plaindre cette petite fille, un peu victime et qui n'a pas de chance ; mais sa mère se dépêche d'expliquer tout cela dans une lettre à ses deux fils : « Votre sœur se moque de vous, mes enfants, avec votre consentement et sa certi-

tude. Elle a cependant arraché mon consentement, comme elle vous le dit, à une condition qui dépend d'elle, mais à laquelle je tiendrai absolument... » Je crois cette condition relative à la vertu de propreté contre laquelle Aline péchait quelquefois... « Elle n'a pas eu beaucoup de peine à avoir mon consentement à ce prix ; mais avant j'avais dit que je voulais voir tous mes enfants me prier à la fois et c'est là ce qu'elle appelle votre consentement. C'est le sien qui est nécessaire ; elle est maîtresse de remplir ou de ne pas remplir la condition de rigueur. Elle me fera autant de plaisir qu'à elle si elle prend sur elle de rester. J'attends toujours l'affaire de votre cousin ; elle n'est pas encore finie. Cependant, je crois que vous pouvez faire préparer nos chambres... J'ai moins de regrets aux retards que j'éprouve, maintenant que j'ai la certitude de vous ramener tous avec moi... » Mme de Pange dut arriver à Passy peu après la mi-décembre. Et la pauvre famille fut réunie comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps.

Mme de Beaumont, vers la fin de l'année, vint retrouver sa cousine.

Pendant l'hiver, les deux cousines furent en relations très amicales avec Joubert, et même avec Mme Joubert que leur bonne grâce avait rendue un peu moins farouche et, comme dit Joubert, avait apprivoisée. Victor de Sérilly fut très gentil avec le beaucoup plus petit Victor Joubert, qui n'avait pas tout à fait trois ans : « Notre petit Victor est toujours enchanté du vôtre », écrit Joubert à la maman le 13 janvier 1797.

Joubert, avec les enfants comme avec les grandes personnes, était cérémonieux. Une fois qu'Armand était venu faire une commission, Joubert écrit : « Je n'ai pas pu, hier, avoir le plaisir de voir Monsieur votre fils et j'en ai été bien fâché. » Une autre fois : « Monsieur votre fils est, ne vous en déplaise, assés grand, assés formé, assés aimable, assés bon et assés estimé de moi pour que je vous prie de lui offrir de ma part des excuses très sérieuses de ne l'avoir pas reçu encore hier. Je dormois. Je dors mal ou peu depuis quelques nuits contre mon ordinaire : je me dédommage le jour... » Voilà M. Joubert.

Au mois de mai, Mme de Pange était de retour à Paris et installée avec ses enfants dans son nouvel appartement rue de Chabanais n° 12, au deuxième étage : un appartement

« assez triste », dit Dufort de Cheverny, qui l'y a vue alors, aussi belle que jamais et entourée de ses enfants, qu'elle élevait avec un soin particulier.

Ils sont ensemble ; et, pendant ce temps, nous ne savons quasi rien d'eux. Au mois de mai, leur cousine était allée à Ormesson, chez Mathieu de Montmorency, pour s'y trouver avec son amie Mme de Staël, que Joubert appelait le Tourbillon. Victor, en son absence, fut un peu souffrant. Mais bientôt Mme de Pange écrivait : « Cela me paraît fini ; il est bien et gai ce matin ; il faut voir cependant si la fièvre ne reviendra pas... » Mme de Beaumont avait annoncé son retour à Paris pour le 20 ; Mme de Pange la prie de ne pas manquer à cette promesse : « Vous compléterez la joie d'un congé. Nous célébrons la naissance d'Amédée, qui tient trop à un congé pour en perdre une si belle occasion... » Amédée entrait, ce 20 mai 1797, dans sa quatorzième année.

A la même époque, Joubert était fort agité, parce qu'on vaccinait son jeune Victor : grande affaire ! et il n'en fallait pas tant pour que Joubert fût inquiet, troublé, malheureux. Tous ses amis s'occupaient de son tourment. Mme de Beaumont lui écrivait d'Ormesson et lui demandait des nouvelles de « l'inoculation de M. Victor ». Et Mme de Pange, le 25 mai : « Je pense qu'à présent vous êtes dans l'opération. La grande chaleur s'est un peu modérée ; d'ailleurs, elle n'a pas de suite dans cette saison et votre enfant est si sain, si bien portant, que ce sera un jeu pour lui. Je ne crains que les inquiétudes de Mme Joubert. Rassurez-la bien ; dites-lui qu'avec une bonne préparation, qui ne consiste que dans un régime bien sain, cette opération n'est rien. Tous mes enfants ont été inoculés. Mon fils aîné était alors très délicat ; mais, bien préparé, il a supporté l'inoculation aussi bien que les autres et s'en est même très bien trouvé. Comme elle n'est pas sûre d'avoir eu la petite vérole, dites-lui aussi qu'il ne faut pas qu'elle s'inquiète s'il lui vient quelques boutons qui y ressemblent ; ma sœur et moi, qui l'avions eue l'une et l'autre, avons eu plusieurs de ces boutons en soignant mes enfants, et sans aucune symptôme de maladie... » Voilà l'expérience d'une mère.

Les Joubert étaient allés à Sens pour l'opération. Joubert répond à Mme de Pange, le 24 juin : « Notre inoculé se porte fort bien. Sa mère m'a fait enrager. Figurez-vous que ce qu'il y a au monde de plus problématique, c'est qu'elle

ait eu la petite vérole et que ce qu'elle a le moins pu se résoudre à faire, malgré sa parole donnée, a été de laisser toucher son fils par d'autres mains que par les siennes. J'ai vécu dans de grandes transes, mais j'en suis revenu. Pour elle, elle s'est entêtée à ne rien craindre et actuellement elle persifle ma prudence avec une insolence que je serois bien fâché qu'elle n'eût pas... » Les Joubert étaient rentrés à Villeneuve.

Et c'est tout ce que je sais de Mme de Pange et de ses enfants, pour l'année 1797, qui leur fut assez tranquille, je suppose.

Mais, l'année suivante, voici que les tracas recommencent ; et recommencent bientôt les grandes douleurs, pour les mener vite à la pire calamité.

Mme de Beaumont, dès le printemps, s'était installée au château de Theil. Mme de Pange demeurait avec ses enfants à Paris, toujours et de plus en plus occupée d'affaires qui, de toutes parts, prenaient une tournure désastreuse. Elle ne pouvait quitter Paris, à cause de cela ; et il fallait cependant que ses intérêts de Passy fussent un peu exactement surveillés. Le 18 juillet, Armand partit pour la Bourgogne. Il était maintenant un garçon qui approchait de dix-huit ans, qui avait l'esprit sérieux, attentif et bien dévoué. Il partit le matin de très bonne heure. Aline voulait se lever pour lui dire adieu. Elle avait prié sa mère de la réveiller dès l'aube : c'était facile à Mme de Pange, qui ne dormait pas beaucoup. « Je l'ai appelée à quatre heures ; mais la chère enfant s'est rendormie pour deux petites heures qui lui ont paru, m'a-telle dit, trois minutes ; ainsi, elle ne t'a embrassé que d'intention. » Mme de Pange, le jour même, écrit à son fils, lui fait maintes recommandations, le charge de commissions de toutes sortes et notamment de prendre à la municipalité l'extrait mortuaire de M. de Pange. Elle est d'« une si grande lassitude » qu'elle finit très vite, sur un baiser qu'elle donne à son cher garçon.

De jour en jour, les lettres de la pauvre femme, si harassée de soucis, multiplient les commentaires relatifs à des paiements, à des ventes, à des procès et à des bisbilles déplorables qui se sont élevées entre elle et Mme de Beaumont. Celle-ci ne s'accoutume pas à l'idée de ne plus posséder le château de Theil, que son père avait acheté à Mégret de Sérilly et qui, par de nouveaux arrangements, revient à

Mme de Pange. Les deux cousines, tendrement unies jusqu'alors, sont en pleine chicane et dont il faut que le jeune Armand se mêle. Au château de Passy, Mme de Pange s'attend qu'il trouve des difficultés, à cause des prétentions, des susceptibilités et autres inconvénients des gens qu'il devra gouverner sans avoir l'air d'un grand despote : elle lui recommande d'être ferme et, pourtant, d'éviter les querelles ; il faudra « beaucoup de liant ». Puis, au bout du compte, « dis que tu ne veux pas enfreindre mes ordres, rejette tout sur moi et, quand tu auras dit que c'est la volonté de maman, ou c'est ainsi qu'elle a toujours fait, restes-en là et cesse la discussion. » Armand devra aussi se garder des avances que lui feront les malins.

Vaudoux, par exemple : un paysan, très madré, avec qui les Sérilly ont des intérêts en dispute... « Je ne doute pas que Vaudoux ne t'engage à dîner, à goûter, peut-être à danser. Quant au dîner, refuse-le absolument, avec politesse et affabilité. Mais tu deviens trop grand pour laisser établir trop de familiarité. Tu peux, s'il danse, aller faire un tour chez lui, quand tout le monde y sera, manger une bouchée de galette s'il s'en trouve, danser une ou deux contredanses si cela t'amuse, et t'en aller avec les autres. Ces détails, qui paraissent des niaiseries, sont plus essentiels que tu ne crois, dans ta position et les circonstances. Il y a dix ans, tu aurais pu y dîner, souper et passer vingt-quatre heures de suite sans inconvénient ; mais, après les orages qui nous ont ballottés, il faut une grande attention à lier l'aménité aux égards qu'on se doit à soi-même et repousser la familiarité sans orgueil. Je sais combien tu es timide ; cependant il faut t'efforcer de vaincre cet embarras qui ne peut que te nuire, poussé à l'excès... » Comme tout cela est fin et juste ! Il y avait, après la Terreur, à organiser une façon d'être qui ne fût pas arrogante ou vile. « Mes enfants seront les amis de vos enfants ! » annonçait aux gens de Passy le généreux Sérilly en 93. Oui : seulement, on avait guillotiné Sérilly et, au lendemain de cet événement, les gens se donnaient de grands airs de familiarité ou menaçante ou protectrice... Armand ira voir M. Joubert, acceptera de dîner chez lui : « S'il t'en prie d'une certaine manière qui annonce le désir de te voir, comme je n'en doute pas, retournes-y un jour sans être prié... » Armand s'armera de tout son courage pour aller voir aussi d'autres personnes distinguées

de Villeneuve, qui ne sont pas très amusantes : « Il faut prendre sur toi... Te voilà d'âge à être un homme ; je veux que tu le sois. Adieu, mon cher enfant. Je ne te dis pas combien je t'aime, car c'est impossible ; mais, tu le sais, ta mère n'a rien au monde de plus cher que toi. Je t'embrasse. Tes frères et ta sœur se portent bien ; ils en font autant. » Charmante lettre !

Au mois d'août, la situation de Mme de Pange s'est aggravée d'une terrible manière. Ses efforts n'ont pu la sauver. Elle n'arrive pas à toucher l'argent qui doit lui revenir ; et, d'autre part, ses créanciers montrent les dents. Elle envoie à Passy ses deux fils plus jeunes, Amédée et Victor, sous la conduite et la surveillance d'un M. Moreau qui sera, en quelque sorte, leur précepteur, et qui n'est pas un homme d'une exacte perfection. Quand Amédée et Victor seront arrivés et installés, Armand reviendra tout de suite à Paris, où il secondera de son mieux sa pauvre maman. Les enfants étaient à Passy le 26 août. Mais, le 27, Mme de Pange écrit à son fils : « Je t'avais mandé de revenir dès que tes frères seront installés ; mais ma position me fait désirer que tu restes à Passy quelques jours de plus. Les petites courses que tu pourrais faire pour moi seront facilement suppléées par Charles ; et, si je dois succomber sous les attaques de mes créanciers et voir vendre mes meubles, ce dont je suis menacée sous quatre ou cinq jours d'une manière que je ne crois pas pouvoir éviter, il est inutile que tu sois présent à cette affreuse scène... » Elle est acculée. Elle cherche des fonds et n'en trouve pas. Une Mme de Souville lui en a promis, mais à condition qu'elle-même, Mme de Souville, reçût de l'argent de son père : et c'est douteux. Il y a, pour aider la malheureuse femme, un ami parfait, le général de Montesquiou. Il est « touchant de soins, d'égards et de douleurs. Hier, il avait les larmes aux yeux ». La malheureuse femme, qui n'a jamais eu son courage abattu, vient cette fois à désespérer : « Mon pauvre enfant, ma vie est un enchaînement de maux. Si je ne comptais sur toi et tes frères pour adoucir et consoler ma vieillesse, je ne l'atteindrais sûrement pas. Je ne sais si la nature me la destine, mais je sais que la route qu'il me faut traverser pour y arriver est bien pénible. M. de Montesquiou est en course... » pour attraper un peu d'argent... « Si le zèle suffisait, sans doute il me tirerait d'affaire ! » Et les enfants, à Passy :

que faire pour eux? Elle prie Armand de « vendre quelque chose pour apaiser les crieurs. Je sais bien que tu n'as pas qualité pour cela. Mais Dujeu a ma procuration et pourra effectuer ce que tu auras décidé. D'ailleurs, le foin se vend de la main à la main. Il faut tâcher de payer... » Elle compte venir, dès qu'elle le pourra, s'établir à Passy, où les impôts seront moins lourds qu'à Paris : à Paris, la vie a cessé d'être possible.

Deux jours plus tard, Mme de Pange était, en quelque sorte, sauvée. Du moins elle évitait, ce qu'elle redoutait le plus, d'être vendue. Mme de Souville avait donné mille écus ; et M. de Montesquiou... « Je te mandais, mon cher ami, que si le zèle pouvait me sauver, M. de Montesquiou me sauverait ; j'ai trouvé plus que du zèle : je suis pénétrée de reconnaissance et presque de douleur, de causer des sacrifices à mes amis et cependant je sens qu'il est bien doux d'être aimée ainsi... » M. de Montesquiou a vendu la seule chose qu'il eût disponible, une inscription viagère... « Il n'a pas hésité et je n'ai pas été avertie du sacrifice assez tôt pour m'y opposer : j'en suis pénétrée... Ainsi, je me crois sauvée du moment ; il s'agit de songer à l'avenir. Que ne dois-je pas à l'amitié? Mon enfant, je suis encore toute étourdie de ma détresse, de mes craintes, du bonheur inattendu qui m'en tire. Ma santé a beaucoup souffert de ces secousses ; j'espère qu'un peu de calme la remettra. N'ayant aucune ressource, je m'étais résignée ; mais cette résignation me tuait et je crois que je ne me serais jamais relevée du coup que m'eût porté l'éclat dont j'étais menacée... » Maintenant, elle est résolue à ne pas retomber dans ces misères. Elle va tout arranger avec exactitude. Pour commencer, elle prie Armand de faire un compte précis de tout ce qui peut être dû à Passy et aux environs... « Je veux sortir du bourbier ; je n'en sortirai qu'en connaissant le mal dans toute sa profondeur et faisant ensuite toutes les réformes qu'il exigera. Aucune ne me coûtera, pourvu qu'elle me donne la certitude de vivre sans les inquiétudes que j'éprouve depuis un an : ce n'est pas vivre, c'est mourir mille fois par jour... » Elle a reçu un rude coup de bonheur dans le plus grand désarroi. Et la petite Aline veut ajouter son mot, que voici : « Je ne sais pas, mon ami, si maman te mande qu'à la fin elle va sortir d'embarras. J'espère qu'aujourd'hui même maman aura ce qui lui est nécessaire pour

cela. Je te prie de revenir dès que tu auras fini tes commissions : c'est l'ordre de maman. J'ai reçu ta lettre ; elle est très aimable, m'a fait grand plaisir ; il faut cependant te dire que c'est un quart d'heure après l'avoir reçue, car elle est illisible et je prie M. Armand, s'il me fait l'honneur de m'écrire encore une ou deux fois avant que nous n'ayons le plaisir de le voir, d'épargner mes yeux. Bonsoir, porte-toi bien, reviens et embrasse mes frères, au moment de ton départ, pour moi... En revenant, tu feras bien de m'apporter de la galette. Ta sœur. » Aline est gentille.

Le 1er septembre, Mme de Pange écrit de nouveau à Armand. Elle insiste sur l'obligeance de M. de Montesquiou, sans qui, le jour même, elle serait environnée d'huissiers, de crieurs, d'acheteurs, et couverte de honte. M. de Montesquiou la délivre de tous les « vampires qui *la* mangeaient ». Sauvée, elle est cependant ruinée, — non par désordre, mais par l'insoluble difficulté de ses affaires ; — elle n'a plus de revenu. « Cette position est effrayante, il en faut sortir. J'ai besoin de toi ici. Je compte que tu recevras ma lettre demain. Pars le lendemain... Nous ne tarderons pas à retourner ensemble à Passy... Ne perds pas de temps pour revenir : j'ai réellement besoin de toi. » Pourquoi donc a-t-elle besoin de son fils aîné? Nous le saurons ; ou bien nous le devinerons.

Le 3 septembre, elle signait le contrat de son mariage avec M. de Montesquiou. En l'annonçant à Joubert, deux semaines plus tard, elle avoue que, si l'on ne connaît pas les motifs qui l'ont déterminée à ce troisième mariage, on peut en être étonné. Elle supplie Joubert de ne pas croire qu'elle fasse une étourderie. Joubert, dans sa réponse, avoue quelque surprise, en effet ; mais il concède qu'on ne pouvait souhaiter un meilleur père et plus illustre aux enfants de Mme de Sérilly.

Armand de Sérilly, après le mariage de sa mère, retourna au château de Passy, vers la fin du mois. Mme de Montesquiou lui écrit, le 1er octobre : « Tu as été dédommagé du retard de ton départ, mon cher Armand, par le beau temps que tu as dû avoir pour ta route. Cette journée de pluie a été suivie du plus beau soleil possible qui, j'espère, aura égayé ton voyage. Pour moi, j'en ai profité comme à mon ordinaire, c'est-à-dire en restant à peu près au coin de mon feu ; il fait froid ici. Aujourd'hui, tu sais que nous devions aller au

bal à Châtillon. Ta sœur, qui a encore un peu mal aux yeux, m'en a fait le sacrifice. Je ne voulais pas le lui imposer; mais je t'avoue que je trouvais dur de faire six lieues de cabriolet, dont moitié à minuit, pour aller m'ennuyer huit ou dix heures. Je tâcherai de l'en dédommager par quelque autre plaisir... » Au bal, déjà?... Elle y songeait.

Comme elle n'a plus du tout de revenus, elle voudrait au moins, pour n'être pas à la seule charge de son nouveau mari, tirer quelques ressources alimentaires de ses propriétés de Bourgogne, et de Theil en particulier. Seulement, Mme de Beaumont s'entêtait à ne pas déménager de Theil. Mme de Montesquiou chargeait Armand de réclamer des dindons, des légumes, fèves, pois, pommes de terre, carottes, navets, oignons; et puis des pommes et des poires d'hiver. Elle prie Armand d'aller à Theil, — où elle irait volontiers, si Mme de Beaumont en voulait bien décamper, — et d'y prendre les mesures des glaces et de différents meubles qu'elle ferait apporter à Paris dans son nouvel appartement, qui est chez M. de Montesquiou, rue Bigot, ci-devant Monsieur, nº 752. « Tu pourrais pour cela aller coucher un jour à Theil et prendre tes mesures de bonne heure, un matin, avant que Mme de Beaumont fût levée, car, quoiqu'elle sache bien qu'il faut renoncer à Theil, il ne serait pas obligeant de méditer ce dépouillement en sa présence... » Et puis : « Tu devrais faire chasser et tâcher de nous envoyer quelques cailles, grives, râles, voici la saison. Ma lettre est remplie de sottes et ennuyeuses commissions et je n'ai pas le temps de t'en écrire davantage aujourd'hui; il ne me reste que celui de t'embrasser tendrement pour M. de Montesquiou et pour moi; tu feras bien de lui écrire un mot. J'embrasse tes frères... Je t'embrasse encore une fois; ta sœur en fait autant. J'oubliais de te parler d'avoine. Vois ce qu'il serait possible d'envoyer, et toujours de Theil. Pourrait-on en avoir trente-six bichets par mois? » Il lui faudrait aussi du vin pour l'office. A Paris, le vin coûte les yeux de la tête : à Passy, n'est-il pas moins cher? Elle en voudrait quatre muids. Peut-être suffirait-il d'en acheter trois, qui, habilement tempérés d'eau, en donneraient quatre : « mais il faudrait que cela fût fait à Passy, afin que les domestiques ici n'en sussent rien ! » Elle voudrait aussi savoir l'argent que donnerait une bonne coupe d'arbres, que l'on pratiquerait dans les bois de Theil : « Si je n'étais pas si misérable, je

n'aurais pas l'idée d'abattre de grands arbres; mais enfin, il faut faire de l'argent à tout prix! » Elle renoncerait ainsi au grand bouquet d'aulnes, puis aux peupliers qui entourent la pièce d'eau, voire à sa chère allée d'ormes... Il faut faire de l'argent; et il faut économiser sur toutes choses, « car nous sommes bien gueux! » dit-elle.

Armand fait, en attendant mieux, des envois de raisin, d'oronges. Mais oronges et raisin, mal emballés, se détériorent en chemin. Mme de Montesquiou dit comment il faut emballer toutes choses; et puis, dans un élan de tendresse, elle ajoute : « Mon enfant, si je peux sortir jamais de ma misère, comme je l'espère, je trouverai bien doux de m'occuper de ton sort et j'espère y parvenir par les soins de M. de Montesquiou, qui y met véritablement un zèle et une activité admirables. » Cela, elle ne cesse pas de le dire et de le redire, comme la vérité importante. Elle veut que ses enfants ne doutent jamais de la tendresse dévouée qu'elle a pour eux : elle veut aussi les attacher à M. de Montesquiou. Elle dit à Armand, le 14 octobre : « M. de Montesquiou t'embrasse tendrement. Quand tu parles ou écris de lui, tu devrais dire *mon beau-père;* cela t'éviterait des circonlocutions et n'a rien d'embarrassant. Ses enfants, de mon âge, se sont accoutumés tout de suite à dire de moi, ma belle-mère; et c'est ainsi que je parle de sa mère... A tel titre que ce soit, je t'assure qu'il t'aime beaucoup... » Ce sont les mêmes difficultés de protocole qu'il y a eues pour M. de Pange et qui recommencent. Les pauvres enfants ne sont pas répréhensibles de suivre avec lenteur les évolutions de la destinée, si rapide et brusque en ses détours; il est impossible aussi que leur mère n'en éprouve aucun chagrin.

Elle raconte au surplus qu'elle n'est « pas trop contente » d'Aline : sans doute l'imprudente Aline montre-t-elle peu de zèle à remplir les conditions de propreté, je suppose, qu'on lui a nettement marquées. En outre, elle est paresseuse; et, par exemple, elle n'en finit pas d'écrire à ses frères.

Une complication survient au milieu d'octobre. M. Moreau était malade. Il avait avoué des hémorroïdes : c'était plus grave; et il fallait venir à Paris consulter un médecin. Tout de même, il souhaitait de conserver sa place et proposait de laisser à Passy Amédée et Victor aux soins d'Armand : « Je ne doute pas de tes soins; mais je doute un peu de l'obéissance de tes frères... » Puis, Armand s'occupe déjà

de tant de choses, non seulement à Passy, mais à Theil et aux alentours! et, très souvent, il n'est pas là. Peut-être le curé pourrait-il, pendant l'absence de M. Moreau, en admettant que M. Moreau revienne, faire répéter aux deux plus petits leurs leçons, corriger leurs versions et leurs thèmes? C'est à voir; et M. Moreau en décidera, vu que Mme de Montesquiou ne connaît pas ce curé. Si le curé ne vaut rien, c'est Armand qui sera chargé de la suppléance de M. Moreau. Quoi qu'il en soit, M. Moreau a besoin d'argent pour sa route. Armand tâchera de lui en procurer : « ne fût-ce que deux louis, cela vaudra mieux que rien! » Mais, pour ces deux louis, il faut qu'Armand réussisse à vendre quelque chose.

La gêne est rigoureuse. Au commencement des froids, Amédée a besoin de vêtements chauds. Qu'il en fasse faire : seulement, il faudra trouver le moyen de payer tout de suite, afin qu'il n'y ait pas de dettes nouvelles.

M. Moreau vint à Paris; et le récit de sa visite à Mme de Montesquiou est excellent. M. Moreau était, dans la classe des précepteurs, un de ceux que la Révolution n'avait ni tués ni établis en dignité : elle l'avait négligé; il était la médiocrité même. Avec cela, très incommode, jaloux de ses prérogatives magistrales, et nonchalant, et indiscret. On avait toutes les peines du monde à l'écarter du garde-meubles de Passy; car il l'aurait déménagé pour embellir son installation. S'il demande un meuble, un fauteuil de canne ou de maroquin, un rideau, bien! qu'on le lui donne; mais qu'on ne lui donne rien qu'il se prenne à « dépecer » pour en faire autre chose; et « qu'il ne bouleverse pas tout à sa fantaisie! » M. Moreau se présente donc chez Mme de Montesquiou, à Paris, l'un des derniers jours d'octobre. Les médecins l'ont un peu rassuré : seulement un peu. Il est marié. Il a un beau-frère qui dirige un théâtre; et ce beau-frère l'engagerait, pour veiller au théâtre, moyennant trois ou quatre mille livres... « Sa femme le presse d'accepter. Il fait semblant de ne croire ni au traitement ni à sa durée : d'ailleurs, dit-il, cela ne m'est pas nécessaire. Je lui ai observé qu'avec la meilleure volonté du monde il lui était impossible de soutenir sa famille avec cinquante louis... » qu'on lui donnait à Passy, probablement... « Il en est convenu, m'a dit que cent lui suffiraient, mais qu'il sentait bien que je ne pouvais entrer dans ce détail... Enfin, il s'est

attendri à l'idée de quitter ses élèves. J'ai cependant profité de la circonstance pour préparer ce moment. Je lui ai dit que, puisque sa santé l'avait conduit à Paris, il devait à toute sa famille de voir au moins cette affaire de plus près, de tâcher de tirer son beau-frère d'un mauvais pas, s'il y est effectivement, et d'aider sa famille s'il en peut trouver par là les moyens. Je l'ai donc décidé à un essai d'au moins quinze jours. Quand je dis décidé, je ne crois pas avoir eu besoin de grands efforts ; mais nous avons fort bien joué nos rôles de part et d'autre. Je crois qu'en définitive, toujours avec des procédés, nous nous quitterons bons amis. » Elle le congédierait volontiers ; mais elle craint de se trouver « entre deux selles le cul par terre ». C'est la seule raison pour quoi elle le garde.

M. Moreau, que le médecin de Paris avait tranquillisé sur ses diverses incommodités, et qui décidément ne faisait point affaire avec son beau-frère au théâtre, fut de retour à Passy dans la première semaine de novembre. En son absence, Armand avait observé que l'orthographe de Victor était mauvaise. Évidemment, M. Moreau n'y regardait pas beaucoup. Mme de Montesquiou le savait bien, et qu'il faudrait se délivrer de ce gaillard, sous peine de laisser Amédée et Victor « ignorants comme des capucins »... Elle remerciait Armand de s'être occupé d'eux ; et puis : « Adieu, mon enfant ; père, mère, sœur, tout le monde t'embrasse tendrement. » Elle tenait à ce que ses enfants considérassent M. de Montesquiou comme leur père, ainsi que l'avait été M. de Pange après M. de Sérilly.

Vers le 20 novembre, elle écrit qu'elle part le prochain dimanche. « M. de Montesquiou ne se soucie pas de loger dans l'appartement que je lui destinais ; il le trouve trop loin du mien. Il faut lui faire préparer celui qu'a occupé Mme de Souville au-dessus du petit salon ; on mettra son domestique dans le corridor de la chapelle... » Et Armand fera faire du feu dans les chambres...

Ils ne partirent pas ce dimanche ; et ce fut à cause de la faillite d'une banque, où se trouvait ruinée Mme de Beaumont. Les deux cousines étaient quasi brouillées. Cependant Mme de Montesquiou, en telle circonstance, ne pouvait plus exiger sans retard l'exécution des arrangements faits avec Mme de Beaumont, laquelle n'aurait alors pas eu « où reposer sa tête » : départ remis.

Et puis, remis encore par un procès que Mme de Montesquiou devait soutenir au sujet de manufactures d'armes où son premier mari avait aventuré une partie de sa fortune et qui, après la mort de Sérilly, devenaient une extraordinaire matière à chamailleries. Elle aurait eu sa fortune restaurée, si elle avait gagné ce procès. Et quantité de créanciers se présentaient encore, impossibles à liquider tant que l'affaire des manufactures ne serait pas finie. Elle en était excédée. Elle écrit à son fils, le 5 décembre :

Mon enfant, ne fais jamais de dettes, même involontaires ! Passe-toi plutôt des choses les plus nécessaires. N'espère jamais qu'à telle époque fixe tes affaires seront arrangées : c'est avec de semblables espérances que je me suis mise dans l'embarras. Ne calculons jamais sur l'avenir, lorsqu'il ne nous présente aucune certitude. Mon enfant, tu es témoin de mon tourment depuis deux ans. Je sens que je n'en passerais pas un troisième semblable : et cependant je l'aurais passé ou j'y aurais succombé, sans la tendresse de M. de Montesquiou. Je ne peux me dissimuler que, depuis trois mois que je suis mariée, lui seul a fourni à tout ; et, si je peux à l'avenir supporter une partie des charges, ce sera à ses soins que je le devrai. Dès que nous aurons payé quelques petites dettes criardes, nous partirons... Ton papa et ta sœur t'embrassent.

Le beau-père est devenu le père, et devient le papa. Ainsi le voudrait Mme de Montesquiou, et le mériterait son mari.

Le 17 décembre, Mme de Montesquiou écrivait à son fils : « Je ne t'écrirai qu'un mot aujourd'hui, mon cher enfant ; M. de Montesquiou est malade ; il me manquait cela pour me tourmenter. On a cru d'abord que ce ne serait rien ; mais il est certain que c'est une maladie. Il est au sixième jour... » Elle dit quelques mots des affaires qu'elle a pendantes en Bourgogne ; et puis : « Adieu, mon enfant ; je t'écris auprès de mon malade. J'espère encore que cette maladie ne sera pas grave, mais j'en suis inquiète. Je t'embrasse tendrement, ainsi que tes frères. » M. de Montesquiou ne fut pas longtemps malade : il mourut le 30 décembre de cette année 1798, moins de quatre mois après son mariage. Et voici la « pauvre grande », comme naguère l'appelait Mme de Beaumont, veuve pour la troisième fois !

Elle mourut aussi, le 17 avril de l'année suivante : elle avait soigné M. de Montesquiou de la variole noire ; ce fut la même maladie qui l'emporta. Elle était sur le point

d'achever sa trente-septième année. Elle n'avait jamais été heureuse ; elle avait toujours été courageuse.

*
* *

Je ne sais pas ce que devinrent, au lendemain de sa mort, ses quatre enfants, Armand qui avait à peine passé dix-huit ans et Aline seize ans, Amédée qui allait à ses quinze ans, Victor qui venait d'avoir dix ans.

Les trois garçons furent des hommes distingués. En 1810, Armand avait été nommé auditeur au Conseil d'État. Puis, sous-préfet de Carpentras et de Dax, il dut se retirer de la carrière administrative, à cause de sa faible santé. Il mourut en 1827, à quarante-sept ans ; il ne s'était pas marié.

Amédée servit dans la marine, où il entra deux ans après la mort de sa mère. Il prit sa retraite, comme enseigne, en 1809. Il fit un peu de politique et fut conseiller général de l'Yonne. Il mourut, en 1832, à quarante-huit ans.

Victor entra à l'École polytechnique et prit du service dans l'artillerie en 1806. Il était lieutenant-colonel, officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis, quand il mourut, en 1831, à quarante-deux ans.

Amédée et Victor avaient épousé, l'un en 1813, l'autre en 1814, les deux sœurs, filles de l'amiral comte de Montcabrié. Amédée eut un fils, et Victor trois filles.

Aline resta fille et mourut très âgée, triste et sans fortune, au village de Theil dont le château, depuis longtemps, n'existait plus.

André Beaunier.

A travers le répertoire lyrique (1)

X

La Damnation de Faust

Elle figure maintenant en nos deux répertoires, lyrique et dramatique. C'est un de trop, le second. Je n'ai *vu* qu'une seule fois la *Damnation de Faust.* Il y a de cela près de vingt ans. Depuis, je n'ai plus voulu que l'entendre. M. Raoul Gunsbourg, le premier, fit passer le chef-d'œuvre de l'ordre du concert dans celui du théâtre. Et ce passage fut quelque chose comme une injure posthume au génie de Berlioz. J'en conserve un souvenir qu'il est juste de rappeler, sans égards pour le monégasque entrepreneur.

En l'impertinent spectacle à nous offert alors, tout, ou presque tout, fut dérision. Chaque fois que le rideau se levait sur une nouvelle scène, il découvrait une trahison nouvelle. Par exemple, sur la première page de la partition — de l'ancienne, de la véritable, qu'une autre, éditée pour cette occasion solennelle, avait contrefaite — il est écrit : « Faust seul dans les champs au lever du soleil. » Le Faust du théâtre nous était montré, la nuit, dans une espèce de *bow-window*. Le jour venait bientôt éclairer un paysage devant lequel le personnage demeurait sans bouger. Tandis qu'au concert,

(1) Cf. *la Revue universelle* des 1er janvier, 1er avril, 1er juin, 1er août, 15 novembre 1921, 1er février, 1er juin, 15 avril et 1er octobre 1922.

par la seule vertu de la symphonie, il semble aller, venir, et tantôt s'approcher, tantôt s'éloigner des villageois chantants et dansants, au théâtre il restait immobile et la mise en scène, loin d'animer cette « rêverie d'un promeneur solitaire », en faisait le plus froid et le plus fastidieux des monologues.

Et la Marche hongroise ! Avec un art à la fois subtil et profond, M. Gunsbourg avait représenté les péripéties et dégagé les symboles de ce prodigieux « allegro militaire ». Premièrement, du haut d'un monticule, un évêque procédait à la bénédiction des drapeaux. Ensuite les figurants, ivres de fureur héroïque, défilaient au pas de course devant le vitrage de la verandah. Faust alors, détournant les yeux, prenait dans ses mains un crâne et le considérait longuement. Ainsi le philosophe de Monte-Carlo nous donnait sur l'horreur de la guerre et le néant de la gloire, sur la vie et sur la mort, de grandes et terribles leçons.

J'en passe, et des pires. Mais je ne saurais oublier la fin, qui couronnait l'ouvrage. C'était la course à l'abîme. C'était, à défaut de deux cavaliers véritables, le galop ininterrompu de silhouettes en carton ; c'était, pour imiter la pluie, une gouttière dégorgeant sur le devant de la scène une averse assez bruyante pour couvrir le fracas, formidable pourtant, de l'infernale chevauchée. En un mot, ici comme partout, c'était le matériel, ou la matière, écrasant la pensée, et la réalité meurtrière du rêve. Gounod aimait à répéter qu'il suffit d'un interprète pour calomnier un chef-d'œuvre. Il peut suffire également d'un impresario.

Le mauvais exemple a été suivi. Le déplacement qui dénature l'ouvrage est désormais consacré. Je ne sais pas quelle figure fait aujourd'hui à l'Opéra la *Damnation de Faust*, ou plutôt quelle figure l'Opéra lui fait. Mais j'aime mieux l'ignorer que d'y aller voir.

Inutile de raconter, après un Adolphe Boschot, l'historique des *Huit scènes de Faust*, devenues peu à peu — le devenir dura près de vingt années — la *Damnation* (1). Et même sur le sentiment, ou l'éthique du chef-d'œuvre, notre érudit, mais non pas seulement érudit confrère, nous paraît avoir dit l'essentiel en la page que voici : « Il [Hector Berlioz] s'exprima donc lui-même dans son *Faust*. Et, roman-

(1) Voir *le Crépuscule d'un romantique.*

tique par excellence, il exprima en même temps l'âme romantique.

« Le rêve de cette âme désorbitée, sa fantaisie et son inquiétude, ses aspirations chrétiennes et ses imaginations démoniaques ou hoffmannesques, son besoin de croire et son ardeur à nier ; son panthéistique amour de la nature ; les lassitudes, l'ennui, les sursauts d'énergie vite tombés ; les désespérances, le *Sturm und Drang;* une poétique tendresse, une passion extatique ou rugissante, voilà ce que Berlioz, romantique plus que tout autre, exprima par l'effet de sa nécessité intérieure, dans la *Damnation* (1). »

Dans la musique française, il n'existe peut-être pas une œuvre plus belle. Sûrement, il n'en est pas de plus sombre. A nulle autre autant qu'à celle-là ne manque la joie. Il en faut attendre la fin, l'extrême fin, pour ouïr une de ces mélodies qui flottent, comme celles dont parle Dante, *per l'aer luminoso.* Je songe au chœur céleste accueillant avec une vraiment angélique tendresse l'âme de Marguerite pardonnée. Je n'oublie pas non plus, auparavant, cette merveille de grâce aérienne, affectueuse aussi, qu'est le ballet des sylphes autour de Faust endormi. Mais ce n'est là qu'un épisode, un décor délicieux, extérieur en quelque sorte au sentiment général de la musique. Quant au chœur qui précède, et surtout à l'air du Sommeil, chanté par Méphistophélès, nous tenterons plus loin d'en définir l'étrange et profonde gravité.

Aussi bien — et le titre seul nous avertit — en vouant à la « damnation » le héros que Gœthe en avait sauvé, il semble que Berlioz ait pris pour idée maîtresse et mère de son œuvre le thème, cher au romantisme, de la fatalité sans recours et de la douleur sans espoir.

C'est à cette obscure clarté qu'il convient d'étudier — et d'admirer — les épisodes et les personnages du plus allemand, de beaucoup, des deux *Faust* inspirés par le poème de Gœthe à la musique française. Dès le début la tristesse est partout. Elle imprègne la longue et belle cantilène d'orchestre qui, circulant d'un bout à l'autre de la scène, tantôt alterne avec le chant du « pèlerin passionné », tantôt l'accompagne ou le domine. *Le vieil hiver a fait place au printemps.* Mais à quel printemps mélancolique, dont le nom seul éveille

(1) M. Ad. Boschot, *loc. cit.*

deux notes plaintives et presque douloureuses. Nulle part n'est plus juste qu'ici l'équation fameuse et trop souvent citée : « Paysage, état d'âme. » Le premier n'est que le reflet de l'autre, ou plutôt son ombre. *Ah! qu'il est doux de vivre!* a beau soupirer Faust. Ne l'en croyez pas, non plus que dans *Iphigénie en Tauride*, le malheureux Oreste. Comme le héros de Gluck, la symphonie dément le héros de Berlioz. Que dis-je, il est le premier à se démentir et son propre chant, d'accord avec l'orchestre, au lieu de la douceur de vivre, n'en exprime que l'amertume, la fatigue et l'ennui.

Contagieuse est son inquiétude. En vain chantent et dansent les paysans autour de lui. Grave, malgré la vivacité du mouvement et du rythme, grave est leur ronde et leur refrain, le refrain surtout, quand il revient en mineur, comme attristé par les tristes répliques du promeneur sombre. Ainsi le sentiment se projette en quelque sorte sur la nature. L'homme, l'homme qui souffre, crée ou recrée les choses à son image et à sa ressemblance. Elles ne sont plus pour lui que selon lui, telles que lui. Et cela, c'est du romantisme pur.

Un instant la Marche hongroise vient dissiper, ou plutôt balayer, et de quel souffle ! ces mornes rêveries. « Au commencement était l'action », dit le Faust de Gœthe, cherchant le principe et la raison première. Il s'en faut d'une scène seulement que l'œuvre de Berlioz ne commence par cette action furieuse, cette « marche changée en bataille » (1), et la bataille la plus ardente peut-être que jamais ait livrée et gagnée la musique.

Mais pourquoi dans les plaines de Hongrie? Tout simplement pour utiliser la marche de Rakoczy, le chant national hongrois, développé magnifiquement, et que sous cette forme nouvelle, splendide, le public de Pesth avait jadis acclamé. Berlioz esquissait en ce temps-là sa *Légende dramatique*. Comment y introduire une « épopée orchestrale? Faust, héros imaginaire, sorte de paladin du désir, pouvait bien être conduit par son inquiétude et son besoin de nouveauté jusqu'en Hongrie : donc il pourrait entendre une marche hongroise » (2).

Et l'ayant entendue — en vain — le voilà revenu dans son cabinet solitaire et silencieux. « Grande âme immortelle-

(1) M. Ad. Boschot, *le Crépuscule d'un romantique.*
(2) Id., *ibid.*

ment triste. » C'est là qu'on pourrait lui aussi le saluer du nom que Musset donne à Dante. Et n'est-ce pas encore Musset qui, parlant cette fois à Faust lui-même, évoque « la spirale sans fin de ton long suicide ». Longue en effet, et lente, elle se déroule dans un monologue admirable. Pour en définir le caractère, il n'est qu'un mot, un seul, à condition de lui donner, avec toute sa noblesse, toute sa plénitude. Ce mot, l'un des premiers qui viennent aux lèvres de Faust, c'est le mot d'ennui. Le sentiment qu'il exprime, sentiment romantique entre tous, est ici répandu sur la musique entière. Ou plutôt il l'imprègne jusqu'au fond. Chant, orchestre, pas un élément sonore qui n'en trahisse l'influence et n'en porte le fardeau. A l'orchestre d'abord, c'est la mélodie inquiète, qui, note par note et comme pas à pas, se traîne à travers la symphonie, sans pouvoir se poser ou se reposer nulle part. Et la voix elle-même, de quelle chute et sous quel poids à tout moment elle tombe et retombe accablée, pour se relever — à peine — d'un plus douloureux et d'ailleurs inutile effort. « Sans regrets j'ai quitté les riantes campagnes où m'a suivi *l'ennui*... Dans ma vieille cité je reviens avec *lui*... Oh ! *je souffre! Je souffre!* » Il y a là, sur les mots que nous soulignons, des intonations, des inflexions d'une détresse indicible, ou du moins que la musique seule, mais non la parole, sait dire. Et pour que la nuit, *la nuit sans étoiles*, étende sur nous, oui sur nous-mêmes, *son silence et ses voiles*, il suffit d'une modulation, d'une harmonie imprévue et tenue longuement.

« La mélancolie et l'isolement, ces deux conditions indispensables du romantisme », a dit Maurice Barrès, sont ici réunies. Et l'hymne de Pâques, arrivant du dehors, ajoute peut-être encore, loin de l'atténuer, à l'impression de l'une et de l'autre. Pâques d'Allemagne, Pâques protestantes peut-être, sans un souffle, sans un parfum du printemps. Si beau que soit le cantique, il l'est surtout de mélancolie. J'en atteste, au début, les sombres *pizzicati* de contrebasses où par deux fois le mot *Christ* se pose avec une austère, pour ne pas dire une froide solennité. Certes nous ne sommes point insensible à l'éclat, à l'explosion triomphale qui suit : *Christ vient de ressusciter*. Mais tout aussitôt, comme la musique se reprend et se referme ! Le mystère, joyeux entre tous, qu'elle annonce, ne lui communique rien, ou si peu que rien, de sa joie. Chacun de ses élans vers la gloire du

Maître est suivi d'un retour douloureux sur la misère des disciples qu'il a laissés ici-bas. Et c'est leur misère à tous, l'universelle, éternelle misère de l'homme, qui, remontant du cœur endolori de Faust à ses lèvres tremblantes, en arrache, au-dessus du psaume repris une seconde fois, un de ces cris poignants qui tout ensemble fondent notre cœur à nous et le fendent.

Une scène belle entre toutes, d'une beauté très différente, c'est la scène du sommeil et du rêve de Faust au bord de l'Elbe. Sereine, par extraordinaire, la musique y garde pourtant une étrange, une auguste gravité. Le chœur et le ballet des sylphes forment un long enchantement. La mélodie de l'un et de l'autre — il sied de le noter au passage — lente d'abord, ensuite plus vive, est la même : d'où l'unité de l'ensemble. L'orchestre, l'orchestre d'un Berlioz, plus que jamais ravissant ici, n'est pas seul à nous ravir. L'idée même, l'idée mère, est admirable de noblesse et de pureté. Lié d'abord et soutenu, le thème est exposé, développé par le chœur. Puis l'orchestre seul le reprend, l'affine et pour ainsi dire le volatilise. De terrestre, il devient aérien. Il semble ainsi qu'il participe tour à tour de l'un et de l'autre élément, de la terre, où s'appuie le sommeil de Faust, et de l'air, où flotte son rêve. Quel sommeil ! Au chant de quelle berceuse ! Il n'en est pas de plus belle : ni celle — émouvante pourtant — de Masaniello veillant sa sœur endormie ; ni même celle de Wotan fermant d'un baiser paternel les yeux de la vierge héroïque, par lui tout ensemble pardonnée et punie. En vérité plus j'entends, plus je relis ces pages, loin du théâtre et de ses vulgaires trompe-l'œil, plus j'en trouve le sentiment extraordinaire, unique. Gœthe a deux fois plongé son héros dans un sommeil magique : d'abord afin de délivrer Méphistophélès, retenu prisonnier par sortilège dans le cabinet du docteur ; puis, au début de la seconde partie du poème, après la mort de Marguerite. Berlioz paraît avoir emprunté le plan général de la première scène : telle expression traduite de l'allemand, par exemple la phrase de Méphistophélès après le chœur, le donne à penser ; mais c'est de la seconde scène que le musicien a tiré ce qu'il appelle lui-même la « substance musicale ». Et sa musique ici fait plus qu'imiter ou que traduire. Elle devient créatrice à son tour. Méphistophélès est doué par elle d'une voix, d'une âme même qu'avant elle il ne se connaissait pas. Le

voici, mélancolique et même tendre, penché sur Faust apaisé, endormi par ses soins. Il l'a arraché à l'orgie dégradante, il l'a couché sur la terre maternelle et parmi les roses, au bord d'un fleuve aux eaux puissantes et tranquilles. Les génies obéissants l'environnent et l'écoutent, prêts à le servir. Les bruits de l'orchestre se taisent peu à peu ; les trilles brillants descendent des hauteurs et s'éteignent. Enfin, sur des accords à la fois solennels et doux, s'élève une sorte d'incantation, la plus suave cantilène dont un père puisse bercer le sommeil de son fils bien-aimé. Singulière est la beauté d'une telle page. Pour la comprendre, il est bon de se rappeler le prologue du poème de Gœthe et cet aveu de Méphistophélès au Seigneur : « En vérité les hommes me font pitié dans leurs jours douloureux et je n'ai même plus le courage de tourmenter leur misère. » Voilà l'idée. Pour le sentiment, lisez la musique. Seule elle vous fera passer de l'ordre de l'intelligence à l'ordre de l'émotion. Et cette émotion ici encore, ici même, est bien — nous le disions tout à l'heure — celle que nous cause la plupart du temps l'œuvre de Berlioz. Presque toujours il s'y mêle de la tristesse, voire de la douleur. Ici Méphistophélès, partout ailleurs impitoyable, a compassion, ne fût-ce qu'un moment, de l'humanité sa victime. Or, compatir à la souffrance, ainsi que le mot l'indique, c'est soi-même l'éprouver.

Il ne l'éprouve qu'une fois. En cette unique scène son éternelle ironie se relâche ou se détend. Partout ailleurs elle se raidit, elle s'exaspère. Vienne l'insolente, injurieuse sérénade, et la musique mettra la dernière touche, la plus vive, à l'infernale figure dont seul Delacroix peut-être, en ses eaux-fortes, a su rendre comme un Berlioz, comme un Liszt (qu'il ne faut pas oublier ici), et l'aspect et l'âme, ou l'esprit.

Il est encore une page célèbre où s'exprime tout entière une âme non plus diabolique, mais humaine et douloureuse, l'âme de Faust. Gœthe, par la bouche de Méphistophélès, appelle son héros « un homme comme bien d'autres » (*ein Mann wie andre mehr*). Entendons-nous : comme bien d'autres romantiques, sinon le plus romantique de tous. S'il est vrai, toujours selon Gœthe, que le classique est sain et le romantique malade, l'*Invocation à la nature* pourrait bien être en musique la crise la plus aiguë et d'ailleurs la plus magnifique de cette maladie. Un Chateaubriand n'aurait pas souhaité plus éloquente amplification sonore de son fameux

cri : « Levez-vous, orages désirés ! » M. Boschot n'exagère pas quand il qualifie cette furieuse apostrophe de « sublime, immortelle, unique peut-être dans l'histoire de la musique » (1). Extraordinaire au moins, elle l'est premièrement par la forme, par une liberté — plus d'une même — dont notre musique en ce temps-là n'avait encore offert aucun exemple. Bouleversé, le plan de l'air traditionnel : ni strophes, ni reprise. Sans carrure ni symétrie, la mélodie suit son cours orageux. Impatiente, insoumise, elle pourrait dire avec Hernani : « Je suis une force qui va », et qui s'accroît en allant. L'orchestre est comme elle sans précédent. Non seulement il règne, mais il gouverne. A la voix humaine qui l'a provoqué la première, il livre de furieux assauts. Tout cela, c'est la forme, ce sont les signes. Quant au sentiment, à la passion qu'ils expriment, elle est ici plus que jamais portée à son paroxysme. De nouveau l'âme romantique, en proie au mal qu'on nomma le mal du siècle et qui se nommait lui-même ainsi, fièrement, cette âme se projette sur la nature, et la troublant de son propre trouble, elle lui demande moins de l'apaiser que de l'accroître encore. « Les plus désespérés sont les chants les plus beaux. » Cela n'est pas certain, mais de ce chant-là sûrement le désespoir fait la plus grande beauté.

Ne croyez pas trouver la joie, ou seulement la paix, auprès de Marguerite. Dès avant la faute, elle n'a pas le sourire, la Marguerite de Berlioz. Rien de triste, pour ne pas dire de lugubre, comme la phrase d'orchestre qui l'annonce. Je sais bien qu'en entrant dans sa chambre, d'où Méphistophélès vient à peine de sortir, elle a quelque raison d'en trouver l'atmosphère un peu lourde. *Que l'air est étouffant!* Mais ses premiers mots, ses premières notes, n'ont vraiment rien qui dissipe l'obscur et pesant maléfice. Je n'ai jamais pu trouver que maussade et grimaçante, « gothique », au sens défavorable et calomnieux du terme, la chanson du « Roi de Thulé ». Si malaisée avec cela, d'une intonation, d'un tour, d'un contour et d'un détour si gauches, si peu naturelle, encore moins populaire, qu'on s'étonne qu'une enfant naïve ait pu l'apprendre et la retenir. Aussi bien Marguerite amoureuse n'aura pas plus de charme que Marguerite inquiète. Amoureuse? L'est-elle seulement? Son

(1) *Loc. cit.*

partenaire l'est à peine davantage. La déclaration de Faust : *Ange adoré, dont la céleste image*, ne manque pas de beauté, mais de chaleur et de tendresse. *Appassionato assai*. La partition porte cette indication, que justifie assez peu le duo suivant. Le musicien d'amour, j'entends de l'amour heureux, *fruens amor*, a dit saint Augustin, c'est le Berlioz de *Roméo*, des *Troyens*, non celui de la *Damnation*. Mais la peine d'amour au moins l'inspira. Sa Marguerite abandonnée, — qui par exception n'est pas au rouet, — celle-là pour le coup est humaine, et souffrante, et désolée. Son air — cette fois c'en est un — (*D'amour l'ardente flamme*), commence et s'achève par une des plus pures mélodies que Berlioz ait jamais trouvées. Les phrases incidentes sans doute ne valent pas la principale : elles s'embarrassent ou s'égarent. Berlioz n'a pas toujours su, comme un Bach, un Mozart et les grands classiques « remplir tout l'entre-deux ». Mais les extrêmes nous touchent, la fin surtout. Les derniers refrains des soldats et des étudiants se mêlent aux soupirs de l'abandonnée, à son silence, aussi navrant que sa plainte. Il n'y a pas en musique un plus beau soir, plus triste, et qui nous donne plus profonde la sensation de la détresse et du délaissement.

Vous connaissez le pieux adage : « Tôt ou tard on ne jouit que des âmes. » Ce n'est peut-être pas absolument vrai, même en musique. Les choses aussi peuvent nous donner quelque joie. A la condition, je l'accorde, que la musique les anime. Tout justement la musique de Berlioz y excelle. Le décor de la *Damnation de Faust* est partout local, national même, avec fidélité. « La bestialité dans toute son horreur », voilà, n'est-ce pas, — nous le savons mieux que jamais aujourd'hui — quelque chose de bien allemand, *echtdeutsch*. Remercions Berlioz de nous en avoir donné dans « la Taverne d'Auerbach » la plus ressemblante image. Prenons dans la musique de France ou d'Italie une scène quelconque de griserie, et pour amis que nous soyons du boire, nous autres Latins, nous ne comparerons pas sans fierté notre ivresse à leur *saoulerie*. Eugène Delacroix, en ce sujet, a seul égalé Berlioz. Son dessin excita l'admiration de Gœthe, qui disait en le regardant : « M. Delacroix est un grand talent qui, dans *Faust* précisément, a trouvé son véritable aliment. Les Français lui reprochent trop de rudesse sauvage, mais ici elle est parfaitement à sa place. » Et comme Eckermann insinuait que de tels dessins aidaient à mieux comprendre

le poème : « C'est certain, répondait Gœthe, car l'imagination plus parfaite d'un tel artiste nous force à nous représenter les situations comme il se les est représentées à lui-même, et s'il faut avouer que M. Delacroix a surpassé les tableaux que je m'étais faits de certaines scènes écrites par moi, à plus forte raison les lecteurs trouveront-ils ces compositions pleines de vie et allant bien au delà des images qu'ils se sont créées. » Gœthe eût sans doute rendu le même hommage à Berlioz et les auditeurs de la *Damnation* ne sauraient le lui refuser.

Pittoresque également le chœur des soldats et celui des étudiants, isolés d'abord, puis emboîtés l'un dans l'autre, suivant une combinaison dont l'œuvre de Berlioz offre peu d'exemples. Allemande encore est la couleur, épaisse et lourde à dessein, de ce tableau. Reîtres du moyen âge, dira-t-on. Peut-être, mais ceux d'aujourd'hui, ceux de là-bas, sont les mêmes. La ritournelle qui les précède et qui les suit mériterait de marquer le « pas de l'oie ». Et nous n'aurions qu'à rappeler ici telle ou telle de nos marches militaires, ne fût-ce que celle de la *Suite algérienne* de Saint-Saëns, pour préférer aux soldats de la Germanie, comme à ses buveurs, ceux de notre pays.

Cette couleur locale, est-ce sur les lieux mêmes que Berlioz l'est allé chercher? *Forse che si, forse che no.* Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ses *Mémoires* nous renseignent sans toujours nous convaincre. A les en croire, la *Marche hongroise* aurait été écrite à Vienne, dans la nuit qui précéda le départ de Berlioz pour Pesth. A Pesth, aussitôt après, elle « foudroyait » l'auditoire, « toutes les parties d'orchestre, ajoute avec malice M. Boschot, se trouvant copiées sur l'heure miraculeusement ». Et le fervent mais prudent biographe d'ajouter : « C'est toujours le même genre de *galéjade*, de propos fantasques, de truculence romantique... Comme tant d'autres fois, ne soyons dupes ni de Berlioz, ni même de notre désir de n'être pas dupes. Lorsque la vérité se joue de nous et nous échappe, sachons jouer, sans elle, avec les accueillantes vraisemblances. » Et la vraisemblance, en cette affaire, c'est que la *Marche hongroise* ne fut pas écrite par Berlioz, à Vienne, « en une nuit », mais au cours des deux mois qui précédèrent son départ pour l'Autriche (1). »

Aussi bien, à cette affaire-là comme aux autres semblables,

(1) M. Ad. Boschot, *loc. cit.*

le temps ne fait rien, ni même le lieu. Le double chœur des soldats et des étudiants, avec « ses deux rythmes bondissant l'un sur l'autre », avec « ses cassures de lignes qui suggèrent le fourmillement des toits d'une vieille ville allemande » (1), il semblerait naturel, presque nécessaire, que Berlioz l'eût composé en Allemagne, d'après nature. Eh bien ! pas du tout. Ce fut, à l'en croire lui-même, faubourg Poissonnière. Le récit, que cite M. Boschot, vaut d'être rapporté.

« Je m'ennuyais énormément un dimanche, autant qu'on peut s'ennuyer à Paris en ce jour solennel, et je me dirigeai vers le faubourg Poissonnière...

« Un peloton d'infanterie commandé par un sergent passe près de moi, se rendant à la caserne Poissonnière, suivi d'une demi-douzaine de frères ignorantins. Il faisait un temps superbe. Les idées s'enchaînent parfois d'une façon bizarre. Le soleil me fait penser à la lune, les frères ignorantins à des étudiants allemands, le sergent à César, et me voilà saisi à l'improviste par le rythme et la mélodie d'une chanson latine que j'ai eu la fantaisie de faire chanter à des étudiants dans la *Damnation de Faust*... Je remonte dans le faubourg en chantonnant la fin de mon morceau, fin que j'avais tant cherchée sans la trouver, deux jours auparavant, et que je venais de rencontrer au moment que j'y pensais le moins :

« *Nobis subridente lunâ, per urbem quærentes*
Puellas eamus, ut cras fortunati Cæsares dicamus :
Veni, vidi, vici. Gaudeamus igitur. »

Suit le récit d'une course irréfléchie et pour ainsi dire inconsciente, tant l'obsession musicale était forte, jusqu'à la gare du Nord. Un train partait pour Enghien. Berlioz y monte précipitamment. Et comme le rythme de la machine contrariait le rythme de la chanson qui « martelait le cerveau » du voyageur, celui-ci, pour ne pas l'oublier, note la mélodie sur son carnet.

Revenons au point de départ, j'entends au faubourg Poissonnière. Il serait assez plaisant que l'inspiration du grand musicien romantique lui fût venue un jour dans le quartier, dans la rue même, et peut-être à la porte du Conservatoire.

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) M. Ad. Boschot.

Le Journal de Soleiman

L'Orient et l'Occident appartiennent à Dieu.
(CORAN.)

Le retour.

JE rentre en Perse après cinq ans de séjour en France. Mes années de Saint-Cyr ont passé comme un enchantement. La guerre est venue. J'ai supplié le commandant de chasseurs à pied où je faisais un stage de m'emmener au feu. Il y a consenti. J'ai assisté à la bataille de la Marne, j'y ai été grièvement blessé. Après un long séjour à l'hôpital, mes parents ont exigé mon retour en Perse. « De grands événements s'y préparent, me disent-ils. Ta présence est nécessaire dans ton pays. Tu as fait ton devoir envers ta patrie d'adoption. Il faut maintenant songer à l'Iran. »

Pauvre Perse que j'ai quittée en proie à l'anarchie, écartelée par la rivalité anglo-russe, dévorée par les intrigants et les factieux, épuisée par la corruption, que répand l'or étranger, en quel état vais-je te retrouver après ces années d'épreuve? Des armées ont foulé ton sol, des diplomates ont voulu t'entraîner dans le conflit universel. Tu te croyais à l'abri sur ton haut plateau, mais la tempête est arrivée jusqu'à toi.

J'abandonne la France où tant d'efforts s'unisent pour atteindre la victoire. J'ai vu la mobilisation réelle d'une nation. Je me souviens du jour où mon bataillon a traversé Paris, le 4 août, allant en Lorraine. La chaleur était accablante, le pavé brûlait nos pieds ; les hommes, chargés, durent faire la pause dans un quartier

populaire. Soudain, de toutes les maisons des gens surgirent qui nous apportaient du pain, du vin, de grands bassins pour baigner nos fronts en sueur et qui arrosaient les rues où nous devions passer. Jamais je n'oublierai cet élan du peuple de Paris qui donne sans compter son linge et son argent aux troupiers courant à la frontière. Je revois ces locomotives ornées de guirlandes de feuillage, ces cortèges de jeunes filles accourant aux gares pour nous acclamer, ces cris, cet enthousiasme de Paris à Verdun. On eût dit que toute la France était debout, soutenant son armée. Quelle confiance, quel amour nous sentions derrière nous et comme nous étions fiers d'aller au feu pour d'aussi braves gens !

Les Allemands cherchent l'explication de la défaite de la Marne, ils publient mémoires sur mémoires; ils multiplient les démonstrations stratégiques. Ce renversement de la fortune est inexplicable si l'on ne tient compte de l'esprit qui a régné en France du 4 août au 5 septembre 1914. L'héroïsme des Français était monté à un tel diapason que les défaites de Charleroi et de Morhange passèrent inaperçues et que les Parisiens ne doutèrent pas un instant que la bataille qui se livrait sous leurs murs ne serait un triomphe. Espoirs plus forts que la réalité ! Les Allemands frappaient déjà la médaille de leur entrée à Paris et, sans se laisser émouvoir par les convois de réfugiés qui refluaient du Nord, les soldats qui reculaient en bon ordre devant von Kluck firent tout à coup volte-face à trente kilomètres de la capitale et saisirent à la gorge leur ennemi qui croyait la partie gagnée.

Un tout autre spectacle m'attend dans mon pays. Les cœurs n'y battent pas à l'unisson, l'étranger nous domine et tous les intérêts privés forment un affreux tumulte où les voix de la patrie sont étouffées. Nul ne songe au salut public. Chacun cherche dans la décomposition de l'État un profit personnel. Les corbeaux sont moins avides que cette tourbe de politiciens qui s'enrichit des dépouilles et de la ruine de la Perse.

Jamais pourtant les circonstances extérieures ne nous furent plus favorables. L'Allemagne, qui voulait nous coloniser, s'est effondrée en Orient comme en Occident. La Russie, malgré sa propagande soviétique en Asie, est paralysée par la révolution et moins redoutable qu'elle ne l'était du temps des tsars. L'Angleterre connaîtra bientôt les bornes de son ambition. Pour l'instant nous subissons sa loi : elle règle nos destinées, elle alimente notre trésor. Nos finances et notre armée lui appartiennent, nous sommes ses obligés et ses vassaux. Mais la façon dont elle traite l'Islam soulève de sourds mécontentements.

Les États-Unis, tournés vers le Pacifique, négligent l'Orient et redoutent une action en Asie que blâmerait la démagogie américaine. La France, amie lointaine, se désintéresse de la Perse. Pourtant quel rôle prépondérant elle y pourrait jouer, elle à qui nous devons notre éducation moderne, elle dont le parler chantant résonne dans toutes nos cités, seule nation européenne avec laquelle nous puissions nous entendre parce que sa tournure d'esprit et ses goûts sont les nôtres.

Il faut donc nous résigner à mourir dans la solitude ou prendre le parti de nous sauver nous-mêmes.

Les pèlerins de Kerbela.

> Devons-nous regretter un caravansérail que nos amis ont quitté et que nous allons quitter à notre tour?
>
> (Saadi.)

Les premières tentes noires en poil de chèvre que j'ai rencontrées dans un vallon désert, à la frontière mésopotamienne, ont fait battre mes paupières. J'arrive de l'Irak, où les foules, gesticulantes et affairées, manquent de noblesse. Les femmes kurdes, rencontrées sur la route, m'éblouissent comme des souveraines. Elles portent sur la tête un diadème d'une étoffe sombre qui encadre à merveille leur visage maigre et farouche. Chacune semble la reine d'une tribu nomade. Je les regarde passer, la cruche sur l'épaule, balançant leur taille orgueilleuse, et je retrouve dans leur démarche l'allure indépendante de mon pays. Elles ont cette aisance aristocratique qui est le signe de la Perse. Mais tandis qu'en Occident la noblesse habite de vieux hôtels et des châteaux, la nôtre circule sur les grand'routes : nous sommes un peuple de pasteurs.

La première étape où je couche est remplie de pèlerins qui vont à Kerbela. J'entends dès l'aube leurs chants religieux et le piétinement de leurs chevaux. Lucifer brille encore à côté du croissant de la lune : ils sont déjà sur le chemin qui mène à nos villes saintes, Kerbela, Nedjef, assises dans la plaine de l'Euphrate, gardiennes du tombeau d'Ali et tabernacles de nos souvenirs ! Que de Persans rêvent à ces coupoles d'or ! Combien d'entre eux accomplissent le pieux pèlerinage, et s'en reviennent, hadjis, dans leurs foyers, l'étendard vert sur l'épaule et le turban d'émeraude au front ! Comme les minarets attirent, le soir, des nuées de colombes, nos pensées voltigent sans cesse vers cette terre de Babylone, cimetière

sacré, sur laquelle nous avons jadis régné et qui fut témoin du massacre de nos prophètes. A certaines dates de l'année, tous les cœurs de l'Iran se tournent, désolés, vers Kerbela ; nos villes et nos campagnes retentissent des lamentations que soulève encore le souvenir des grands martyrs. Des milliers de cercueils descendent chaque automne de nos plateaux vers la plaine de Mésopotamie, emportant nos morts vers les saintes mosquées. A Kerbela siègent nos grands mouchetaheds, les souverains pontifes de notre religion, ceux qui donnent à l'Islam chiite sa ligne de conduite et son orientation. Kerbela, Nedjef sont des foyers d'iranisme. Malheur à qui porterait la main sur ces sanctuaires vénérés !

Tous ces souvenirs m'assiègent avec les grelots des caravanes qui passent devant l'obscur caravansérail où les pèlerins se sont reposés quelques heures. Dans la nuit criblée d'étoiles j'entends leurs voix graves. Un souffle solennel glisse dans leurs manteaux. C'est la foi populaire qui passe et je m'incline devant sa ferveur naïve. Ces pauvres gens qui viennent, à mule ou à pied, de Tabriz, de Meched ou du lointain Mazandéran rapporteront dans leurs foyers un peu de terre sainte et de poussière de Kerbela. Eux-mêmes s'en iront un jour, recouverts de cachemires, vers les Lieux Saints. Je te retrouve, ô ma patrie, éternelle voyageuse, où les défunts eux-mêmes circulent sur les grand'routes !

Le désert et la fraternité persane.

> Chacun reposera sous deux poignées de terre. Quel besoin ont donc les riches de faire si hauts les murs de leurs palais?
>
> (Hafiz.)

J'ai retrouvé les nuits étincelantes, les matins lumineux, l'atmosphère unique de la Perse, cet air limpide qui permet de découvrir les horizons lointains, cette pureté du ciel qui donne aux montagnes les plus désolées tant de relief et de majesté. Rien n'est plat ni mesquin sous un firmament aussi léger. C'est un enivrement de tous les instants. Nulle part la royauté du soleil ne s'affirme avec plus d'élégance. Quand je le vois trancher l'horizon de son sabre éblouissant, je suis sûr d'une journée sans tache, sans nuage et sans orage. Il n'y a même point sur ces hauts plateaux de brume de chaleur. Tout est net, tout est ciselé ; les arêtes des montagnes se découpent sur

l'azur comme le profil d'un temple, chaque pierre étincelle, chaque arbre est un bijou.

A cette fête des yeux tout le monde participe et cette communauté dans la joie explique la simplicité de nos mœurs et leur caractère démocratique. Notre plaisir, notre luxe n'est-il pas de vivre en plein air dans quelque beau jardin? Mais cette volupté n'est pas le privilège des riches. Dans le plus humble caravansérail il y a une fontaine et un platane sous lequel le voyageur peut faire une halte. Dans le plus pauvre village il existe une place publique ombragée et rafraîchie par des eaux courantes. Ce bonheur infini que distribue le ciel est le même pour le mendiant et pour le grand seigneur : aussi la misère chez nous n'est-elle pas désespérée et le fameux Évangile bolchevik n'a-t-il aucune chance de nous contaminer.

Les nuits sont si douces que je puis dormir à la belle étoile, roulé dans un tapis. J'entends à de très longues distances le bruit cristallin des caravanes qui s'approchent et les astres sont si près de moi que je crois voir des lampes de mosquées sous la plus belle des voûtes. Ces clartés m'invitent à ne me préoccuper de rien sinon d'ouvrir les yeux pour jouir du spectacle de la nature et des magnificences du ciel qui tire le jour des feux d'artifice et m'ouvre le soir ses écrins de diamants.

Tout l'Orient repose sur la beauté du ciel. S'obscurcit-il, la laideur de l'existence et des hommes apparaît. Mais chaque matin se lève, pur comme une perle, et tout s'arrange. L'œil aperçoit un tel horizon lumineux, si large, si rayonnant, que le cœur dilaté ne songe plus à à la mélancolie.

La tristesse de l'Orient, ce n'est pas l'inquiétude de l'au-delà, la peur de l'outre-tombe, c'est le sentiment de la fuite du temps et de la jeunesse, c'est-à-dire un stimulant nouveau au plaisir de vivre.

L'envie n'empoisonne pas l'existence. Une aimable philosophie fait que chacun s'accommode de son sort. Le piéton ne jalouse pas le cavalier, le derviche se félicite de ne pas être ministre ; chacun plaisante et prend la vie gaîement. Rien n'est plus divertissant qu'une bande de caravaniers persans et les histoires qu'ils racontent pour charmer la roûte doivent être pleines de verve et de sel si l'on en juge par les éclats de rire qui les accueillent.

Les mendiants vivent de la charité publique qui s'exerce constamment, l'aumône étant un devoir sacré. On ne voit pas de pauvres arrogants ; tendre la main n'est pas un déshonneur. Un riche qui passe à cheval ou en calèche et ne jetterait pas, par poignées, des pièces d'argent au populaire se couvrirait de honte.

On dit que l'Oriental vit d'illusions. Est-ce une illusion que d'être heureux parce que sur votre toit le ciel rayonne, parce que la vie est

facile, les fruits abondants et peu coûteux, l'ombre fraîche, le ruisseau transparent, l'air léger? Ces biens inappréciables que le millionnaire américain va chercher sur la côte d'Azur ou au lac de Côme, le Persan les a sous la main.

Sardar Mahmoud Kermani, l'an dernier, roulait carrosse. On ne le voyait qu'avec de jolies femmes. Il donnait au Club Impérial des dîners somptueux qu'il oubliait d'ailleurs de payer. Il a perdu toute sa fortune au jeu cet hiver. Mais personne ne lui tourne le dos. On lui fait bonne figure. Il a eu des malheurs, il se relèvera. Qui est à l'abri de l'infortune? Il faisait profiter hier les autres de son luxe. Aujourd'hui les autres le lui rendent. Il est toujours député au Parlement. Il y fait des discours, il est écouté. Plaie d'argent n'est pas mortelle.

Cet argent cependant, chacun le désire et Dieu sait les démarches qu'il coûte à ses adorateurs, mais, dès qu'il est gagné, il faut bien vite le dépenser. La vie est une fête dont les riches offrent le spectacle aux pauvres et c'est pourquoi l'existence n'est pas ennuyeuse en Perse.

Au fond l'Orient demeure une grande démocratie où chacun peut s'élever par ses mérites et son entregent. Le grand vizir est parfois le fils d'un boulanger. Les anciens califes devaient tous apprendre un métier manuel, rendant par là hommage aux artisans. Rien de plus différent du mandarinat chinois ou de la ploutocratie anglo-saxonne que cette vaste fraternité sociale où la foule ignorante, toute à ses amusements et à ses plaisirs, se laisse guider par une aristocratie foncière ou spirituelle, grands propriétaires, princes de la terre, mollahs ou généraux, princes de l'esprit et rois du sabre.

De ce régime qui n'est pas idéal mais que l'expérience des siècles a sanctionné, tout le monde est plus ou moins satisfait. Le marchand songe à ses affaires, à ses bombances, aux bonnes histoires qu'il écoute et qu'il raconte, l'homme politique s'ingénie à lutter de finesse avec son rival, presque pour l'amour de l'art. Le faste des grands seigneurs et des nouveaux riches fait le bonheur de la galerie. Les cortèges font toujours recette. Le Persan est bon public parce qu'il est bon enfant, gâté par le plus beau climat du monde.

Quand les journalistes de Londres déclarent que la Perse est un misérable royaume de dix à douze millions d'habitants sans ressources, les Persans leur répondent : « Pourquoi donc le convoitez-vous? » et nul ne voudrait changer le « haba » qu'il promène avec insouciance, manteau flottant, contre un complet de Manchester, ses « guivehs » contre des bottes américaines et ses entretiens primesautiers pour les mornes propos des buveurs de wisky.

Takht-é-Bostam.

Les rois sont des bergers : il ne leur est pas permis de dormir.

(Saadi.)

J'ai voulu voir la pierre, Takht-é-Bostam, que les rois sassanides ont fait sculpter dans le rocher qui domine la plaine de Kermanshah pour immortaliser la victoire qu'ils avaient remportée sur l'empire romain. Chosrés et Chirin y sont représentés, debout, couple radieux, dans une pose majestueuse : à leurs pieds l'empereur est enchaîné, dans la posture des suppliants, et Rostem, notre héros national, chevauche au fond de la fresque, la lance au poing, vêtu d'une cotte de mailles, comme si l'artiste avait voulu symboliser par ce guerrier légendaire le caractère continu de notre histoire et le miracle de nos destinées, toujours, à point nommé, sauvées par un héros, Sur les parois de ce monument qui défie les siècles, comme tous les rocs sculptés par nos rois, se déroulent d'admirables chasses au sanglier ou à la gazelle.

Pourquoi ces figures imposantes, pourquoi tant de gloire seraient-elles le privilège des âges révolus? La résurrection de la Perse qu'une dynastie a réussie, pourquoi d'autres ne la tenteraient-elles pas? Il fut un temps où la Médie et Rome se partageaient l'empire du monde et se disputaient l'Asie. Nous soutenions en Mésopotamie une guerre de sièges admirable contre les généraux romains. Il n'était plus question des vainqueurs de Marathon et nous étions le seul obstacle à l'hégémonie latine.

Sur ces murailles de pierre grandioses on dit que Sémiramis avait bâti des palais, suspendu des jardins. Son nom résonne encore dans l'univers comme une cloche d'airain dont les vibrations n'ont pas de limites. Eh bien! Sémiramis, Cambyse ou Cyrus, quels soldats avaient-ils sinon ces caravaniers qui passent sur la route, ces tribus montagnardes dont nous voyons quelques spécimens dans les marchés de nos grandes villes, alertes cavaliers, piétons infatigables, race nerveuse et musclée qui n'a point dégénéré. Ne parlons plus de la décrépitude des races asiatiques. Elles sont restées les mêmes qu'au temps des grands empires assyriens et médiques et, si l'Occident a pris la tête de la civilisation depuis mille ans, qui sait si l'Orient, relevé de ses ruines et retrouvant ses chefs, ne fera pas de nouveau pencher de son côté le plateau de l'histoire? Qui connaît les desseins de Dieu?

L'insécurité des routes.

> Il te faudra dormir sous la terre, ô toi dont la couverture de nuit est de petit gris.
>
> (SAADI.)

Un bruit court. Le vieux prince Saheb-ed-Dowleh, qui se rendait en France à un congrès d'orientalistes, aurait été attaqué sur la route d'Ispahan à Chiraz par une bande de malandrins qui l'ont laissé nu, au bord du chemin, devant ses malles éventrées et son compagnon assassiné. Les ennemis du prince se réjouissent secrètement du malheur qui lui arrive. Ses amis déplorent l'insécurité des routes. Ceux qui doivent prochainement entreprendre un voyage songent aux périls qu'ils vont courir. L'ensemble de la population apprend cette nouvelle avec indifférence comme un fait divers courant. Peut-on s'émouvoir d'un coup de main? Le brigandage est chez nous une industrie. C'est même la seule. Nos campagnards sont accoutumés à payer la dîme aux tribus pillardes, qu'ils redoutent moins que les gendarmes. Un grand chef de brigands, comme Koutchik Khan au Guilan, fait figure de justicier. C'est une espèce de Don Quichotte, redresseur de torts et vengeur du serf opprimé par le grand propriétaire ou par le fisc.

Comme je m'étonne que la police soit aussi mal faite sur les rares pistes de caravanes qui relient nos cités, on me répond qu'il n'y a pas de gendarmerie gouvernementale, sauf aux alentours de Téhéran, que les gouverneurs de province entretiennent à leurs frais une garde personnelle, des Karassouraus, dont l'aspect est peu engageant et dont les voyageurs redoutent l'escorte plus qu'ils ne la désirent. On me rappelle que les tribus migratrices « transhument » chaque printemps et chaque automne du sud au nord et du nord au sud, que les gens avisés se gardent de voyager dans la saison où la route appartient aux nomades et qu'au surplus les voyageurs pillés le sont généralement pour leur avarice et parce qu'ils ont refusé de donner aux brigands la contribution légitime que ceux-ci leur réclamaient honnêtement. Il n'arrive jamais malheur aux voyageurs qui prennent la précaution de partir à l'aube, de franchir les étapes régulières et de s'arrêter au coucher du soleil dans le premier caravansérail qu'ils rencontrent.

Je me hasarde à demander pourquoi la Perse qui possède tant d'hommes intelligents, un siècle après l'invention des chemins de fer, continue à en être privée. On me répond que l'Angleterre et la

Russie se sont toujours opposées, pour des raisons politiques, à la construction d'un réseau ferré et que pour cette raison les marchandises arrivent par caravanes, les lettres et les journaux mettent deux mois à venir d'Europe et la Perse continue de vivre comme on vivait en France sous François Ier et sous Henri II.

« Nos mulets et nos chevaux nous suffisent, me dit un vieillard spirituel. Nous voyageons en coche avec des cordes pour tenir nos ressorts ou bien nous cheminons lentement sur nos bêtes de somme. Qu'importe la vitesse si la matinée est limpide, les cailloux étincelants, si les passants m'amusent et s'il m'est indifférent d'arriver rapidement au but? Nous formons, cinquante ou soixante Persans réunis, une petite troupe imposante, pour diminuer les risques. On conte des histoires. La moitié de la littérature persane a été imaginée sur nos grand'routes. »

L'intrigue étrangère.

> Manger du sucre qui vient d'une main rude est si amer qu'on dirait de l'aloès
>
> (Saadi.)

En traversant un cirque de montagnes aux murs décharnés, je vois des cavaliers en rumeur, le branle-bas d'une tribu en mouvement, des guerriers armés de fusils modernes, des femmes à cheval portant sur l'arçon de la selle un enfant, des chiens et des moutons rassemblés. La guerre est déclarée entre les Khabars et les Djenbalis. Ils ont violé mutuellement leurs territoires et leurs pâturages, ils se sont ravi des troupeaux, enlevé des femmes, brûlé des tentes et ravagé des moissons. Chacun de ces exploits amène des représailles. Tout le pays est en effervescence.

J'apprends que ces divisions sont secrètement entretenues par des agents de l'étranger. L'anarchie orientale est exploitée par eux sans vergogne. Ils semblent avoir médité ces vers de Saadi : « Il faut frapper la tête du serpent avec la main de son ennemi, car, quel que soit le vainqueur, ce sera toujours un ennemi de moins. » Au lieu de nous apporter la justice et l'équité dont nous avons soif, ils se servent de nos zizanies pour s'infiltrer dans nos rangs et sur nos querelles et nos dissentiments ils fondent les assises de leur règne.

L'Europe nous comprend de moins en moins. Elle nous juge sur de vieux portraits qu'elle croit toujours fidèles, mais l'Asie se transforme. On ne peut l'aborder ni la manier aujourd'hui comme sous

Louis XIV. Nous sommes bien mieux au courant des métamorphoses des nations d'Occident qu'elles ne le sont de nos sentiments et de nos aspirations. Pourquoi nous méconnaître? Pourquoi se leurrer d'images surannées? Un monde nouveau fermente en Asie : à quoi bon l'ignorer?

Les Soviets sont le seul gouvernement qui se soit aperçu jusqu'ici des répercussions que la guerre mondiale avait eues sur les nations asiatiques. Ils ont feint de nous porter un soudain intérêt. Moscou, dirigé par des Juifs au courant des affaires d'Orient, a inauguré à notre égard une politique subtile et conciliante. Sous prétexte de nous venir en aide et de nous émanciper, les émissaires bolcheviks se sont répandus au Turkestan, en Perse, en Afghanistan, dans l'Inde, au Kurdistan et en Anatolie. Le département d'Asie au ministère des Affaires étrangères russe est en pleine activité. Des congrès panislamiques ont été organisés à Tachkent et à Bakou pour stimuler et grouper les peuples asiatiques contre l'Occident. Radek, Zinovieff y ont pris la parole. Des noyaux communistes ont été créés dans toutes les villes d'Orient. Les diamants volés à Petrograd ont pris le chemin de l'Inde, qui absorbe tous les bijoux de l'univers. Des séminaires de propagandistes ont fonctionné au Turkestan. Les Soviets ont envoyé d'importantes missions diplomatiques à tous les gouvernements orientaux, ils ont signé avec eux des traités dans lesquels ils renonçaient aux capitulations et promettaient aide et assistance à tous ceux qui seraient attaqués par une nation européenne : ils ont envahi à main armée la Perse pour obliger les Anglais à la quitter; ils ont soutenu le jeune émir d'Afghanistan dans sa lutte contre le gouvernement de l'Inde; 90 000 soldats bolcheviks sont prêts à accourir au secours de Mustapha Kemal en cas de revers. Toutes ces manœuvres indiquent l'existence d'un plan hardi et immédiatement réalisé qui tend à faire des jeunes États asiatiques, remués par l'esprit national et révolutionnaire, des satellites de Moscou. Pierre le Grand n'aurait pas mieux agi.

L'Angleterre a-t-elle vu le danger qui la menaçait? Pas le moins du monde. Aveugle, orgueilleuse, persuadée que les méthodes coloniales qui lui ont réussi cent ans sont toujours bonnes, elle veut, sans se soucier de l'opinion asiatique qu'elle compte pour zéro, établir sa domination sur les terres autrefois dévolues à l'influence russe et profiter de son amitié avec les Soviets pour agrandir son patrimoine vers le Caucase et vers le Turkestan. Mais comment faire aboutir un projet de cette envergure si l'on traite en quantités négligeables les peuples que l'on prétend assimiler? A la propagande insinuante des bolcheviks l'Anglais n'oppose que sa livre sterling.

Il soutient notre trésor épuisé et prend des gages. Mais le Russe, cent fois plus habile, essaye de flatter notre patriotisme, se pose en champion de l'Islam et vient nous offrir son aide fraternelle. L'Anglais parle en maître, il se croit dans la vallée du Gange devant des Indiens dociles. L'orgueil persan lui réserve des surprises.

La Perse ne demande qu'à vivre. Nous végéterions sans le concours d'une nation d'Occident, nous le savons. Notre pays ne redeviendra une terre fertile et vivante que si l'Europe nous apporte ses méthodes, ses conseils, son appui financier, ses techniciens et ses ingénieurs. Mais pourquoi nous traiter plus mal que le Guatemala ou le Nicaragua? Le capital d'Occident ne peut-il exploiter nos mines, nos chemins de fer et nos pétroles sans toucher à nos libertés politiques? La Perse ne peut-elle se moderniser sans abdiquer?

C'est une conception périmée que de mettre sous cloche un pays comme le nôtre, dont la faiblesse est évidente mais dont l'originalité est indiscutable. Notre commerce avant la guerre était d'un milliard de krans (1) que se partageaient l'Angleterre et la Russie. Aucune nation n'était exclue de notre marché : cet équilibre nous était avantageux. Aujourd'hui, le concurrent russe anéanti, la voie du Caucase soigneusement fermée, la clef du Bosphore entre les mains britanniques, les marchandises de Liverpool et de Manchester nous sont imposées et acheminées par l'unique route du golfe Persique. Nous sommes bloqués. L'Imperial Bank of Persia, seule maîtresse du change, nous domine, la Banque d'escompte russe est ruinée. Toute tentative pour échapper à ce monopole despotique est considérée comme un acte d'hostilité envers l'Angleterre. Compagnies de navigation, compagnies de transports et routes lui appartiennent. Elle a mis la main sur nos douanes du Sud, sur nos gisements de naphte. Bon gré mal gré, il faut que nous soyons les clients des manufacturiers anglais et que nous cessions de faire des affaires avec le reste du monde. Tyrannie intolérable et qu'il est difficile de faire admettre à des commerçants aussi remuants et entreprenants que les nôtres.

A ce joug qui nous est imposé sans douceur essayons-nous de résister, des soulèvements éclatent dans nos provinces, des rebelles marchent sur la capitale, des chefs de brigands trouvent des ressources mystérieuses pour entretenir le désordre et l'agitation. Notre gouvernement ne sait où porter ses efforts : un jour l'Azerbeidjan est en rumeur, le lendemain le Guilan entre en insurrection, ou c'est le Khorassan ou c'est le Louristan, les Kurdes ou les Kachgais, les

(1) Le kran vaut aujourd'hui un franc. Il valait 0 fr. 50 avant la guerre.

Turcmènes ou les Chahzevends. Il n'y a plus de tranquillité dans l'État. Sans doute ces razzias, ces pillages et ces incendies, manifestations des tribus turbulentes, existent chez nous de vieille date, mais l'étranger les exploite et les envenime et il déclare ensuite que l'anarchie dont il est l'auteur est un fléau abominable. Nous n'aurons pas de paix en Asie tant que l'on agira de cette manière.

La Perse subjuguée.

> Les fils d'Adam sont les membres d'un même corps, car dans la création ils sont d'une seule et même nature. Lorsque la fortune jette un membre dans la douleur, il ne reste point de repos aux autres ; ô toi qui es sans souci de la peine d'autrui, il ne convient pas que l'on te donne le nom d'homme.
>
> (Coran.)

Huit jours se sont écoulés depuis mon arrivée à Téhéran. Après les visites d'usage, les salutations familiales, la prière sur la tombe paternelle, le pèlerinage à la mosquée royale de Chah-Abdul-Azi, notre Saint-Denis et notre Westminster, le cœur alourdi par tant de souvenirs qui remontent en moi comme les vapeurs d'un gouffre, je sens tout à coup un besoin de solitude.

Il n'est pas question de me réintégrer dans l'armée persane. Celle-ci est en pleine réorganisation. Une commission militaire britannique étudie le moyen de la moderniser et d'en faire, sous les ordres d'officiers anglais, un bouclier pour l'Inde. Elle préside aux nominations et règle l'avancement.

C'est grand dommage pour un peuple d'avoir trois mille ans d'histoire sur les épaules. Depuis mon retour d'Europe je ne cesse de mûrir cette pensée. Je savais que je trouverais la Perse assoupie auprès de la France que je quittais vibrante du combat Cinq ans passés au milieu des Français m'avaient appris de quels miracles est capable une nation qui ne veut pas mourir. Je n'ignorais pas que ma patrie, depuis si longtemps en léthargie, ne disposait pas des mêmes ressources.

Quelle chose cruelle et déchirante que de suivre sur le visage de la bien-aimée les stigmates de la décadence ! A peine arrivé à Téhéran, je m'aperçus que c'en était fait de l'indépendance de mon pays. L'étranger la tenait sous sa coupe. Il nommait à son gré nos ministres.

Notre jeune souverain, relégué dans son palais, ne tremblait que pour sa liste civile. Des missions, par nous entretenues, discutaient de la meilleure façon de s'emparer de nos finances et de commander notre armée. Un gouvernement, d'autant plus tyrannique qu'il avait contre lui la majorité de l'opinion, empêchait toute manifestation populaire : l'état de siège restait proclamé, la presse censurée, le bazar fermé quand on le jugeait bon. Les prisons étaient pleines, les meilleurs patriotes en exil, un corps d'occupation foulait nos provinces, tenait nos ports, nos grand'routes et surveillait nos frontières.

Nous n'avions même plus, pour tempérer notre infortune, l'heureuse rivalité qui jadis équilibrait les appétits de nos voisins et nous permettait, entre leurs jalousies, de jouir d'une sécurité relative. Cette fois, l'un de nos protecteurs étant écrasé, nous étions livrés sans remède à la voracité de l'autre. Bien que notre histoire abonde en crises dynastiques, bien que la couronne du Roi des Rois ait été plus d'une fois saisie par un usurpateur, nous n'avions jamais jusqu'ici courbé la tête aussi bas. En découvrant l'abîme où nous roulions, j'ai versé des larmes amères.

Retour aux champs.

> Tu ne te délivreras des autres et de toi-même que par le silence.
>
> (SENAY.)

J'ai retrouvé avec bonheur à Pascale, lieu solitaire, notre maison de campagne et la douceur de nos jardins persans. La voûte des platanes a grandi. La lumière qu'elle tamise tombe sur deux rangées de géraniums pourpres qui bordent le ruisseau, dont les eaux glissent sur des carreaux d'émail. Le verger en terrasse étage ses fruits d'or. Mes jardiniers y vivent avec leurs femmes dont j'aperçois les voiles sous les arbres fruitiers. L'eau n'y est pas parcimonieusement distribuée comme dans nos jardins urbains, elle abonde et des buissons de roses entourent la maison. Un rossignol s'y grise de parfums, une vache se promène paisiblement sous les noyers.

A la cime des peupliers nichent toujours les tourterelles et l'on entend la nuit le concert des grenouilles et des cigales, le cri de la chouette et le glapissement des chacals, car le désert est proche. Une brèche dans la verdure découvre des champs d'orge et de luzerne, une multitude de parcs et de domaines groupés au pied de l'Elbourz d'où s'échappent les ondes fertilisantes. Les cimes de la montagne

couronnent le décor. Je ne me lasse pas d'admirer leur ligne altière et la netteté de leur profil sur le ciel bleu.

Chaque matin, dès l'aurore, mes gens sont debout, ils bêchent, sèment, arrosent, récoltent, secouent les mûriers, cueillent les pommes, les prunes, les abricots et les cornouilles, font manœuvrer leurs systèmes ingénieux de canalisation. Ils ramassent les feuilles mortes, ils mènent le troupeau vers la source. Pas un instant de leur journée n'est inoccupé. Musclés et robustes, ils ne fument pas l'opium et ont beaucoup d'enfants.

Au coucher du soleil les montagnes s'illuminent et prennent leurs robes du soir. L'une se couvre d'un tulle d'or, l'autre d'une écharpe mauve, celle-ci jette sur ses épaules un lourd manteau de pourpre, celle-là est blonde comme une gazelle. Toutes rivalisent de douceur et de beauté. Les plus lointaines ont des couleurs de nacre, irréelles. Les plus proches montrent le détail de leur ossature volcanique et parfois ressemblent à des blocs de cuivre en fusion comme si les grandes catastrophes qui les ont secouées jadis duraient encore.

Les travaux rustiques donnent un attrait humain au paysage qui nous entoure. Sur les aires dorées tournent les chars antiques, munis de couteaux qui hachent la paille menu. L'attelage se compose d'un bœuf et d'un âne accouplés sous le joug. Des enfants sont assis sur cet instrument primitif et leurs voiles bleu turquoise ou rose bengale tournent dans le cercle du manège comme des oiseaux joueurs. Quelle couleur, quelle vivacité, ont ces taches mouvantes, qui se voient de loin dans l'air sec et qui animent les arbres, les jardins et les routes ! Autour des fontaines c'est l'assemblée des femmes, noirs fantômes, corsages de lingerie, rubans écarlates et parfois l'ovale d'un visage, des yeux de velours, une bouche bien ourlée et deux coques de cheveux noirs ombrageant un front mat.

Quand ma peine est trop grande je me réfugie dans la montagne pour y chercher la solitude absolue, l'air pur des cimes, l'odeur des fleurs alpestres. Mes chevaux arabes, agiles comme des chèvres, grimpent les chemins muletiers et les sentiers de crêtes et peuvent fournir des courses de seize heures, à trois mille mètres d'altitude, sans fatigue.

En cette saison, l'Elbourz est vert. Là-haut, c'est le printemps, les tons d'émeraude sur les pentes vertigineuses, les gentianes, les iris, les boutons d'or et les véroniques, une multitude de plantes odorantes : thym, lavande, menthe et romarin qui poussent dans les fentes des rochers, petites, épineuses, ramassées sur elles-mêmes.

Du sommet du Tautchal, Téhéran n'apparaît plus que comme une tache dans le désert. Les regards plongent dans une large coupe de

lumière dont le contour est cerné par des montagnes dans leurs voiles, les plus lointaines portées sur les eaux d'un mirage. La vue s'étend jusqu'au lac de Koum. La plaine de sable montre ses oasis rectangulaires et la trace sinueuse et bleue des torrents desséchés. Tous les parcs et tous les jardins semblent dormir, écrasés de chaleur, tandis que sur les cimes un air vif me fouette le visage et je respire à pleins poumons.

Qu'il est doux de se baigner le front dans une source glacée, quel exercice d'équilibre constitue une chasse au mouflon ou à l'ibex sur ces crêtes rocailleuses et ces pentes escarpées ! Du côté du Mazandéran, l'à-pic est formidable ; les vallées profondément encaissées cachent des villages montagnards que le soleil n'éclaire qu'une heure par jour. Au loin, le Demavend, volcan couvert de neige, patriarche des montagnes persanes, contemple et domine, impassible, toutes les chaînes convulsées qui se détachent de sa pyramide comme les rameaux d'un tronc géant. Les traces du feu sont partout : les pierres ignées, la poussière de lave, la terre feuilletée et charbonneuse, les blocs de basalte tuméfiés, les éboulis sonores et les flancs verts de la montagne, chaos pétrifié où les couches profondes et calcinées apparaissent, rappellent les périodes d'incandescence. Impossible de retenir un cri d'admiration devant cet entassement de pics sauvages, doucement éclairés par la plus caressante des lumières, qui s'élèvent en gradins majestueux et nous séparent de la Caspienne dont ils arrêtent les nuages. Autour de nous, de grands aigles bruns volent familièrement. Le vent souffle avec force, hérissant la crinière des chevaux.

Les seuls êtres vivants que l'on croise à cette altitude sont les caravanes chargées de charbon de bois qui vont de Cherestanek à Téhéran, longues files de mulets qui grimpent les cols et longent sans peur les précipices, montagnards bien découplés, qui, pour un toman, vont chercher sur les crêtes des hottes de ramille et d'herbes parfumées et laissent sur leur passage de longues traînées d'encens.

Je regagne le soir la vallée où tout semble facile. Des scènes patriarcales m'y attendent. Les villages enracinés au pied de l'Elbourz sont les lieux habités les plus anciens du monde. Depuis des milliers d'années des paysans, vêtus de toile bleue, de la couleur du ciel, y font pousser la vigne et le froment, les vieillards s'assemblent sous les platanes millénaires, les enfants se poursuivent sur les toits avec des cris perçants, les chanteurs sur les terrasses étendent des tapis pour y passer la nuit. Un homme à genoux, tourné vers La Mecque, fait sa prière. La majesté du soir descend sur ces pauvres maisons que les inondations ravagent chaque année mais que les

hommes rebâtissent toujours à la même place avec une constance admirable. Ici, dans ces vallées, sculptées par les torrents, je retrouve l'âme agreste et patriote de la Perse.

Sommes-nous trop vieux?

> Trois choses ne demeurent pas stables sans avoir trois autres choses : l'argent sans le trafic, la science sans les controverses, le pouvoir sans sévérité.
>
> (SAADI.)

Les jeunes gens voient clairement les défauts de leurs aînés mais ils espèrent y remédier. Lorsque, avec mes amis, à vingt ans, nous cherchions dans une gorge sauvage et solitaire de l'Elbourz un lieu propice à la méditation, nous étions sans miséricorde pour la vénalité de nos hommes politiques, mais nous les croyions incapables de livrer à l'étranger la clef de notre maison. Sur certaines vérités nous demeurions d'accord avec nos prédécesseurs. Nous brûlions d'avoir dix ans de plus pour leur enlever la conduite du char de l'État. Si bas que nous les estimions, nous n'osions croire qu'ils passeraient les rênes à l'ennemi. Nous comparions les destinées de la Perse à l'onde rafraîchissante qui descend de la montagne, brisée par mille écueils, mais dont les flots se rejoignent au sortir de la gorge pour aller fertiliser les rosiers de la plaine.

Des terrasses de Pascale, bordées de saules et de peupliers, le regard s'élance et l'on aperçoit, sous un soleil de feu, Téhéran dont les maisons se groupent comme un troupeau dans le désert. Que de fois, assis au bord du torrent, près des cuves de porphyre où l'eau d'un cristal pur attire le visage des belles, ravis par le murmure des cascades et les souffles de la montagne, nous avons, tout en devisant de l'avenir du pays, contemplé d'un front hautain cette ville aplatie, demesurée, toute bourdonnante d'intrigues et de mensonges. L'engeance qui l'habitait n'avait plus de secret pour nous. Nous savions que, dès six heures du matin, les calèches couraient vers les ministères, entraînant un peuple de courtisans, sauterelles avides, quémandeurs de places, rongeurs des deniers de l'État, foule stérile. Nous connaissions leurs mines affairées, la fausseté de leur sourire, la ruée et le cérémonial des ambitions masquées. Tandis que nous faisions notre pèlerinage national vers la montagne, séjour de nos aïeux, et vers la source où ils puisaient leur vigueur, ces jeunes

gens, solennellement drapés dans leur haba, se précipitaient, l'œil brillant, l'échine souple, dans les cours et les jardins des palais du gouvernement, guettant l'arrivée d'un homme en place, multipliant les salutations doucereuses et les louanges diplomatiques, et d'autres, déjà casés, gagnaient, importants, l'inutile bureau où, du matin au soir, ils lisent des journaux, se taillent les ongles et échangent quelques idées plus légères que la fumée de leurs cigarettes.

Nous n'avions pas assez de dédain pour ces hommes qui flétrissaient leur jeunesse dans des occupations de vieillards. A l'âge où les passions de l'amour devaient brûler leurs veines, ils étaient tourmentés par le démon de l'avancement. C'est un grand malheur pour un pays que ses enfants ne sachent ni rire ni jouer d'un cœur libre. Les petits Français sont pétulants et joyeux. Les nôtres portent des redingotes à l'âge de quatre ans. Est-il étonnant qu'à dix-huit ils briguent un portefeuille?

Dans notre farouche amour de la solitude, de la poésie, des discussions passionnées, il entrait de l'orgueil et du mépris pour ceux qui, délaissant les intérêts de l'État, ne songeaient qu'à diriger leur barque avec adresse. Nous jurions de ne point les imiter. Penchés sur nos plus illustres écrivains, nous cherchions dans les vers d'Hafiz et de Saadi la pure image de la patrie. Le langage des montagnards de l'Elbourz dans sa rudesse nous plaisait mieux que les mensonges de la capitale. Lequel d'entre nous n'espérait, après un séjour en Europe, quelques années studieuses, revenir dans son pays pour y remettre tout en ordre? Enflammés par le souvenir de Nadir Chah et de tous ceux qui, le long des siècles, ont ressuscité l'Iran, en agonie depuis Cyrus, mais qui renaît toujours de ses cendres, comme l'oiseau magique, nous voulions, par l'abnégation de nous-mêmes, restaurer notre ancienne gloire. Confiants dans la solidité de nos montagnards et dans le courage de nos tribus, nous ne tenions compte de la décrépitude des cités.

Nous n'étions pas aussi corrompus il y a quinze ans. Moins d'or avait roulé sur nous. Il y avait plus de fierté dans nos veines. Nous possédions encore quelques caractères. La révolution a été faite par des cœurs généreux, par des patriotes qui ont risqué leur vie. Qui marche aujourd'hui pour une idée dans ce vieux royaume? La manne russe, la sportule anglaise, la sournoise corruption d'un régime qui repose sur l'achat des consciences nous a gâtés jusqu'aux moelles.

Chez le prince Féridoun.

Toute ta noblesse vient de ton origine. Pourquoi donc, pareil au chien as-tu des inclinations si basses?

(ALTAR.)

Les domestiques nègres apportèrent sur des coupes de cristal des noix confites, du sucre de manne, des pistaches et des graines de tournesol grillées. Sous la tente aux tulipes rouges, les joueurs de tennis exténués se couvrirent de laine, burent le thé chaud, les « cherbets » glacés, dévorèrent les fruits. Une lune étrange se leva dans la masse obscure des platanes dont une échancrure laissait voir les cimes vertigineuses de l'Elbourz. Le ciel, par-dessus la crête, restait doré et transfiguré comme une de ces laques étincelantes qui servaient jadis de reliures au Coran.

« J'adore le tennis, j'adore les sports, j'adore la vie, » dit le prince Eghdal, qui revient de Russie, où il a pris part à la guerre et assisté à la révolution.

Après avoir englouti trois biscuits, il ajouta :

« Quand j'étais avec la garde impériale, sur le front de Galicie, j'avais un appétit d'enfer. C'est là que j'ai appris la torture de la faim. Quelle bonne vie on menait ! Toujours du nouveau, de l'imprévu ! Comme la Perse semble morne auprès de cette existence de danger et d'inquiétude ! Et quel plaisir de parler à des hommes ! Mes hussards m'écoutaient. Au moment de la révolution, quand l'ordre est venu d'élire les officiers, je suis le seul qui ai pu leur faire entendre raison. Jamais je ne prononcerai autant de discours que durant cette guerre. »

Trois mots brefs, lancés à un Hindou, amenèrent deux lévriers magnifiques qui bondirent gracieusement sur le gazon et vinrent se coucher dans une pose sépulcrale aux pieds de leur maître.

Dans le brouhaha des conversations on entendait la voix pétulante du jeune prince qui se tournait avec malice du côté de son frère aîné :

« Nous avons bien joué, disait-il, notre sang circule plus gaiement dans nos veines. Nous envisageons l'avenir d'un regard assuré. Que ne pouvons-nous transporter sur nos terrains de sports nos éminents hommes d'État chargés de rides et de soucis? Ne croyez-vous pas, cher prince, que leur mauvaise humeur fondrait ici comme neige au soleil de juillet? »

Le prince Féridoun, interpellé, releva son profil d'aigle et ses yeux noirs. Plusieurs fois ministre des Affaires étrangères, Féridoun vit dans une retraite momentanée.

« Nos hommes d'État, dit-il, sont trop vieux pour jouer au tennis. Ils sont trop vieux pour faire la guerre. Ils sont trop vieux pour faire la paix. Nous mourons d'être gouvernés par des mains séniles, tremblantes et molles. L'intrigue nous dévore. Qu'un jeune guerrier se lève à l'horizon et de toutes nos provinces, du Khorassan riche en blé, de l'Azerbeidjan qui produit des soldats, des rizières et des champs d'oliviers du Guilan, des vergers et des bois du Mazandéran, des steppes d'Asterabad, du Tunekaboun aux belles oranges, des plaines d'Ispahan et de Chiraz, de Kerman, royaume des tapis, et de Yezd, la ville des soieries, des tribus kurdes et bakhtyaris nous verrons accourir les cavaliers fidèles, tous ceux qui rêvent de rétablir sous la protection de nos saints Imans l'unité, la force et la grandeur de l'Iran, tel qu'il rayonnait au temps du grand Cyrus, de Chah Abas et de Nadir Chah. »

Les joueurs se taisaient. La nuit charriait des milliers d'étoiles. Des soldats passèrent sur la route. Ils chantaient en cadence un air de marche dont le refrain était : « Iran ! Iran ! ô ma patrie ! » Tandis que leur pas rythmé s'éloignait, le cri du chacal s'élevait sur la bordure du désert. On entendait dans le lointain, frappant à coups redoublés sur leurs poitrines, les artisans dévots qui se réunissent dans les premiers jours du mois de Moharrem pour pleurer la mort d'Ali.

« Non reprit le prince Feridoun, de sa voix habituée à s'épanouir dans les cris de la chasse, non, la Perse n'est pas morte. Ceux qui l'enterrent sous des couronnes diplomatiques ignorent de quel ressort elle est encore capable. L'Europe nous croit en léthargie, mais nous sommes la terre des surprises et des miracles. Toutes les religions du monde, dont les hommes ont subi l'empreinte, sont nées sur notre sol. Nous enfantons encore des mythes.

« L'aigle et le faucon sont moins rapides que nos pensées. Héritiers de nos pères aryens, qui fondaient au pied de ces montagnes les premières villes historiques, nous possédons le secret de l'éternelle jeunesse et nul ne peut se flatter de nous tenir dans sa main comme une caille apprivoisée, car notre esprit est plus vif que le filet de l'oiseleur.

« Les Occidentaux nous apportent de l'argent, des méthodes administratives, des automobiles, des chemins de fer, ce qu'ils appellent le progrès, la source du bonheur.

« Mais chaque soir sur nos têtes passe le char nocturne des pla-

nètes. Nos nuits sont diaprées comme les robes des péris et chaque matin se lève, perle sur la montagne. Nos sources sont inépuisables et fertilisent nos champs où le soleil fait mûrir l'orge et le blé. Nos arbres ploient sous le fardeau des fruits, nos treilles sont chargées de raisins. Fils du soleil et de la sérénité, qu'avons-nous besoin du tapage des capitales et des innovations modernes quand nous avons devant les yeux les plus belles fêtes que le ciel offre à la terre, les journées les plus lumineuses et les nuits les plus transparentes? »

Nous écoutions cet éloge de l'Iran lorsqu'un murmure de soie vint du fond de l'allée finir cet entretien. Le prince prit congé de nous. Le fin croissant de lune éairait une petite main déliée, appuyée sur son épaule, et, sous la mantille de dentelle noire, nous devinions les traits ciselés, la bouche spirituelle, les sourcils arqués, les yeux fascinateurs d'une princesse que l'on dit la plus belle femme du royaume.

« Que n'agit-il aussi bien qu'il parle? dit, quand il eut tourné l'allée, le jeune officier de la Garde. Pourquoi hésite-t-il à prendre le pouvoir?

— Il n'est pas populaire.

— Donnez-moi mille tomans et je serai demain l'homme le plus acclamé de Téhéran. C'est dans les mosquées et dans les antichambres des ministères que se font les réputations d'hommes d'État. L'argent suffit à fabriquer une renommée. Pour le talent, c'est autre chose, mais le prince Féridoun en a plus qu'il n'en faut pour gouverner notre pays. Il a gardé de son éducation de soldat des habitudes de sobriété, il peut dormir sur la terre, il ne craint ni la fatigue, ni les nuits à cheval, ni la prison. Bonnes conditions pour gouverner. Ses voyages en Europe lui ont appris à manier les hommes. Il aime son pays. Il est énergique et entreprenant. Dans sa demeure, où règne un luxe altier, l'étranger goûte l'hospitalité la plus cordiale, et le renom de sa générosité s'étend sur toutes nos provinces ; c'est un vrai gentilhomme. Nous ne pourrions choisir un meilleur chef. Mais le prince aime trop la chasse, il aime trop les femmes. L'exercice du pouvoir exige des renoncements. Il est inutile d'espérer qu'il quittera ses plaisirs pour le salut de l'État. Nous sommes tous les mêmes en Perse et l'exemple vient de haut : qui de nous a les vertus d'un roi? Qui ne songe à soi tout d'abord? »

Je sortis, à la fois désespéré et ravi, de ce parc où j'avais cru voir luire l'aube de l'espérance. Les déclarations patriotiques du prince m'enchantaient, son inaction me désolait. Si nos grands seigneurs, me disais-je, raisonnent et n'agissent pas, comment notre

peuple pourra-t-il se relever? Et je songeais au verset du Coran : « Les vaillants de ce monde se débattent dans le sang : tu songes à abriter ta tête et ne mets point les pieds dehors. »

Nostalgie.

Il est passé le temps où les plaisirs du monde me charmaient ; le temps où le luxe, le succès et les honneurs me semblaient désirables.

J'ai pu croire que la vie était douce, je me trompais, c'est ma jeunesse qui était douce.

(Attard.)

Je revois ces contrées lointaines visitées dans mon adolescence, Samarcande et ses platanes, Bokhara et son bazar multicolore, Kachgar si vivante, avant-garde du monde iranien sur les Marches de Chine. Qu'elles sont belles, ces sœurs abandonnées depuis des siècles, ces royales exilées où le type persan, fier et poli, tranche nettement sur la grossièreté des Tartares.

Je songe à ces danseuses pleines de grâce qui, sous les treilles du Fergana, apportaient un élément nouveau. Sépulcres et mosquées, coupoles et portiques, l'architecture et les faïences de cet admirable Turkestan, l'ornementation des places de Samarcande, les cuivres ciselés de Tachkent, les tapis des nomades, leurs sabres et leurs bijoux, tout ce qui charmait et ornait la vie, venait de Perse. Les costumes des rues étaient persans, la musique était persane, les carreaux des bassins d'ablution étaient fleuris de tulipes et d'œillets persans et le bleu turquoise de Nichapour brillait sur le fronton des temples et sur le casque des turbés comme aux bagues des belles.

La Perse n'est pas seulement, pour ces oasis du Nord, la terre féconde dont les caravanes apportent par les chameaux du Khorassan le blé, l'argent en lingot, les fruits secs et le riz, c'est aussi le royaume enchanté d'où descendent les artistes, les poètes et les musiciens.

Bakou a été persan et demeure peuplé de Persans. La province d'Azerbeidjan ne nous a-t-elle pas été ravie par les Russes? Nous étions alors les alliés de la France et nous avons souffert de sa défaite.

Et tout le nord de l'Inde n'a-t-il pas subi notre empreinte? Dans le palais du Grand Mogol, sur les murs de marbre de Dehli sont gravés des vers de Saadi et le persan demeure la langue officielle des petites cours des Radjahs.

Quel soldat rassemblera d'une main ferme ces provinces désunies, ces diamants de la couronne dispersés, quel Roustam ressuscitera l'empire des Parthes et des Mèdes?

La Perse et la France.

> Nous rencontrer un jour, toi et moi, dans la plaine ; nous en aller, toi et moi, seuls, hors ville. Tu le sais, comme nous serions bien ensemble, toi et moi, alors qu'il n'y aurait là que toi et moi.
>
> (SAADI.)

J'ai dit un jour à un Français :

« Quelle situation privilégiée vous avez en Perse ! Il n'est pas un de nos hommes d'État qui ne s'exprime couramment en français. Toutes les nations étrangères sont obligées d'emprunter votre langue si elles désirent se mettre en relations avec nous. Les commandements de notre armée se font en français. Dans nos bureaux, dans nos ministères, le français est officiel et obligatoire et les élèves de vos écoles, Alliance française ou Pères lazaristes, sont assurés de trouver un emploi dans nos administrations. Nous confions nos filles, nos sœurs, nos cousines et nos fiancées à vos religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, ces femmes admirables qui, pour l'amour de Dieu, nous les rendent élevées et policées, musiciennes, bonnes ménagères, assouplies par la méthode et la douceur de votre éducation, si bien qu'à nos foyers le français résonne comme à Beyrouth, à Jérusalem et à Bagdad. Un Français peut voyager de Constantinople à Samarcande en ne parlant que sa propre langue. C'est un avantage que beaucoup d'Anglais lui envient.

« Fils et filles de princes élevés en Europe nous reviennent, sachant votre parler, parfois même votre argot. Vous exercez chez nous un véritable empire spirituel. Vos médecins, vos professeurs, vos instructeurs militaires et scientifiques, depuis le début du dix-neuvième siècle, ont modelé l'intelligence iranienne. C'est par vous que nous avons pris contact avec l'Europe. Vous êtes le seul pays qui nous ait envoyé des éducateurs et qui nous ait offert une amitié désintéressée. La France est pour nous une divinité secourable qui ne compte pas ses dons. Salles d'asile, dispensaires, hôpitaux, institut Pasteur, tout cela est votre œuvre. Dans le bagage que nous recevons de votre libéralité, il y a des notions pratiques et utiles, il y a aussi des principes de sagesse qui rejoignent la morale de nos mystiques. Comment ne vous serions-nous pas reconnaissants

de nous associer, amis sincères, à la formation de cette aristocratie à laquelle vous travaillez sans relâche et sans qui l'univers sombrerait dans le mercantilisme et la médiocrité?

« De tant d'efforts obscurs, d'une tradition aussi belle, pourquoi ne profitez-vous pas pour prendre en Asie la place qui vous est dévolue, celle d'une grande puissance amie et collaboratrice de l'Islam? Nul ne peut vous soupçonner d'arrière-pensées politiques ni vous prêter l'intention de relever l'empire d'Alexandre. Vos hommes d'État n'ambitionnent que l'équilibre et la paix du monde. Celle-ci ne peut être rétablie tant que l'immense continent asiatique sera la proie du désordre, de l'intrigue et de l'anarchie. Français, qui savez faire régner le calme et l'équité par votre fermeté persuasive, pacificateurs de l'Europe centrale, venez donc nous aider à rétablir nos finances, nos travaux publics, notre prospérité nationale! Vous y avez tout intérêt. Chaque période de votre histoire qui marque un relèvement marque aussi un rapprochement avec l'Orient musulman. Il semble que la justice soit bannie du reste de la terre quand vous êtes abaissés et quand nous sommes molestés parce que votre appui nous fait défaut. Nos destins sont unis : il faut nous entr'aider.

« Pourquoi n'osez-vous pas vous fier à cette popularité dont vous bénéficiez sans presque l'avoir voulue? Ne dites pas qu'elle est éphémère et que nous ne faisons appel à votre sympathie que pour contrebalancer d'autres influences plus égoïstes que la vôtre. Consultez vos annales : vous y verrez que de saint Louis à Louis XIV et à Napoléon Ier, la Perse et la France n'ont cessé d'entretenir un commerce d'amitié, favorable à leurs intérêts politiques comme à leur négoce. On connaissait presque mieux les Persans à Paris du temps de Philippe le Bel ou de Montesquieu que de nos jours. Si, depuis Waterloo, vous avez subi une douloureuse éclipse, nous avons essuyé, nous aussi, une crise analogue et jamais notre indépendance ne fut plus en péril que lorsque la France était faible et incapable d'élever la voix. Tous les peuples ont souffert de votre diminution, mais nous particulièrement.

« Verdun, comme un coup de tonnerre, a retenti dans notre continent et nous nous sommes repris à l'espérance. En terrassant l'Allemagne, vous avez abattu une puissance qui menaçait de nous coloniser. Les Russes demeurent anéantis sous le fardeau de leur révolution. La nécessité obligera l'Angleterre à borner ses ambitions. L'heure n'a-t-elle pas sonné pour vous de reprendre en Orient une politique indépendante, celle qui vous a réussi dans vos périodes de grandeur et de rayonnement? Vous engageriez-vous dans une voie mégalomane et belliqueuse en ayant autant d'audace qu'en

eurent Charles VI et Louis-Philippe qui, malgré le peu de moyens dont disposait le royaume de France sous leur sceptre fragile, nous témoignèrent leur amitié? La prudence et la modestie, qui étaient de mise quand vous aviez à reconstituer votre patrimoine, ne doivent-elles pas, devant la victoire, céder le pas à des vertus plus viriles? Regardez donc un peu plus loin que Constantinople et songez à ces amis lointains qui vous furent fidèles dans le malheur! Rappelez-vous la visite que vous fit Nasser Eddin Shah en 1873 pour affirmer à la France humiliée sa confiance inébranlable! Vous êtes aujourd'hui triomphants. Pourquoi n'avez-vous pas de politique orientale? »

Le Français m'a répondu :

« Saignée à blanc durant les guerres du premier Empire, la France a mis cent ans à retrouver son bel équilibre. Elle y parvient aujourd'hui et des soleils nouveaux se lèvent pour elle à l'horizon, ce qui alarme ses voisins et inquiète les oiseaux de nuit. La génération qui a fait la guerre n'a pas encore pris le pouvoir. Cela ne saurait tarder. Les octogénaires ne sont pas éternels. A ce moment, dirigée par ses véritables chefs, la France reprendra conscience de la victoire et des devoirs qu'elle engendre.

« Nous avons dû lutter de longues années pour que le toit de la maison ne nous tombe pas sur la tête : excusez-nous si nous n'avons pu nous mettre à la fenêtre pour voir les signes que nous faisaient nos anciens compagnons. Patientez quelque temps encore et vous nous verrez reprendre le cours de nos belles amitiés. »

A la recherche d'un point d'appui.

> Si même ta vie dépassait cinq cents ans, la raison t'avertit qu'à la fin il ne resterait plus de toi qu'un conte.
>
> Eh bien! puisque tu ne seras plus qu'un conte, ô homme sage! tâche que ce soit un beau conte et non une vilaine fable.
>
> (AFZEL.)

J'ai fait seller mon turcoman gris argent, et je suis parti au galop sur un tapis d'herbe feutré. Les montagnes ressemblent à des pierres précieuses. Un dôme étincelant, le Demavend, brille au loin. Mon cheval, grisé par l'espace, est heureux de bondir sur le sol qui lui rappelle la steppe natale.

Nous arrivons au pied d'une colline où se dresse la Tour du silence : ici les Guèbres viennent exposer leurs morts que les oiseaux de proie

et les feux du soleil dévorent et consument, sépulcre à ciel ouvert dont les vautours sont les gardiens.

Je me suis dit souvent, les yeux tournés vers cette tour blanche et de bon conseil : « Qui sait si le salut n'est pas de ce côté? » et la vision du peuple parsi, resté fidèle à nos anciens cultes, éternel adorateur du feu et du soleil, me hantait. Qui sait si ces Guèbres honnis, bafoués, exilés dans les bas quartiers de nos villes, ne conservent pas nos vraies traditions? Les visages de leurs femmes, toujours découverts, sont nobles, tristes et tenaces. On dit qu'honnêtes et laborieux, ils arrivent dans l'Inde à la fortune et marient leurs filles avec des fils de négociants européens. Mais dans leur pays natal, sur ce plateau d'Iran où la religion des mages a pris son essor, ils vivent dans l'abjection. Nos rois les ont cruellement persécutés.

Comme un flot dévastateur, les Arabes, qui nous ont convertis de force à l'islamisme, ont ravagé les trésors de notre civilisation ; ils ont brûlé nos palais, brisé nos statues, déformé notre langue. Contre leur barbarie desséchante nos poètes ont réagi : Firdouzi le Khorassani, dont toute l'œuvre fut écrite en pur iranien, sans un mot d'arabe ; Omar Kheyam, qui naquit à Nichapour comme Bacchus ; Hafiz et Saadi de Chiraz, qui aimaient la vigne, ont été de mauvais musulmans. La Perse, foulée aux pieds, n'a pu revivre qu'après huit siècles d'esclavage quand la dynastie des Séfévis, qui n'étaient pas des mahométans orthodoxes, l'eut tirée de son abaissement. Tout l'esprit du chiisme, le culte de nos Imans, notre dévotion pour Ali, Hossein et Hassan, notre mysticisme soufiste, c'est la revanche du génie aryen mis à la torture par les caravaniers du Hedjaz.

On nous dit sceptiques parce que nous sommes la terre des dialecticiens et des sophistes, mais les Grecs l'étaient bien plus que nous et ils ne croyaient à rien qu'à eux-mêmes, tandis que notre vénération s'est toujours portée vers des objets qui nous dépassent. Nous avons adoré le soleil comme le principe de vie, l'essence de la création et la plus belle image de Dieu. Nous avons cru à la pureté, à la mortification comme aux plus sûrs moyens d'affiner l'être humain, et l'Avesta, qui fut notre bible, l'emporte sur la sagesse des livres juifs comme la grâce des fées sur le visage de Judith. Nous avons vénéré les champs, les pâturages, les bois, les montagnes et les troupeaux dont nous tirions notre nourriture et la vie agricole et pastorale qui a sauvegardé la netteté de notre race. Nous avons cru à l'immortalité, à l'union des âmes avec l'être divin, après la mort, à la hiérarchie des êtres selon leur degré de sainteté et leurs mérites. Nous avons cru à l'amour comme à une religion et nul peuple, sauf

la France, n'en a raffiné la douceur, sanctifié les rites, ne l'a ennobli comme nous l'avons fait. Nous avons été successivement mazdéens, manichéens musulmans, soufistes, cheikistes, babistes : toutes les religions ont puisé dans le trésor persan une partie de leurs croyances et de leur liturgie. Aucun peuple n'a tenté plus d'efforts que le nôtre pour s'approcher de Dieu. Si nous aimons encore la poésie, c'est que nous la croyons une révélation divine. Le plus désabusé d'entre nous cache une étincelle d'enthousiasme et de foi que le hasard peut rallumer. La raison pure ne nous suffit pas et nous ne pouvons embrasser une idée sans l'aimer. C'est bien pour cette raison que les Français nous plaisent, car ils parlent à notre imagination et à notre cœur plus qu'à notre intérêt. Nous traitons des affaires avec les autres peuples ; avec eux nous parlons un langage plus fraternel, car ils sont, comme nous, de ces nations que l'univers croit frivoles mais qui conservent l'arche des croyances primitives, autour desquelles les âmes sans boussole tournent dans une ronde infernale. La sagesse de l'*Imitation* et celle de La Fontaine rejoignent celle de nos mystiques. Les vertus aimées des Français sont celles que nous préconisons dans nos livres, même quand nous oublions de les pratiquer.

Sous un rideau de saules étincelants, près d'une eau vive qui court au pied d'une colline majestueuse, mon cheval s'est arrêté. J'ai reconnu sur son tertre la noble Raghès, notre ancienne capitale, dont parle la Genèse ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un amoncellement de cendres et de carreaux brisés. Un silence magnifique, silence persan, inexprimable angoisse où l'on entend frémir un champ d'orge sous la brise, une caille chanter, règne sur ce paysage. Le ciel darde ses feux sur les murs de la citadelle en ruine, sur l'arc d'une citerne, sur la poussière turquoise du sol criblé de décombres. Les remparts ébréchés se déploient encore dans la plaine. Quelques trous de fouilles abandonnées démontrent l'inutile effort des chercheurs de trésors. Ici reposent, inexplorés, des siècles d'histoire.

Et toute la Perse, indifférente à son passé, est jalonnée de semblables collines, recélant d'incomparables œuvres d'art dont Paris, Londres et Berlin se disputent les débris. A mille ans de distance, le monde s'extasie encore devant la délicatesse de nos arts et le raffinement de nos poètes. Pourquoi chercher ailleurs le principe d'une résurrection?

Mon turcoman se mit à hennir et derrière les saules l'écho lui répondit. Levant les yeux, j'aperçus alors, dans les clartés charmantes du matin, trois jeunes femmes voilées qui s'éloignaient d'une calèche viennoise et s'avançaient sur le gazon comme des divinités printanières. Au frémissement élégant de leur tchador qui dessinait

leur taille, je reconnus des femmes de qualité. Elles vinrent en riant s'asseoir près du ruisseau. L'une d'elles, se découvrant, offrit aux rayons du soleil un visage exempt de taches et aussi pur qu'un miroir, un nez droit et des yeux à la géorgienne, allongés, morbides et rayonnants. Les trois princesses étaient de haute taille. Je reconnus les filles d'un seigneur baktyari de sang royal et qui nous sont parentes par ma mère. Je ne pus réprimer mon admiration pour le groupe merveilleux que formaient les trois promeneuses assises au bord de l'eau. Sans voir le cavalier qui les contemplait, elles rajustaient librement leurs chevelures, teintes au henné, abondantes et orageuses. Je découvrais leurs bustes élancés, leur taille de cyprès, l'attache délicate de leurs épaules et les rubans cerise qui s'échappaient de leurs corsages. J'entendais leurs propos légers. Le soleil de midi les enveloppait d'une chape d'or. Les feuilles mouvantes des saules dessinaient et entre-croisaient sur leur sein des réseaux d'ombre et de lumière. La mort se tenait aux ordres de leurs yeux noirs.

Alors je me suis rappelé le verset du Prophète : « Marche sans te reposer un seul instant aux étapes. Ne t'arrête pas aux caravanes », et, songeant aux longs sommeils de la Perse, que la beauté a toujours enivrée, me sentant devant elle aussi faible, aussi désemparé que mes frères en servitude et, me souvenant de l'aventure du roi Chosroès et de Chirin, qu'il vit au bord d'une fontaine en train de se peigner et qu'il aima, ainsi que des vers de Saadi : « Où l'amour a élu son terrain de chasse, ni le gibier ne trouve miséricorde ni le chasseur », j'ai piqué mon cheval de l'éperon et me suis écarté de ces rives dangereuses.

Les bavards et les silencieux.

> Nous sommes tous des lions, mais des lions pareils à ceux des étendards.
> Nous recevons à chaque moment notre impulsion du vent.
>
> (Mesnevi.)

Les vendredis d'été, les élégants se rassemblent près du pont de Tadjrich, au bord du torrent qui fait un beau vacarme, et s'asseyent sur les roches énormes qui se sont jadis détachées de la montagne et qui transforment ce lieu de promenade en une sorte de cimetière rempli de pierres levées. Des acrobates et des charlatans amusent le populaire à l'entrée du pont, des cercles de curieux se forment autour du derviche qui vocifère, les enfants suivent avec

des yeux de convoitise les allées et venues des marchands de bonbons et de noix confites, les carrosses s'arrêtent au bord du chemin et laissent échapper quelques grandes coquettes qui font trois pas sur la route et sont immédiatement assiégées par un essaim de galants. Des bavards se promènent en gonflant leurs manteaux d'un air d'importance. Un écrivain public derrière ses besicles s'applique à des modèles de calligraphie. Des servantes dans le torrent lavent leur linge et leurs tapis. Des gamins nus se baignent et jouent dans les piscines naturelles que forment les cuves de granit aux reflets bleus. Sur cette multitude agitée le soleil répand des flots de lumière qui font briller la soie des tchadors, les joues fardées, les yeux peints, les bagues et les bijoux. Bien que l'ensemble des costumes soit de couleur sombre et d'allure monastique, quelques notes vives en rehaussent la monotonie. Le luxe est d'autant plus captivant qu'il est discret, voilé et qu'il faut le deviner sous les dominos noirs.

Je sors comme tout le monde pour aller aux nouvelles et je recueille ces mille cancans dont les citadins se nourrissent et qui nous poursuivent jusqu'au fond des campagnes, informations fantastiques, lancées par des nouvellistes intrépides, rumeurs colportées par des caravaniers, légendes sous lesquelles il faut chercher la vérité, bruits qui circulent à travers le désert avec une vitesse inimaginable. Dans les cercles où je suis admis, on parle surtout politique ou intrigues amoureuses.

Parler, bien parler demeure le plaisir suprême du Persan, presque toujours lettré et cultivé. Il cherche le mot d'esprit, il le place à propos, il aime qu'un cercle d'amateurs le goûte et l'applaudisse. Quelle verve se dépense dans ces conversations interminables qui se prolongent après le coucher du soleil, sous la lune, entre les bouffées du khalian qui passe de main en main. Les étudiants refont la carte du monde, les oisifs donnent des conseils aux nations. Il n'en coûte rien de laisser courir les langues et vagabonder les pensées. C'est une débauche spirituelle à laquelle chacun de nous se livre avec complaisance et nous oublions dans ces vains propos les réalités qui nous pressent.

Plus sages sont ces paysans, jardiniers ou laboureurs, qui se réunissent à l'écart de la foule, près d'une petite source, et là, soupant d'un fromage de chèvre et de quelques herbes aromatiques, regardent couler la belle eau jaillissante, ou, s'accompagnant d'un thar mélodieux, fredonnent des airs modulés, des chansons rustiques et religieuses ou, se taisant, contemplent la beauté de la nuit.

La douceur de l'Iran.

On apprend trois choses au jeune Persan : monter à cheval, tirer de l'arc, dire toujours la vérité.

(Hérodote.)

Tu te plains du sommeil, de la léthargie de ton pays. Quand tu vois des dormeurs couchés sous les arbres, tu as envie de les pousser du pied. Tu te plains du ronron des prières dans les mosquées, de la monotone servilité des compliments de cour, de ces fronts baissés et de ces dos courbés, tu te plains de la politesse orientale qui masque les perfidies sous un sourire, tu te plains de ceux qui vont à leur travail, à leurs cabales ou à leurs amours sans se préoccuper du salut public, tu te plains de voir toujours les mêmes gens au pouvoir. Bénis plutôt ce silence et cette paix où l'esprit se recueille ! Dans les yeux éveillés des jeunes gens tu vois bien que la Perse n'est pas morte. Dans la tranquillité champêtre des jardins les poètes martèlent des chants inspirés et rythmés. L'artisan se penche sur le tapis qu'il tisse, sur le vélin qu'il enlumine. L'ombre exquise du bazar est le refuge de la conversation. Les gens de ton pays trouvent encore le temps de vivre, de respirer une rose, de lire un livre, d'aimer une femme. Ils n'ont pas cette folle hâte de jouir et de se disperser des Occidentaux, ils savourent comme les gouttes précieuses d'un vin d'Ispahan ou de Chiraz les minutes que le ciel leur accorde car ils savent que la tombe d'un Américain n'est pas plus large que celle d'un Asiatique. Leur philosophie n'est que la science de vivre. S'ils se promènent sur la chaussée, ils èn regardent le spectacle, les ânes qui courent, les chameaux qui se balancent, les vaniteux sur les coussins de leurs calèches, le torse cambré des cavaliers et la joue mate des passantes. Si quelqu'un leur parle, ils l'écoutent. Ils ont du temps à donner à tous ceux qui les abordent, au plus humble solliciteur, au derviche à moitié nu qui promène dans la foule sa barbe et ses cheveux d'anachorète, au barbier qui pérore, à l'escamoteur de muscades sur la place publique. Goûterais-tu dans une capitale moderne comme ici le grand calme des nuits bleues, la prière chantée sur le rempart, la voix mélancolique d'un chien, le galop d'une troupe qui s'éloigne et le frémissement des ailes de vautours qui se rassemblent pour un bon repas? Ne médis plus du silence de la Perse : c'est un des rares pays du monde où l'homme entende encore marcher sa pensée et battre son cœur.

L'esprit public.

Ce qui nous manque totalement, c'est l'esprit politique. Patriotes, nous estimons l'Iran le plus beau pays du monde. Il est bien vrai qu'avec un peu de soin, une irrigation mieux comprise, nous en ferions un paradis. Mais, si fiers que nous soyons de notre sol, nous sommes incapables de le servir.

Le dévouement à la chose publique n'existe pas. L'État est une gabegie d'où chacun tire le plus de profit avec le minimum de travail. La bonne marche des administrations n'intéresse personne. Chaque équipe au pouvoir cherche à s'emplir les poches le plus rapidement possible. La constitution a fait empirer le mal en multipliant les convives au banquet gouvernemental : cinq cents roitelets sont plus difficiles à satisfaire qu'un monarque absolu, eût-il deux cents femmes.

Notre situation extérieure, la nécessité de louvoyer avec les étrangers a fait de nous des diplomates. Nos politiciens sont diplomates, nos domestiques sont diplomates avec leurs maîtres, nos enfants avec leurs parents, nos mollahs avec les grands seigneurs. L'art d'obtenir par le discours, la feinte ou la flatterie ce que l'on désire est poussé chez nous à la virtuosité. Chacun se contente de ces demi-succès, si sensibles à l'amour-propre, et nul ne songe à restaurer l'État chancelant.

De cette indiscipline sociale la géographie est coupable. Disséminés en une quantité de tribus et de districts impénétrables, séparés par des déserts, les Persans ne connaissent pas d'unité politique. Leur nationalité est intellectuelle, elle repose sur la langue et sur les poètes, mais ils se subdivisent en une multitude de familles et de clans, source d'éternelles rivalités. Avant d'être Persans ils sont Kadjar, Afchar ou Tabatabaï, Gafari ou Cheybani, du clan baktyari ou Kachgai, Lour ou Kurde. Chaque montagne abrite une communauté qui ne relève de personne.

Toutes ces provinces seraient faciles à mener si les nomades, entre les mains de chefs qui sont souvent de véritables brigands, n'inquiétaient perpétuellement les sédentaires et ne pillaient les villages et les villes. Il faudrait fixer les tribus au sol comme les Français le font dans leurs bureaux arabes.

La Perse est la proie de quelques familles nobles dont les intrigues sont innombrables. La politique est encore chez nous, comme sous l'ancien régime en Occident, une querelle de grands seigneurs. Les

intérêts familiaux l'emportent sur ceux de la nation. Chaque grande maison, par ses richesses, attire une clientèle qu'il faut satisfaire. L'habileté d'un prince est de caser un de ses fils dans chaque parti, côté russe, côté anglais, de façon à se maintenir toujours sur l'échiquier. Népotisme, favoritisme, arbitraire sont les conséquences d'un tel système. Le roi est trop faible et les nobles n'agissent qu'à leur guise.

De cette mosaïque de pasteurs et de guerriers, demi-nomades, demi-sédentaires, échappant au fisc, insaisissables, sans voies de communications, comment constituer un État régulier? Les gens de tribus méprisent les villageois, le citadin dédaigne le campagnard. Chaque gouverneur veut être le satrape de sa province et se dispense d'envoyer aucune recette au gouvernement central qui se débrouille. Ajoutez à ce chaos les manœuvres obscures de l'étranger. Comment un gouvernement solide se constituerait-il?

Il n'en est qu'un de viable, c'est la tyrannie militaire, un pouvoir absolu et sévère, car la Perse, vieux pays monarchique, demeure gouvernable, si elle craint la colère du prince.

L'agilité des Persans.

> Maint individu inférieur à un rustre prétend à la prééminence, l'homme de haute valeur se met au niveau de tous.
>
> J'ai dû acquérir beaucoup de mérite et de savoir avant de reconnaître que je ne valais pas mieux qu'un autre.
>
> (Sahabi.)

Nous vivons sur des malentendus. L'Europe nous prend encore pour le pays des *Mille et une nuits* et rêve d'un bal persan où les princes ont des aigrettes, des turbans, des tuniques jaunes, rouges et vertes et des diamants à tous les doigts. La Perse est tout autre chose.

De même que nos logis contiennent deux parties distinctes, le biroun et l'andéroun, l'une pour les étrangers, l'autre réservée à la vie intime, nous avons tous deux existences, l'une que nous voulons brillante, extérieure, aimable, avec des calèches viennoises, des automobiles américaines, des harnais de Londres, de la vaisselle, de l'argenterie, des vins de France, des soieries de Lyon et des phonographes allemands, l'autre frugale, austère et cloîtrée, où nous vivons simple-

ment comme nos parents, de lait, de pain, d'herbes et de fromage, où nous mangeons, assis par terre avec nos serviteurs, où nous goûtons des plaisirs sains, ceux que l'on prend aux jeux virils du cheval et de la poursuite du gibier et les joies familiales que donne une nombreuse progéniture.

L'Orient n'est pas un conte de fées. C'est une réalité vivante. La structure féodale de notre ancienne société subsiste dans tout l'Islam. Il faut y prendre garde et bien se souvenir que la civilisation moderne n'est jamais en Asie qu'un vernis superficiel. Ce prince élégant qui parle de Paris, de ses théâtres et de ses plaisirs comme un boulevardier accompli, dès qu'il est de retour en Perse, s'enferme dans sa propriété, tient ses femmes cloîtrées, vit à l'abri de ses murs et de ses beaux jardins, entreprend pour améliorer ses terres d'immenses travaux d'irrigation, creuse des bassins, construit des canaux qui porteront son nom, bâtit des palais nouveaux et chasse éperdument la gazelle dans le désert, le mouflon et l'ibex sur les montagnes, la panthère à Djarjeroud, la perdrix royale sur l'Elbourz. Si le roi le fait gouverneur de province, vous le verrez parcourir à cheval des milliers de kilomètres, visiter toutes les tribus et tous les lieux habités soumis à son obéissance, coucher sur la dure, prendre gîte au caravansérail, affronter les fatigues d'une vie de soldat, endurer le froid, la neige, le soleil, la poussière, les nuits à la belle étoile, les longues étapes et les périlleux voyages, prendre au sérieux tous les devoirs de sa charge. Un Persan, du berceau jusqu'à la tombe, est toujours en mouvement.

Le règne de l'éphémère.

> Le prince ne meurt pas qui laisse après lui des ponts, des mosquées, des caravansérails et des hospices, mais s'il meurt sans laisser de pareils souvenirs, il est semblable à l'arbre qui a végété sans porter de fruits.
>
> (Saadi.)

Une maison s'élève comme par enchantement. Les murs sortent de terre. Vous repassez trois semaines plus tard : la demeure est debout, achevée, avec sa colonnade italienne, ses frises de stuc, sa terrasse, son escalier sculpté. Le jardin lui-même est planté. Tout est neuf, pimpant, d'une élégance de lignes remarquable. L'heureux propriétaire offre à dîner à ses amis deux mois après que la première pierre du logis a été posée.

Les matériaux sont des briques de boue séchée au soleil, quelques-unes cuites dans les fours de Téhéran, la charpente est en bois de peuplier. La pluie lave et dissout ces bâtiments fragiles. Ils durent le laps d'une existence : le fils n'habite pas la demeure de son père puisque celui-ci y est mort et que cela lui porterait malheur. L'Oriental limite son horizon au terme de sa vie. Aussi ne fonde-t-il rien de durable, mais il excelle dans les décisions rapides et les exécutions foudroyantes.

Sommes-nous donc condamnés à ne jamais construire que des œuvres éphémères? Persépolis et Pasargades résistent aux injures du temps, les demeures et les temples édifiés par les dynasties modernes ont disparu. Nous mourons sans laisser de trace. Pourtant nous fûmes jadis le peuple architecte par excellence. Tandis que nos mages et nos astronomes étudiaient les sept arches célestes, nos constructeurs élevaient des colonnes et des voûtes dont l'élégance nous surprend encore. Mais nous avons perdu le goût de la durée. Où nos ancêtres employaient le granit, la terre cuite et le plâtre nous suffisent. Nous aimons ce qui brille, la peinture, la faïence et le verre. Mais nous ne savons plus dresser un portique ni sculpter un tombeau. Il ne restera rien de notre temps et nous disparaîtrons comme un vol de moustiques ou de papillons qui dansent trois jours au soleil et s'évanouissent.

Depuis la conquête arabe. nous n'avons plus de fondateurs d'empires ni de bâtisseurs. Nos dynasties s'égrènent comme des roses passagères. Si une tradition nationale subsiste, elle est dans les mots, dans les livres des poètes, sur les lèvres des étudiants, jamais attestée par quelque monument qui brave les siècles. Notre histoire n'est qu'une suite de sursauts et de crises, déterminées par la volonté d'une poignée d'hommes. L'ordre qu'ils ont créé ne dépasse pas la longueur d'une vie humaine : après eux, tout retombe pans l'anarchie.

Que n'avons-nous, comme au bord de la Seine, un peuple amoureux de son histoire, résolu à ne jamais laisser interrompre ses destinées et qui montre, vivant témoin, sur les façades de son palais du Louvre, la trace des embellissements et l'empreinte qu'une lignée de souverains y a laissée !

GEORGES DUCROCQ.

(La fin au prochain numéro.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE A LA CONFÉRENCE DE LAUSANNE

Pour faire la paix, il faut savoir ce qu'on veut et oser le vouloir. C'est parce que ces conditions ont été méconnues que les meilleurs fruits de la victoire ont été gâchés, et qu'après tant d'expériences fâcheuses, on peut se demander si la conférence de Lausanne sera plus heureuse que ses devancières. Comment ne pas éprouver cette appréhension quand on constate les mêmes erreurs de méthode qui ont vicié les précédentes tentatives?

Pour passer de l'état de guerre à l'état de paix, l'expérience des siècles a consacré une procédure logique. Le processus comprend trois étapes : 1° armistice pour suspendre les hostilités et régler les questions militaires ; 2° préliminaires pour déterminer les grandes lignes de la paix et assurer les réalisations politiques ou financières immédiates ; 3° traité de paix définitif.

De ces trois épisodes, le plus important est incontestablement le second. Les généraux vainqueurs savent faire leur besogne et ont toujours le moyen de réparer les lacunes s'il s'en révèle. Pour les hommes d'État, l'occasion perdue est sans remède. L'heure est brève où l'on peut tracer sur le tambour le schéma du statut futur, exploiter la faiblesse du vaincu ou la lassitude de combats incertains, fixer les exigences et prendre les garanties. Il ne sert de rien de prétendre compenser l'omission de ces précautions élémentaires par une arrogance tardive imposant des soumissions apparentes. Un

édifice complexe ne s'improvise pas et il ne tient pas debout s'il ne repose pas sur des assises solides dont les armatures doivent être rivées avant que le feu sacré de la bataille soit éteint.

Ce n'est pas par ignorance que les Alliés ont rompu avec cette tradition, c'est par inertie. Jamais ils n'ont osé regarder en face les problèmes qui appelaient des décisions immédiates et radicales. Les Turcs l'ont dit, et sur ce point il n'y a aucune raison de contester leur sincérité : quand la déclaration du 23 septembre a annoncé l'ouverture de la négociation qui devait conduire à l'armistice de Moudania, ils étaient prêts à discuter les préliminaires de paix. Leur a-t-on assez reproché de chercher à mêler le politique au militaire? La logique était de leur côté et aussi l'enseignement de fautes trop cruellement payées pour ne pas avoir averti des gens qui se piquent de réalisme.

Tout, en vérité, recommandait l'action rapide. Les résultats militaires étaient décisifs. L'évolution de la crise n'avait pas été tellement brutale que les grandes puissances n'eussent pas eu le temps de poser les problèmes à résoudre et d'envisager la gamme des solutions possibles. La meilleure preuve en est qu'on n'avait pu reculer devant une décision de principe qui entraînait l'effondrement de toutes les combinaisons échafaudées depuis 1918. La rentrée de la Turquie en Europe avait dû être acceptée parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Les kémalistes n'auraient pas déposé les armes si on ne leur avait promis Constantinople et une solide tête de pont en Thrace. L'Angleterre elle-même reculait devant l'effort militaire qui aurait été nécessaire pour résister à ces revendications. Alors pourquoi ne pas tirer les conclusions du fait nouveau? Pourquoi tarder à définir les rapports avec l'Europe de la Turquie redevenue européenne? Pourquoi ne pas se hâter de construire le pont indispensable entre l'Orient et l'Occident? Pourquoi ne pas exploiter à fond l'occasion offerte par la modération de chefs militaires qui arrêtaient leurs troupes en plein élan? Pourquoi, sinon parce qu'on reculait devant les difficultés de l'entreprise? Cette hésitation même risquait d'être interprétée par les Turcs au moins comme un aveu d'impuissance et peut-être comme l'indice d'une arrière-pensée équivoque. Dispositions singulièrement fâcheuses pour la prolongation d'une situation mal définie, plus fâcheuse encore pour la préparation des futurs accords.

Il ne manquait plus que de donner corps aux défiances en multipliant les manœuvres d'atermoiement et en trahissant des velléités de revenir sur les faits acquis, de ressusciter un passé qui devait être définitivement périmé. Les indécisions et les intrigues qui ont

retardé et failli compromettre l'armistice de Moudania auraient suffi à mettre en éveil des gens moins avertis que ceux dont les suspicions étaient tenues en éveil par des duperies répétées. Duperie de la conférence de Londres de mars 1921. Duperie du projet de médiation de juillet 1921. Duperie de la conférence de Paris du 26 mars dernier. Duperie de la négociation continuellement esquivée malgré la promesse formelle de la restitution de Smyrne. Conçoit-on l'effet produit dans une atmosphère aussi trouble par les atermoiements qui ont retardé pendant un mois des décisions aussi simples que le choix du lieu et de la date de la conférence?

L'accord semble fait, et qu'apprend-on à Angora? Les Alliés ont décidé d'inviter le gouvernement de Constantinople à envoyer des délégués! Ainsi, ce n'est pas fini de l'équivoque des deux Turquies. La pleine souveraineté du gouvernement kémaliste, que l'on pouvait croire définitivement consacrée, va être remise en question. Les Anglais n'ont pas renoncé à essayer de diviser les Ottomans. Ils spéculent encore sur les vieilles querelles. Comment une Assemblée reléguée depuis trois ans sur les plateaux d'Anatolie, isolée du monde civilisé, exaltée par le succès d'un effort de régénération nationale, n'en tirerait-elle pas la conclusion que les Occidentaux n'ont pas renoncé à remettre l'Orient sous le joug, que l'Angleterre cherche le moyen de maintenir sa domination sur Constantinople? Ainsi se réveille une défiance dangereuse.

Défiance et fautes pouvaient-elles rester unilatérales? Il aurait fallu pour cela un miracle de patience et de prudence. Ceux qui l'escomptaient croyaient sans doute encore avoir affaire aux bons vieux Turcs d'autrefois, inertes, fatalistes, toujours prêts à se laisser tondre sans crier. Ces vieux Turcs n'existent plus. Personne, d'ailleurs, n'a contribué à les tuer plus que les champions de la démocratie et de la libre pensée qui s'effarent aujourd'hui devant les effets de leur propagande, les débordements de fanatisme radical et laïque des néophytes ottomans. Les apôtres du droit des peuples et du principe des nationalités renient les nouveaux adeptes qui poussent leurs théories jusqu'aux extrêmes conséquences. Jamais il ne leur est entré dans l'idée que des conceptions, admirables pour des Bulgares, des Grecs, pour les Arméniens eux-mêmes, mieux encore pour les tribus de Transjordanie et de l'Irak, pourraient être invoquées par les descendants des hordes touraniennes de Seldjouk et d'Ertogrul qui peuplent les pays étendus de l'Euphrate à la Maritza. Ce désaveu de paternité serait d'un comique intense si l'affaire n'était sérieuse.

Les Jeunes-Turcs nous avaient déjà donné en 1908 l'avant-goût

des fantaisies d'une révolution à l'orientale. A-t-on oublié l'heure brève où les races ennemies fraternisaient dans l'ivresse de la liberté? Juifs de Salonique et Arméniens, Kurdes et Circassiens communiaient avec leurs oppresseurs de la veille dans les loges du Comité Union et Progrès. Déjà on annonçait la grande régénération démocratique. La Turquie civilisée allait devenir, pour ses voisins grands et petits, l'objet de l'affection la plus tendre. A-t-on oublié aussi le réveil? Déchaînement des rivalités ethniques, désarroi du gouvernement, anarchie, annexion de la Bosnie par l'Autriche, guerre de Tripolitaine, coalition balkanique, guerre universelle. Dix années de cataclysme et de ruine : voilà ce qu'a coûté aux Turcs la première expérience d'adaptation à la civilisation moderne. Ils feront bien de ne pas l'oublier.

Le mouvement d'Angora se différencie nettement de celui de 1908, en ce sens que la fraternité altruiste a fait place à un nationalisme farouche qui va jusqu'à la plus intense xénophobie. Libérés du fardeau des allogènes, condamnés à lutter pour leur existence, les Turcs ont senti se réveiller l'atavisme guerrier de la race. L'isolement auquel on les a condamnés a eu un double effet. Il les a amenés à prendre une mesure exagérée de leur force. Il les a contraints à se jeter dans les bras des bolcheviks qui, seuls, leur offraient appui. Sans doute on ne doit pas exagérer les conséquences et la durée de cette entente. Les théories communistes ne sauraient avoir de prise sérieuse sur les populations agricoles d'Anatolie. Russes et Turcs ont pu communier dans une crise qui les a rejetés tous deux vers le commun berceau asiatique. Que l'Europe se rouvre, avec les attraits d'une civilisation dont rien n'a pu effacer l'empreinte, et la solidarité s'évanouit devant les rivalités séculaires. Dès que le Russe regarde vers l'ouest et sent vibrer la fibre nationale, il subit l'attraction irrésistible de Sainte-Sophie et de la mer libre. Chez le Turc, l'orgueil du passé ne peut oublier que Constantinople symbolise la grandeur ottomane. Entre ces deux aspirations, l'opposition est fatale. Seule la répétition des fautes accumulées depuis trois ans pourrait ressouder le bloc qui s'effrite déjà.

Ceux qui dénoncent avec raison le danger de la coalition des vaincus devraient comprendre que le vrai moyen de la disloquer est de réduire à l'impuissance les facteurs sur lesquels nous avons prise. Quand l'opération a été tentée sans succès, et c'est bien ce qui s'est passé pour la Turquie, il est inutile de s'obstiner. Il faut tâcher de supprimer la communauté des revanches. Qu'on ne vienne pas nous objecter la menace d'un retour offensif de la barbarie turque en Europe. La crise orientale comporte des risques plus sérieux, par

exemple la ruine de cet édifice séculaire qui atteste la prédominance de l'influence française. Nous avons pu nous convaincre dans ces dernières semaines que ce danger-là n'avait rien d'imaginaire.

Nous avons assisté, en effet, à ce spectacle, en apparence paradoxal, d'un déchaînement de fanatisme turc contre les œuvres françaises. Paradoxe en ce sens que les Français avaient le droit d'attendre une autre récompense de la sympathie témoignée à la tentative de régénération ottomane. Les premiers ils ont compris l'importance du facteur islamique. Les premiers ils ont donné l'exemple de la modération en acceptant les sacrifices de l'accord d'Angora. Sans hésiter, dès l'effondrement grec, ils ont indiqué la voie de l'apaisement et se sont mis en travers des dangereuses initiatives de M. Lloyd George. Certes, en adoptant cette attitude, ils avaient conscience de servir les véritables intérêts de leurs alliés et le peuple anglais a confirmé ce jugement. Malgré tout, la France a joué une partie difficile, et elle a pu se demander si elle ne s'était pas gravement fourvoyée en obligeant des ingrats.

Un instant de réflexion suffit à montrer que nous n'aurions rien gagné à agir autrement. Si nos intérêts sont menacés par un élan de fanatisme, qui en porte la responsabilité? Ceux qui ont tenté d'enrayer le mouvement ou ceux qui l'ont provoqué? Ce n'est pas l'armistice de Moudania qui a exalté les Turcs, c'est la victoire. Et la victoire n'est venue que parce que les Anglais se sont toujours opposés au rétablissement de la paix. Croit-on que nous aurions payé moins cher si nous les avions suivis, il y a deux mois, dans une aventure téméraire? Parce que le torrent, que l'on croyait canalisé, a emporté une digue, faut-il en conclure qu'on a eu tort de ne pas opposer à sa première fureur un barrage improvisé?

La vérité est que, bien loin de nous être trompés sur la manœuvre à faire, notre véritable erreur a été de ne pas pousser cette manœuvre à fond. Nous avons cru faire assez en arrêtant les troupes de Moustapha Kemal et en arrachant aux Anglais un compromis qui laissait tout en suspens. Nous avons perdu de vue que le véritable foyer du fanatisme turc n'était pas chez les soldats, qui aspirent au repos après dix années de bataille, mais chez les politiciens d'une Assemblée qui, comme toutes les collectivités, subit l'entraînement des surenchères. Nous ne nous sommes point rendu compte qu'une volonté farouche de réalisation réagirait contre les incertitudes de l'avenir en cherchant l'occasion de s'affirmer immédiatement. Comment mieux démontrer la rupture avec le passé qu'en anéantissant ses survivances partout où on pouvait les atteindre? Comment manifester mieux une volonté d'indépendance qu'en supprimant les ves-

tiges des anciennes servitdes? Or, ces survivances du passé, ces anciennes servitudes, constituaient le patrimoine traditionnel de la France que nous aurions dû songer à protéger au lieu d'en faire l'otage de la rivalité anglo-turque. Nous avons trop oublié, en jouant les arbitres, que nous étions intéressés dans l'affaire. On ne peut être à la fois juge et partie. Une intervention qui aurait cherché, non pas l'équivoque d'une suspension d'hostilités mais les bases solides de la paix, aurait pu imposer aux Turcs le respect des intérêts de la France, tout en obligeant l'Angleterre à abattre son jeu et à montrer si, oui ou non, elle voulait la prolongation des troubles en Orient.

Faute d'avoir su, elle aussi, comprendre et vouloir les conditions de la paix, la France risque d'en faire les frais. Une reprise de la guerre serait la ruine de tout ce qui reste de nos entreprises, sans parler du danger d'être entraînés dans un effort militaire indéfini au moment où nous avons besoin de nos forces pour liquider la faillite de l'Allemagne. Tâchons donc de bien retenir le dur avertissement des fautes d'hier pour comprendre la partie que nous devons jouer à Lausanne.

Les Turcs attendaient et attendent encore deux fins de leur victoire : Constantinople et l'indépendance. Dans le retard de la conférence, dans les velléités de retour à la méthode coercitive, dans la rentrée en scène du sultan complice des Anglais, ils ont soupçonné un nouveau piège. Les politiciens d'Angora ont reproché aux généraux de s'être laissé désarmer, à la France de ne pas avoir empêché l'intrigue britannique. Nous ne justifions pas, nous expliquons des réactions qu'il faut comprendre si on veut les corriger et en prévenir le retour.

Des hommes qui ne croient qu'à la force du fait accompli et à la logique de principes érigés en dogmes depuis la révolution ont foncé sur les obstacles qu'ils entrevoyaient. On prétendait les traiter en barbares, ils ont eu la prétention de se poser en serviteurs passionnés de la démocratie et de la laïcité. On songeait à limiter leur indépendance, à renouer des liens anciens. Ils se sont appliqués à démontrer qu'ils étaient libres et peu disposés à reprendre des chaînes. On contestait leur capitale, ils sont venus s'y installer au risque de provoquer un conflit. Voilà le sens des gestes d'Angora : déposition du sultan, séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, réforme du califat, omnipotence de l'Assemblée, application forcée des lois scolaires, des tarifs douaniers, mise à l'index des organismes internationaux.

Tout cela ne va pas sans violence. Tout cela accuse une griserie d'orgueil qui égare le jugement et prépare les déboires. L'avenir dira

peut-être que les Turcs ont brisé eux-mêmes la force morale qui a soutenu leur libération et qu'ils se sont livrés à une tyrannie plus funeste que n'importe quelle autocratie. En attendant, les traditions, les droits, les intérêts bouleversés ou menacés se récrient. La France n'est pas insoucieuse de ces alarmes. Elle ne perd de vue ni les institutions charitables ni les écoles qui ont conservé en Orient son influence et sa culture, ni les entreprises dont ses nationaux ont été les pionniers de la première heure, ni les milliards engagés par son épargne, ni même les protégés qui ne sont pas toujours faciles à défendre mais qui se sont confiés à sa parole. La sauvegarde de cet héritage sera une des tâches difficiles de la conférence.

Elle est réalisable à condition que l'on soit ferme, loyal et ingénieux. La fièvre tombe quand on la soigne convenablement, même la fièvre du nationalisme. Les Turcs comprendront qu'ils ne peuvent pas se passer du concours des étrangers. Ils apprécieront la valeur de certains organismes, comme le service de la Dette, qui les a préservés de la ruine. L'humeur intraitable de leur Assemblée elle-même s'humanisera si on la ramène au contact de l'Occident. Constantinople est le seul endroit où puisse s'opérer ce contact. Vouloir rejeter vers l'Asie la force de lutte qui s'est révélée serait une véritable démence. On ne comprend pas comment cette vue de bon sens élémentaire a pu échapper si longtemps à la nation qui prétend monopoliser les pétroles de Mossoul, de la Mésopotamie et de la Perse, la nation dont la domination dans l'Inde dépend de l'Islam. L'Angleterre va-t-elle persister à méconnaître ses intérêts primordiaux en les subordonnant à la conception archaïque d'un Gibraltar aux Dardanelles?

Cette incertitude plane sur l'ouverture de la conférence de Lausanne après avoir troublé toute la période préparatoire. Si les Anglais acceptent les conditions de la paix réelle, s'ils renoncent à spéculer sur les troubles de l'Orient, pourquoi ont-ils prolongé l'occupation de Constantinople qui n'a aucune signification militaire? Pourquoi ont-ils empêché Mohamed VI d'abdiquer? Pourquoi ont-ils favorisé une fuite qui annonce l'intention de chercher un Avignon pour le Califat? Pourquoi surtout ont-ils tant insisté pour obtenir de la France l'engagement de s'associer à une action de force? Les discussions qui ont précédé la conférence ont porté sur ce point et uniquement sur ce point. Qu'en est-il résulté exactement? Les Anglais croient-ils la France suffisamment engagée par la nécessité de résister à une agression turque toujours facile à provoquer? Lord Curzon se flatte-t-il, comme M. Poincaré à Gênes, de trouver dans l'intransigeance de l'adversaire l'occasion d'une rupture, si l'affaire ne tourne pas à sa convenance? Le temps n'est plus où l'on pouvait être dupe

des déclarations optimistes prodiguées au seuil des conférences. Rien certes ne serait plus heureux qu'un concours de toutes les bonnes volontés pour un règlement durable de la question d'Orient. Mais on l'attend depuis trois siècles. C'est beaucoup pour croire au miracle.

SAINT-BRICE.

La Russie et nous.

Notre situation est un peu celle des Romains du cinquième et du sixième siècle, qui passèrent leur triste existence à contempler, jour après jour, le rétrécissement de la peau de chagrin de la civilisation. Depuis 1914, nous avons de même assisté au plus prodigieux recul de l'ordre, de la sécurité, de l'humanité, du goût, de la raison, du bon sens, du bien-être, qui se soit produit depuis les grandes invasions, car ni la Révolution de 1789-1815, ni la Réforme, ni la guerre de Cent ans, ni les offensives tartares ou sarrasines n'affectèrent de pareils espaces, — physiques ou mentaux.

C'est là, en effet, le trait majeur du désordre, qu'il s'attaque non seulement au matériel de la civilisation, mais à son essence même, aux principes invisibles, aux disciplines qui la soutiennent. Une pareille virulence réserve d'étranges ricochets, de sempiternelles reprises. Tour à tour, nous avons vu sombrer la Russie, la Finlande, la Hongrie, l'Allemagne, la Bavière, l'Autriche. Peu à peu la Hongrie, la Bavière, la Finlande se sont ressaisies. L'Allemagne a évité, semble-t-il, les pires catastrophes. Mais l'Autriche, en dépit de la *Société des Nations*, reste si bas qu'il est fou de lui avancer une couronne tant que le socialisme s'y maintiendra. A Berlin même, le communisme conserve des prétentions fabuleuses : tout dernièrement encore les délégués de la *Conférence des conseils d'usine* de « Grand Berlin » allaient présenter au ministre de l'Intérieur une espèce de sommation, l'invitant à mettre à leur disposition immeubles et denrées pour soulager la classe ouvrière qu'affament les réductions systématiques du mark, car le renchérissement de la vie devance d'au moins quinze jours les hausses excessives du dollar, que suivent péniblement les salaires. L'hiver s'annonce comme terrible. Un peu partout se constituent des *comités de contrôle*, futurs soviets municipaux.

Quant à la Russie, rien ni personne ne l'a encore tirée de son abjection ; pas même Lénine. Je ne sais pas — ou plutôt je ne veux pas savoir pour le moment — quel a été le but de M. Herriot, en publiant ses impressions toutes fraîches d'amoureux, mais j'ose dire que, passion pour passion, le soviétisme ne soutient pas l'éclat de Mme Récamier. Le maire de Lyon nous montre si bien les ravages du communisme, même atténué, qu'il se coupe d'avance toute espèce

de route pour l'offensive dont on lui prête, probablement à faux, l'intention. Derrière les mots empanachés des bolchevistes, on surprend le tremblement de la peur et la timidité de l'insuccès. Ces gens-là mendient les milliards avec un mélange de bassesse, d'inconscience et de frénésie qui finit par soulever la pitié.

Se rappelle-t-on les révélations de Wells en 1920? Le communisme battait son plein. La planète n'avait qu'à se bien tenir, car les méthodes soviétiques allaient déchaîner une vague irrésistible de conquête et d'assimilation. Hélas ! — ou plutôt tant mieux ! — il a fallu déchanter, avec quelle vitesse ! En deux ans d'idéologie, les ravages ont succédé aux dilapidations, l'incurie a monté sur le dos de la sottise ; aujourd'hui, c'est l'impuissance, l'abandon, le retour vers un passé presque aussi impossible que le présent.

Écoutez plutôt les aveux de M. Herriot, cueillis bien au hasard de sa longue romance : « La révolution russe n'a pu supprimer le salariat », reconnaît-il. Les prolétaires émancipés par le bolchevisme ont donc conservé un statut particulièrement en horreur à Karl Marx, puisque le marxisme n'a guère d'autre office que de « résoudre » la question du salariat (en admettant que c'en soit une).

Touchent-ils au moins, ces travailleurs privilégiés, des salaires supérieurs à ceux des serfs du capitalisme? A Moscou, les électriciens de l'ancienne usine de la *Société Dynamos*, présentement nationalisés, reçoivent par mois 75 millions. Cela est impressionnant, mais, quand on a converti le rouble en quelque chose d'humain, c'est impressionnant à rebours, car ces 75 millions de roubles soviétiques n'aboutissent en tout et pour tout qu'à 140 pauvres petits francs.

Or, cela est merveilleux, car les voisins, les filateurs et les tisserands de l'ancienne Prokhoroff doivent se contenter de 22 millions de roubles, qui font tout juste 40 francs, non compris, il est vrai, le *païok*, les versements en nature, qui ne sont du reste pas bien bons. A Petrograd, chez Poutiloff, ou ce qui en reste, le salaire oscille, selon qu'il s'agit des manœuvres ou des ouvriers qualifiés, entre 34 et 300 millions, *païok* compris, soit entre 65 et 600 francs. Le salaire n'est pas seul à représenter l'ancien régime. Il a fallu reprendre, après l'avoir honni, le travail aux pièces, incarnation répugnante du capitalisme.

Tristes randonnées d'ailleurs, que ces visites aux usines agonisantes. Le grand hall de Poutiloff, qui se dresse lamentablement au milieu de « bâtiments inoccupés », occupait jadis sur ses quatre mille mètres de superficie 1 250 ouvriers, 250 aujourd'hui. Jadis, l'usine produisait 360 000 *pouds* d'acier, 45 000 aujourd'hui. L'ancienne Prokhoroff a moins baissé. Avec le même nombre d'ouvriers, elle débitait par jour 12 à 15 000 pièces de tissu, 5 000 maintenant. Aux Poutiloff, c'est la main-d'œuvre qui s'est évanouie : 2 500 ouvriers en 1922, 35 000 en 1914. On comprend que Lénine soit devenu — si l'on peut dire — fou.

M. Herriot dénonce lui-même, telle l'ânesse de Balaam (car je ne suppose pas qu'on l'ait fait venir à Moscou et à Petrograd pour mettre le bas de laine français au garde-à-vous), certaines informations mirobolantes, données par le professeur Dolgoff, au *Manchester Guardian*, pour séduire le capital anglais. C'est ainsi que le saint des saints, le fameux bassin du Donetz, est à bout de souffle : « Un ingénieur français, qui n'a pas quitté le Donetz depuis 1913, nous signale que la production n'a cessé de baisser, que la grosse métallurgie ne peut se relever désormais sans l'appui du capital étranger... Encore une année ou deux d'inactivité, il sera très difficile de tirer parti des anciennes usines... La Russie industrielle est presque complètement anéantie... Les usines sont à la limite de détérioration possible. Des rouages administratifs trop compliqués ; l'incompétence manifeste des sous-ordres ; l'obstruction de communistes impénitents placés, au hasard des lendemains de révolution, à la tête d'entreprises industrielles ; le sabotage de certaines spécialités ; l'absence de toute méthode sont les causes générales de la situation actuelle. »

Dans de pareilles conditions, à quoi bon quémander de l'argent aux Français? Ce n'est pas d'argent que la Russie a besoin, mais d'idées justes. Tout au plus, par pure bonté d'âme, pourrons-nous lui envoyer sur sa demande expresse quelques centaines de professeurs, intellectuels, hommes d'affaires, techniciens, appuyés par quelques milliers de sous-officiers, munis les uns et les autres de pouvoirs discrétionnaires vis-à-vis de Lénine et de Karl Marx en personne. Mais, en vérité, à quoi bon verser du bon numéraire dans le puits sans fond des roubles soviétiques? Autant demander aux Danaïdes de construire des digues, des citernes et des aqueducs.

Quoi qu'il en soit, jamais spectacle plus dégoûtant pour un capitaliste ne s'est présenté, que cette lamentable Russie, nationalisée, puis individualisée, mais toujours bolchevisée. On voudrait écarter l'argent européen de ces régions mortelles pour sa santé, qu'on ne s'exprimerait pas autrement que M. Herriot : « A la fin de l'année 1917, rapporte-t-il, la Russie déclarait *environ* 75 000 kilomètres de voies ferrées, 25 000 locomotives, 650 000 wagons de marchandises. En juin 1922 elle ne possédait plus que 63 000 kilomètres de voies ferrées, 23 000 locomotives, 400 000 wagons ; *la plus grande partie du matériel n'avait plus aucune valeur.* » Il paraît que Dzerjuiski, ce fanatique outrecuidant, placé depuis peu à la tête des chemins de fer, va en tirer des merveilles. Grand bien lui fasse ! Attendons une dizaine d'années : il sera temps alors de nous faire une opinion. Pour ma part, j'ai conservé sur le cœur un mot de M. Destrées, le socialiste belge. On était en 1917. Kerensky régnait. Lui aussi allait faire des merveilles. « C'est une révolution modèle », prononçait M. Destrées. Il oubliait de spécifier de quoi elle était le modèle. Les miracles

à venir de Dzerjuiski, à juger tous ceux de son passé, n'ont rien de particulièrement prometteur.

En présence de ce lamentable fiasco, de cette irréparable faillite, la méthode de M. Herriot consiste à crier au secours contre un *pire* hypothétique : « Dépêchez-vous de consolider ce qui subsiste encore, autrement il ne vous restera rien », s'écrie-t-il. Mais qui parla jamais de consolider une masure croulante? on l'étaye pour mieux l'évacuer. Ici l'évacuation s'impose la première. Les bolchevistes partis, on étaiera mieux à son aise. Après tout, de leur propre aveu, ils ne sont que 450 000.

Lénine a failli comprendre ce raisonnement. Livré à ses initiatives, peut-être eût-il pris la porte, couvert de cendre et fertile en supplications. Son entourage ne le lui a pas permis. On l'a stabilisé, à défaut du rouble, sur le Kremlin, entouré de consignes sévères, comme ces vieux arbres célèbres que l'on cercle de barres de fer, pour que les touristes puissent constater de loin sa présence.

M. Herriot d'ailleurs ne l'a pas interviewé ; il s'est acquitté de plus humbles besognes. Après avoir visité les usines, il a visité les écoles. Un des grands reproches du socialisme au tsarisme, c'était sa parcimonie en fait d'instruction. Le grief pourrait être retourné à l'heure qu'il est, car les écoles ont suivi les machines, les rails et les ateliers. Le budget soviétique de l'instruction publique pour 1922 est inférieur au budget tsariste.

Si M. Herriot était logique, il retrancherait aussitôt de son radicalisme tout ce que le socialisme en a teinté. Son cas serait-il unique? Une socialiste d'allure indépendante, Mlle Odette Keun, est allée, elle aussi, vivre « sous Lénine », elle en est revenue écœurée.

Ainsi donc, les derniers liens matériels qui pouvaient nous rattacher à la Russie, ces chemins de fer que nous avons financés, ces usines que nous avons construites, ces mines que nous avons exploitées, disparaissent les uns après les autres, usés par le communisme, engloutis dans le marécage idéologique. Il ne restera bientôt plus entre la Russie et nous que le souvenir des emprunts et les subventions bolchevistes aux agitateurs de *l'Humanité*. Les arguments eux-mêmes qu'on nous donne pour exciter nos francs à faire le pèlerinage de Moscou travaillent automatiquement pour les cantonner à domicile.

Il existe cependant un autre plan, le plan politique, où la Russie armée conserve une activité authentique et autonome. Elle ne longe pas impunément durant des centaines d'heures la Pologne, la Roumanie. Elle n'est pas impunément alliée de la Turquie.

Certes, nous ne sommes pas les alliés de la Turquie et l'on ne saurait, à cette occasion, avancer des paradoxes sur l'attitude que nous pouvons avoir avec les alliés de nos alliés. Par contre, nous sommes les alliés de la Pologne, les amis de la Roumanie, pour qui le soviétisme représente un danger permanent. Où qu'on se retourne en

Orient, l'immensité russe ferme la perspective et cela n'ajoute rien à la gaieté de l'horizon.

Il faut bien l'avouer : la nature des relations actuelles ne nous permet pas d'avoir avec la Russie autre chose que des rapports partiels, fragmentaires, successifs. Aussi bien, est-ce de ce côté que l'on s'est orienté depuis 1920. On s'est même jeté avec une hâte excessive sur l'Ukraine, dans l'espérance de détacher ses 25 millions d'habitants de la masse russe, et, par le moyen d'une fédération avec la Pologne, de l'adjoindre au système petit-ententiste qui foisonne, à défaut de mieux, dans l'Europe centrale.

Il existe bien, dans le chœur des républiques alliées soviétiques, une république autonome de l'Ukraine, dont la signature nominative figure du reste sur les traités conclus en 1918 avec l'Allemagne et en 1921 avec la Pologne. Mais ce n'est qu'un trompe-l'œil. De plus en plus, cette soi-disant Ukraine se confond avec la grande Russie, et des pourparlers sont en cours, au terme desquels il ne restera probablement plus de particulier que son régime de l'hygiène et des chemins de fer. Armée, finances, diplomatie, tout se gère à Moscou.

Cette absorption ne facilite certes pas notre jeu en Orient. Déjà notre attitude est passablement embarrassée avec les nationalistes d'Angora. M. Herriot nous convie à la compliquer encore, en nous créant à Kief, à Moscou, à Petrograd, des intérêts factices, qui n'auraient de sens réel que pour les managers d'un bloc des gauches. Non. Les affaires courantes entre Londres, Paris, Berlin, Bruxelles et Rome suffisent à exercer nos facultés ordonnatrices. Dans l'Europe, telle que l'a faite le bolchevisme, il ne peut y avoir pour la France de politique russe que négative. Nous n'aurons rien à gagner, ni financièrement, ni commercialement, ni intellectuellement à renouer avec la Russie. Que l'Italie, avec son trop-plein de population, cherche des débouchés sur les rives de la mer Noire, le geste est naturel : une seconde *Romania* peut naître un jour de cet effort, sur les rives dorées du Dnieper, du Don et de la Volga. Notre intérêt le plus manifeste est même d'aider de toutes nos forces l'Italie à exercer sa remarquable activité dans ces régions d'où la civilisation se retire, et qui, bien organisées, rendraient cent pour un. Quant à nous, qui n'aurions que nos capitaux à aventurer, ce serait folie de risquer une obole dans l'attrape-nigaud que, sous le nom d'*Economie nouvelle*, les bolchevistes sont en train d'inaugurer.

René Johannet.

LES LETTRES

M. ÉMILE BAUMANN
OU LA QUERELLE DE L'ART ET DU ROMAN

Le partage du prix Balzac entre M. Jean Giraudoux et M. Émile Baumann nous semble révélateur d'un autre partage, je veux parler de celui qui a divisé le jury dans son choix, et qui porte sur la conception même de l'art romanesque et de l'art littéraire. Un tel désaccord est plein de sens et les critiques qu'ont suscitées les deux œuvres, où chacun des partis voulut marquer sa préférence, donnent au débat sa portée. Il est clair que les « artistes » ont opté pour *Siegfried et le Limousin*, les « romanciers » pour *Job le prédestiné*, et l'excès même des défauts que présentaient l'un et l'autre de ces ouvrages ne pouvait qu'aggraver la mésentente ; car la perfection, où qu'elle se fût trouvée, les eût faits unanimes. Mais si indifférents que fussent aux règles du roman les amis de M. Giraudoux, il ne s'en trouva point pour soutenir que *Siegfried* fût de sa meilleure veine, et si détachés du souci de la forme que se montrassent les partisans de M. Baumann, nul parmi eux ne prétendit justifier les incorrections ou les lourdeurs de son style ; on fit la part des travers de chacun en déclarant, au reste, que cela n'avait pas d'importance et qu'il n'en restait pas moins que M. Giraudoux est un artiste, et M. Baumann un romancier. Mais les critiques qu'on échangea de part et d'autre sur leurs ouvrages valent qu'on les rapporte. « Il y a dans *Siegfried* le sujet d'un joli conte philosophique à la manière de *Micromégas* ou de *l'Homme à l'oreille coupée* », disaient avec regret ceux-là pour qui la fantaisie même doit se plier aux lois d'un genre littéraire défini. — « Le sublime chrétien où s'alimente l'inspiration de M. Baumann,

répondaient les autres, ne saurait s'accommoder du naturalisme vulgaire dont ses romans sont faits. Si c'est là la littérature catholique, qu'on nous rende Claudel qui, du moins, est un artiste ! » Ce qui au fond revenait à dire : Pourquoi M. Giraudoux n'est-il pas romancier, pourquoi M. Baumann n'est-il pas un poète, bref à regretter qu'ils fussent autre chose que ce qu'ils sont? Et la décision où les membres du jury s'accordèrent ne les départagea qu'en apparence, car chacun trouva dans les imperfections inhérentes aux deux œuvres choisies des exemples typiques et bien faits pour le fortifier dans son propre sentiment.

La querelle qui les a divisés se prolonge aujourd'hui dans les débats de la critique, où le même antagonisme s'affirme et produit des arguments tout pareils. Mais de quelque réserve que soit marqué l'accueil déçu qu'on fait à M. Giraudoux, rien n'égale la sévérité qu'on montre à l'endroit de M. Émile Baumann. « Il écrit trop mal », dit tel censeur qui avoue n'avoir pu lire plus de cinquante pages de son roman et l'exécute en un tournemain par quelques citations rédhibitoires. Et ce grief qu'on retrouve un peu partout l'emporte sur tout autre propos. On tremble en songeant à l'accueil qu'on ferait aujourd'hui au *Lys dans la vallée* ou à *Volupté*, s'ils venaient de paraître ; car le souci de l'art et de son indépendance — dans une génération formée par un France, un Barrès, un Gide — est exclusif et prononce sans appel. L'art, le style, sont devenus à ce point « indépendants » qu'ils n'ont plus qu'un lien de moins en moins précis avec ce qu'ils sont chargés d'exprimer, et leur liberté semble consister à s'en détacher sans cesse davantage, jusqu'à ne plus vouloir rien dire — par gratuité sans doute. Mais c'est un fait qu'un tel souci nous domine : on n'échappe pas à son époque. Aussi bien suis-je autant qu'un autre fâché par les lourdeurs, les fausses « élégances » qui défigurent la dernière œuvre de M. Baumann. Néanmoins, je crains fort que les images de M. Giraudoux, chères aux esthètes de 1922, ne paraissent quelque jour aussi choquantes à leur façon que celles empruntées par M. Baumann aux « tristes écrivains » de 1890 ; disons seulement de celles-ci qu'elles sont terriblement démodées et que, depuis J. K. Huysmans, elles ne se portent plus. Mais M. Baumann n'est-il pas, à sa manière, victime des mêmes erreurs que M. Giraudoux? Il croit qu'il y a une écriture artiste, différente de la bonne prose française ordinaire, — et qu'écrire, faire du style, consiste précisément à « élégantiser, » comme dit Stendhal, à brillanter son récit. Voilà qui, depuis un siècle, a joué aux romanciers des tours assez fâcheux ; car plus que d'autres, ils ont souffert du divorce que l'art moderne — depuis Chateau-

briand — a consommé entre la langue qu'on parle et celle qu'on écrit, et qui fait de celle-là une sorte de langue morte, soumise non point aux lois de l'usage, mais aux soucis d'une esthétique indépendante et raffinant sans trêve. A mesure que les éléments musicaux, plastiques, poétiques ont pénétré davantage la prose littéraire, le romancier, cédant à la mode, s'est cru contraint de lui emprunter ses propres ornements et s'est soumis aux exigences d'un art qui n'est pas le sien, qui est peut être le contraire du sien. Et voici le jour venu où l'artiste dit au romancier qui s'efforce de le contrefaire, qu'ils n'écrivent pas de la même encre et chacun à part soi se méprise et s'envie. Mais le préjugé de l'art pour l'art nous a tous si bien gâtés, la littérature est devenue quelque chose de si différent du réel, la hiérarchie des genres est à ce point troublée, qu'on hésite à prendre parti. Nous sentons bien qu'il faut un don sans pareil pour recréer la vie, pour peindre l'homme dans toutes les variétés de la passion ou des circonstances, pour manier tout un monde, l'évoquer autour de soi, le peupler sans relâche de créatures vivantes, et que c'est là une faculté souveraine qui l'emporte peut-être sur toutes les autres. Toutefois nous devons aux beautés sensibles et harmonieuses de la forme des joies si secrètes, si subtiles, que l'artiste nous semble marqué d'un signe divin et que ses prestiges nous gâtent tout ce qui les offense ou les dédaigne. Voici le livre de M. Baumann : c'est l'œuvre d'un homme qui est un romancier-né, qui en a l'âme active, créatrice, qui a le sens de la vie, du mouvement, du drame ; et certains se refusent à entendre les choses qu'il raconte parce qu'il a des manières de dire qui choquent leur goût, la notion qu'ils ont du beau littéraire — et justement lorsqu'il s'efforce de sacrifier à cette idole. M. Baumann est victime de la littérature, comme Balzac, comme Bourget, ce Bourget que des générations artistes et distinguées ont longtemps dédaigné, et pour les mêmes raisons.

Mais voilà qu'une grande question se pose. D'où vient que les écrivains qui sont le plus manifestement doués pour l'invention romanesque, qui savent le mieux nous donner l'impression de la réalité vivante, contreviennent si souvent par la facture de leurs ouvrages aux exigences de l'art? D'où vient que le maître du roman, que Balzac lui-même soit tout gâté de ces difformités? Il semble qu'il y ait là, en quelque sorte, une fatalité de nature, une déficience si fréquente qu'elle en devient presque normale. Notons, dès l'abord, que le *procédé créateur* du romancier diffère essentiellement de celui de l'artiste littéraire. La démarche du romancier, c'est de se porter tout entier vers les choses ; il est assiégé, conduit par les événements, les circonstances ; son invention, son feu est là : ce que ses person-

nages peuvent dire, peuvent faire, voilà où il s'applique ; en composant, il ne songe qu'à ce qu'il raconte ; c'est la vie qui le mène avec les rencontres qu'elle impose, les gestes, les paroles qui surgissent : il est tourné vers le dehors, vers l'aspect réel, humain, social des êtres et des choses. Comme il invente sans se soucier du style, son langage doit être direct, naturel, tout en mouvement et en vie ; il montre, il fait voir ; celui de l'artiste suggère, évoque, donne le sentiment de l'objet plus qu'il ne le décrit. Au vrai, son opération créatrice s'exerce en un tout autre sens ; il n'a souci que de la manière individuelle dont il exprime, assiégé qu'il est par des formes de phrases ; l'objet, c'est, pour lui, la configuration musicale ou plastique d'images contagieuses, obtenues selon un procédé de réduction, de synthèse, de ramassement, et traduites en rythmes et en sonorités. C'est le réel qui conditionne l'invention du romancier ; c'est l'art, la notion du beau littéraire qui, chez le pur littérateur, se subordonne la matière qu'il traite, qui la détermine et lui impose sa forme et sa qualité. Le monde extérieur existe seul pour le premier ; le second, au contraire, compose son univers d'éléments choisis et pliés à sa poétique. La divergence des deux styles s'accuse surtout dans le dialogue. L'artiste littéraire s'y montre singulièrement inapte ; il ne sait pas faire parler, ou, s'il fait parler, c'est lui qui parle et non son personnage, c'est sa propre parole qu'il profère. Le romancier se reconnaît à ceci qu'il devient son personnage et s'exprime comme lui. En un mot, on pourrait dire que le style du roman est un style simple, naturel, qui ne veut qu'être clair et intelligible, et que le style littéraire est tout artifice, qu'il est la langue qu'on écrit, mais qu'on ne parle pas.

Or, depuis plus d'un siècle, celle-là seule prévaut, car il n'y a plus de société qui donne le ton du langage et la forme n'est plus un produit social, vivant, mais le résultat des conventions et des modes esthétiques ; le français littéraire s'est si bien éloigné du ton de la conversation qu'il est devenu une langue morte. Le romancier devait particulièrement en souffrir ; car en tout, c'est la vie qui l'inspire et son modèle à lui, c'est la langue qu'on parle, la *langue qui vit*, la langue de la société qu'il observe et dont il est l'historien ; or, *le parler* ne peut plus être transcrit, tant il est devenu grossier, corrompu, incorrect. Le romancier doit donc user pour son propre compte de la langue de l'artiste, c'est-à-dire d'une langue qui n'est pas faite à sa mesure, qui introduit de l'irréel, à tout le moins de l'artificiel, de l'inerte, dans le tissu réaliste et vivant dont ses livres sont faits ; le dommage, l'altération que ces éléments adventices lui font subir, ne serait-ce pas là ce qui nous choque? Si *Manon Les-*

caut, si la *Vie de Marianne* sont des romans bien écrits, c'est qu'ils ont le ton naturel à la conversation ordinaire de leur temps. Balzac, par contre, n'écrit jamais si mal que lorsqu'il veut donner à son ouvrage ce qu'il appelle « le caractère de perfection, le cachet d'irréprochable beauté de Chateaubriand », quand il veut arrondir sa phrase, quand il songe aux principes de l'art — d'un art contraire au sien. Rien de plus lucide que les réflexions qu'un Stendhal notait à ce propos : « Je suppose, dit-il, *qu'il fait ses romans en deux temps*, d'abord raisonnablement, puis il les habille en beau style néologique, avec les *patiments* de l'âme, *il neige dans mon cœur* et autres belles choses (1). » Depuis que le divorce de la langue littéraire et de la langue usuelle est consommé, tous les romanciers écrivent leurs romans *en deux temps*, ou mieux, ils mêlent deux opérations, deux méthodes distinctes de création littéraire ; et selon que le romancier ou l'artiste l'emporte, nous avons des romans affublés de faux style ou des œuvres littéraires qui ne sont pas des romans.

M. Baumann, lui, est un vrai romancier et cela ne se reconnaît pas seulement « aux belles choses », comme dit Stendhal, qui ont soulevé le cœur des délicats. J'accorde qu'il les faudrait rabattre, mais — cela dit — pouvons-nous méconnaître que nous avons affaire à une forte imagination romanesque tant par le don qu'il a de peindre la société, d'animer les réalités présentes, de faire vivre des personnages, que par le haut pathétique des drames qu'il conçoit? Et puis M. Émile Baumann sait ce qu'est un roman. Aussi bien, dans *Job le prédestiné*, y a-t-il, d'abord *un sujet* — qui est, au surplus, un grand sujet : l'histoire d'un homme que la souffrance, l'infortune, les misères de la vie élèvent au-dessus de lui-même ; ce sujet, il est tout engagé dans la chronique de notre temps — et c'est là que le

(1) Stendhal n'entendait pas céder à Balzac qui lui reprochait les « négligences de son style » et qui aurait voulu qu'il le polît, le relevât de phrases nobles, « comme on prend des gants jaunes ». Pour suivre le goût du jour, l'auteur de *la Chartreuse de Parme* risqua néanmoins quelques tournures littéraires ; mais aussitôt, il s'en excuse ; c'est ainsi qu'ayant écrit, à propos de Fabrice : « Notre jeune Milanais marchait, *écoutant le silence* », il note en marge de son exemplaire : « Je demande pardon au lecteur de 1880, s'il s'en trouve. Pour être lu en 1838, il fallait dire : *écoutant le silence.* » Hélas ! le lecteur de 1880 et celui de 1922 en ont vu bien d'autres !

A propos de *la Chartreuse de Parme*, qui est son livre de prédilection et qu'il trouve « si alerte, si amusant, si bien mené, mais *si mal écrit* », M. Henri de Régner nous déclare : « Quand j'étais jeune, je me disais toujours après l'avoir relu : il faudra que *je le récrive!...* » Cette boutade d'un « artiste » nous montre bien que le style est désormais quelque chose de *plaqué*, de conventionnel, une opération du *second temps*, sans lien avec l'invention créatrice, une sorte d'« habillage » après coup.

romancier se révèle en ce qu'il est essentiellement : un historien des mœurs. Point de véritable roman qui ne soit, en quelque façon, un document social, et si *Volupté*, *Adolphe* même, sont des « romans », c'est que l'atmosphère, l'éclairage historique ne leur fait pas défaut. La guerre, les transformations profondes, les troubles, qu'elle a apportés, depuis 1914, dans la destinée d'une famille de bourgeois français, et comme *milieu*, une petite ville de province toute marquée elle aussi par les mêmes événements, — voilà ce qui conditionne le drame imaginé par M. Baumann, le provoque, le mène, lui impose son développement et son rythme. Sans le fait de la guerre, le ménage des Dieuzède n'eût sans doute point connu les épreuves qui le divisent ; les difficultés d'argent n'auraient point rompu son harmonie fragile, l'inaptitude de Bernard Dieuzède à la vie pratique ne se fût point révélée, non plus que la prédestination de cette âme à s'héroïser en souffrant. Hélène fût demeurée « la riche Mme Dieuzède » ; satisfaite et manifestement heureuse, elle n'eût point sombré dans l'effroyable banalité d'une aventure entre toutes vulgaire ; et il n'est pas une seule des figures de ce roman qui eût été telle que M. Baumann nous la montre. Bref le drame aurait été un autre drame. Ce sens de l'enchaînement des faits et des caractères, voilà la marque du véritable romancier ; la vérité, l'humanité de son sujet nous apparaît, d'abord, à ce que les événements sont vrais, qu'ils nous *rendent raison* des personnages et de leurs actes.

Ajoutez que M. Baumann est un écrivain catholique et qu'il ne voit pas la seule réalité extérieure, mais qu'il en montre l'autre face, la face spirituelle, et qu'il sent, perçoit, conçoit toutes choses sous l'angle de la Révélation. C'est ainsi que de cette histoire bourgeoise, si apparemment banale, il a fait le conflit de l'intuition mystique et d'une vue toute terrestre des choses, — et cela sans moraliser, sans prêcher, rien qu'en manifestant *tout* le réel, celui qui se voit et celui qui est « révélé », le visible et l'invisible. On sent assez ce que le drame y peut gagner en profondeur et en intensité. L'idée, ou mieux la réalité, de la Chute et de la Rédemption, tel est le centre autour de quoi s'organise tout ce que raconte M. Baumann : le monde, l'auteur de *l'Immolé* le conçoit comme un système d'expiations. Les laideurs, les bassesses, les platitudes mesquines de la vie ambiante — qu'il décrit avec une âpreté d'autant plus réaliste qu'il est plus profondément mystique — sont pour lui les conséquences et les stigmates du péché. Voilà qui semble bien ennuyeux à la plupart de nos contemporains : il leur déplaît que la conséquence, le sens, le poids des actes humains leur soit rappelé si continûment, — et non point sous les espèces d'une sentence morale ou d'une conclusion bien

pensante qu'ils pourraient négliger, — mais dans les *actes* eux-mêmes. C'est par là que M. Baumann est vraiment un romancier catholique, le seul peut-être que nous ayons depuis Veuillot. Cela se peut-il souffrir?

Et, cependant, remarquait déjà Jules Lemaître, « il y a peut-être aujourd'hui encore des âmes qui croient à la révélation, au péché, à la grâce et à tout ce qui s'ensuit et qui luttent avec larmes et déchirements contre elles-mêmes, et qui cherchent le secours où Dieu leur a dit qu'elles le trouveraient. Leur trouble et leur angoisse, et leur courage, et leur espoir, et, si vous voulez, leur illusion, sont-ils donc en dehors de l'humanité? Et parce que vous n'avez pas leur foi, vous sont-elles plus incompréhensibles et plus étrangères que les âmes de l'antiquité orientale ou hellénique? »

Disons qu'elles leur sont plus désagréables — parce que réelles, vivantes, et qu'il y a en elles quelque chose de menaçant, qu'elles contraignent à se poser des questions à quoi l'on voudrait bien ne pas songer. Moins mêlées au tissu ordinaire de la vie, les vues de foi qui sous-tendent le réalisme de Baumann seraient plus aisément admises, mais elles ont une urgence si quotidienne et en quelque sorte si immédiate qu'on ne les élude pas : voilà l'insupportable. A ce propos, l' « hypocrisie artistique » a nuancé son hostilité pour M. Baumann de bien curieux prétextes : elle a, en effet, trop d'éclectisme pour bannir du domaine de l'art une inspiration religieuse, voire une inspiration catholique ; elle reconnaît que le christianisme est un élément dramatique de premier ordre, mais encore faut-il qu'il prête sa grandeur, son sublime, à des sujets qui en vaillent la peine, et qu'il revête une forme littéraire digne de ses hauts symboles. Passe encore, disent ces artistes, qu'un Claudel construise ses grands drames lyriques sur le dogme de la communion des saints ; mais qu'a donc à faire la réversibilité des mérites et des peines dans cette ridicule histoire de mari trompé que nous conte M. Baumann?... A les en croire, les hautes conceptions de la spiritualité chrétienne sont en quelque sorte « réservées » ; elles ne jouent pas dans les existences médiocres ni dans l'humanité commune ; elles n'ont rien à voir, par exemple, avec les pauvres tribulations dont sont traversées nos vies domestiques. Quelle étrange conception de la réalité religieuse ! Et les mêmes qui s'émerveillent au récit des confessions morbides de *l'Éternel Mari*, de Dostoïevsky, se gaussent du héros de M. Baumann qui est évidemment plus grotesque, étant catholique romain. Quel dommage qu'il ne soit pas russe ! son mysticisme, son humilité, son désir de résignation expiatrice, sa miséricorde seraient sentiments admirables. Mais un pauvre homme de chrétien, ruiné, puis humilié,

trompé, abandonné et qui offre sa souffrance en holocauste, ah ! que nous importe ce sot personnage ! « Calvaire et apothéose de Sganarelle », écrit à son propos un critique que nous aurions cru plus sensible à la grande et vraie spiritualité qui se dégage de cette histoire humaine.

Car il n'est pas juste de dire que *Job le prédestiné* soit une sorte de Charles Bovary. Bernard Dieuzède, c'est un homme mal marié, mal fait pour les devoirs et les responsabilités du mariage, et que son idéalisme même rend d'une confiance aveugle et d'une bonté trop naïve ; c'est un contemplatif tout gauche devant l'imprévu des obstacles et d'avoir trop exploré sa propre misère intime n'a pas fortifié sa volonté qu'il a naturellement incertaine, mais l'a rendu plus indulgente aux défaillances d'autrui. Il faudra la souffrance, une souffrance d'homme, de pauvre homme jaloux, bafoué, méprisé, pour que son âme tire d'elle-même toute l'énergie d'une foi dont il n'a, jusqu'alors, goûté que l'apaisement. La pauvreté, cette pauvreté qui sera la cause de son infortune domestique, qui divisera sa maison en deux camps, il l'accueille d'abord comme une béatitude : il se loue même de sa faiblesse. « Par moi, dit-il, je ne puis rien, et cela vaut mieux. Autrement, j'aurais l'illusion d'être quelqu'un, comme j'ai eu celle de posséder quelque chose. Je n'attendrais pas d'en-Haut ma seule force. » Mais il devra toucher terre, sentir tout ce qu'un amour humain offre de charnel et de misérable, pour savoir le véritable prix de la résignation. Car, Bernard n'est ni un niais, ni un sot, comme on l'a prétendu ; et si la jalousie en lui-même lui semble horrible, il n'en pressent pas moins l'évidence du malheur qui le menace, du malheur pire encore qui menace sa femme ; il voit clair, il en souffre, et son désespoir nous émeut. « Je ne sais plus, dit-il, être aimé de la femme que j'aime. Que faire, ô Seigneur, pour qu'elle m'aime, si elle ne Vous aime plus. » Mais, secrètement, il a honte de soi et bouscule sa propre méfiance, comme une bassesse et une injustice. Violenter la conscience d'Hélène lui semblerait indigne ; il ne songe qu'à s'accuser lui-même ; puis il se torture sans rien dire et finit par se croire victime d'une abominable obsession. L'évidence de certains maux est, en effet, intolérable. Bernard se détourne du sien par effroi de trop souffrir et se laisse aller à l'espoir confus que sa femme peut encore être sauvée ; au reste, il se refuse à la croire tout à fait criminelle. Il lui faut le choc, l'évidence, le départ d'Hélène, pour qu'il sorte de ce balancement douloureux, et son âme ne révèle sa fermeté que dans l'excès de son malheur. — Maladie, humiliations, misère, tout l'accable et il ne cesse de grandir à nos yeux, car son renoncement est autre chose qu'une incapacité pas-

sive : il met à nu les plus beaux mouvements d'une âme chrétienne et malheureuse. Lorsque Hélène, meurtrie à son tour par la vie, reprendra la place qu'elle a abandonnée, Bernard ne cherchera pas désormais un bonheur sans amertume : il ne veut plus que le salut de celle qu'il aime, pour elle plus que pour lui, et il atteste son espérance qui domine sa douleur.

D'où vient donc qu'on semble méconnaître la grandeur morale de Bernard Dieuzède et que certains se soient demandé si ce Job est un saint ou un imbécile? — Il nous faut bien reconnaître que, quelque soin qu'il ait pris pour bien poser ce caractère, pour le peindre avec ses travers, ses imperfections, M. Baumann a donné au réalisme *extérieur* de sa peinture une importance telle que les sentiments y sont comme perdus ; il y a là une démesure, un manque d'équilibre qui nuit d'autant plus à la réalité spirituelle du personnage que la vie d'un croyant est surtout une vie intérieure ; il eût fallu la montrer davantage du dedans. Nous ne connaissons, en effet, les pensées de Bernard que par ce qu'il exprime, et la sublimité de ses paroles contraste si fort avec le ton réaliste et prosaïque des scènes où elles sont proférées, que ses sentiments, mal raccordés au reste du récit, risquent de nous paraître incohérents ou inexplicables. Le désaccord tient surtout, il me semble, à cette divergence de ton qui déséquilibre le roman et rompt son harmonie. Les anecdotes, les faits matériels, le pittoresque, tout le mouvement extérieur, — indispensable pour donner la sensation de la vie, situer, conditionner son histoire, — M. Baumann le prodigue avec une luxuriance excessive ; sans tomber dans les abus et les lenteurs de l'analyse psychologique, il eût fallu qu'il donnât à son héros une cohésion intérieure plus explicite. Autrement dit, les deux faces des événements, — la face matérielle et la face mystique, que M. Baumann sait si bien intégrer en un seul drame, ne sont pas dans une lumière égale — et c'est la matérielle qui l'emporte. Ou mieux encore : le roman naturaliste que contient *Job le prédestiné*, et qui a pour sujet les désordres, les chutes, les corruptions dont l'argent est l'origine dans ce monde de péché, ce roman-là s'est développé aux dépens du roman mystique qui le sous-tend, et qui a pour thème la vertu rédemptrice de la pauvreté,

On voit néanmoins quel étonnant parti M. Baumann peut tirer de ce double registre, qu'il fait jouer simultanément et dont l'idée catholique donne l'accord parfait. Il y a là une forme synthétique du roman d'une grandeur et d'une originalité féconde : c'est la forme du réalisme intégral — celui que nous souhaitons.

HENRI MASSIS.

Le témoignage de Pierre Dupouey.

C'est par le livre d'Henri Ghéon, *Témoignage d'un converti*, que la figure du lieutenant de vaisseau Pierre Dupouey fut pour la première fois révélée au public : l'incomparable spiritualité de cette âme n'a cessé depuis lors d'attirer vers elle les esprits religieux. Et voici qu'on vient de nous donner sa correspondance, avec une introduction d'André Gide.

On a parlé de la « conversion » de Dupouey et, certes, entre le dilettante que nous présente l'auteur de *l'Immoraliste* et l'homme qui a écrit les lettres qu'on publie, la distance paraît telle qu'il semble d'abord qu'on ne puisse prononcer d'autre mot. Cependant, regardons de plus près.

Entre son éveil à Hong-Kong, le 12 octobre 1877, et sa mort héroïque à Nieuport le 3 avril 1915, la vie de Dupouey fut, dans son ensemble, une continuelle et tenace ascension. Son âme put connaître des courbes et de douloureuses alternances. Mais, à quelque époque qu'on interroge ses écrits, il nous dira toujours que ce qu'il importe de connaître, ce ne sont pas « mille oscillantes petites choses, mais une seule rugissante vérité qui soit toute lumière et tout l'Amour ». Il n'est jamais sorti de là : il a toujours cherché à unifier les tendances diverses de son cœur, à les soumettre à un objet, digne d'être honoré et aimé plus que tous les autres. Qui s'étonnera qu'il ne l'ait pas trouvé dès ses premiers pas dans le monde?

Il avait été élevé par une mère très religieuse, dans l'amour de Dieu, de son Église et de la France. Après avoir suivi les cours des pères jésuites de Saint-Dizier, puis du collège Stanislas à Paris, il fut admis à l'École navale en 1895. En 1898, il part pour les Nouvelles-Hébrides. Jeune officier, il se trouve en face des miraculeuses révélations que la mer dispense si généreusement à qui lui livre son âme. Penché sur les merveilles du monde, il se recueille, écoute et regarde. Par tous ses sens, par son intelligence et son cœur, il se pénètre de la beauté des choses. Il se persuade qu'il n'est qu'une laideur : l'indifférence à la vie. Son métier lui réserve un précieux bienfait, le recueillement. Combien sommes-nous, dans les villes, qui puissions regarder en nous-mêmes, hors de toute contrainte, fût-ce une heure par jour? Lui, dès qu'il a quitté l'escale, cette épreuve nécessaire, dès qu'il est repris par la solitude du large, il est à même de se regarder face à face, de se connaître tel qu'il est.

La première œuvre de Dupouey (la seule qui, avant ses lettres, ait été publiée) est une plaquette intitulée : *Notes sur l'art et la vie de D. G. Rossetti;* elle date de 1906. Dupouey venait de passer un an en Angleterre afin d'y préparer le brevet d'officier interprète. Très attiré par les préraphaélites, il s'était attaché à l'étude de la vie et de l'œuvre de leur chef d'école. Et déjà ce premier écrit nous

révèle son âme. « Durant cette fonction mystérieuse, écrit-il, qui consiste pour le modèle à vivre devant les méditations du peintre, Rossetti découvrit avec une épouvante joyeuse que l'âme de son modèle n'était pas moins noble que son visage. »

Aussi bien, chez Rossetti, l'homme l'intéresse-t-il plus que l'œuvre. « Avant d'être un peintre, il se préoccupa d'être un homme et mit sans doute toujours au-dessus du problème de peindre celui plus grave de vivre. » Et voici le mot décisif : « Il est à la gloire impérissable de Rossetti d'avoir, dès son premier âge, su choisir ses ignorances. » L'homme qui décerne un tel éloge ne saura continuer longtemps à tout assimiler sans discernement.

C'est pourtant cette même année qu'il écrivait : « Je suis absolument sans rivage. » Ne commençait-il pourtant à l'apercevoir? Cet autre aveu des *Notes sur l'art et la vie de D. G. Rossetti* en dit long : « Pour nous qui sommes immergés dans la profondeur de la médiocrité, il semblerait avec Jansénius qu'il faille appeler le miracle, demander humblement la grâce qui nous fera nous éveiller à une vie nouvelle. »

La même année, embarqué sur le *Coureur*, patrouilleur des côtes d'Algérie, Dupouey s'attache en 1906 à pénétrer la pensée des Arabes. Il note ses impressions en touches fraîches et légères, mais dans ces notations d'art, on sent déjà l'attrait de Dupouey pour tout ce qui est bon, pour tout ce qui est pauvre.

Tu n'as pu faire taire ton cœur et vous fuyiez tous deux, Si Mahmoud, par les petits chemins des Ksours ; il n'était de repos pour toi qu'en entendant parler le cœur des autres (cœur misérable des pauvres qui, seuls, laissent parler leur cœur). Et quand une voix t'appelait « Saadie », tu répondais : « Louange à Dieu ! me voilà ! »

Et ne connaît-il pas déjà l'abandon en Dieu et l'adoration :

Labeur facile, journées dorées, fatigue et prière. Le temps ne trouve rien qui lui résiste et chaque chose sans effort entre dans la mort à son heure...

Et chaque jour, élevant tes sandales, tu reviendras auprès du Dieu clément et miséricordieux avec ton cœur d'enfant. Tu te prosterneras dans ta faiblesse en rendant témoignage au Maître des mondes, à cette heure du Moghreb où le Ham d'Oullah semble brodé sur les tendres échappées du soir, au-dessus des palmes, et s'échappe de nos lèvres avant que notre cœur l'ait prononcé.

Dupouey le dira plus tard : « J'ai appris des Arabes bien des choses et en particulier la douceur de la prière. »

Il n'est pas de lecture plus suggestive, plus susceptible de nous éclairer sur la culture et le travail de son esprit, que celle de ces quelques pensées notées hâtivement sur les feuillets de ses carnets entre 1904 et 1910.

L'amour, dans sa pureté ne comporte pas de déceptions. L'amour n'est jamais déçu. Ce qui le chagrine, c'est la volonté de puissance qui se cache en lui et le souille.

Une éducation qui n'enseigne pas exclusivement des amours est mauvaise. Planter des prudences dans l'esprit d'un enfant, c'est le condamner pour toute sa vie à brouter à longueur de longe.

Peiner pour gagner un, deux ou trois francs de plus qui te permettront, El Hâdj, de repartir vers les rivages saints de la chambre d'Allah.

Peiner pour mériter le regard et le sourire d'une femme qui vous aime comme Lucrèce et dont la pensée est enlacée à la nôtre pendant la besogne quotidienne.

Aimer l'amour de façon que toute gêne et toute souffrance soient bienvenues parce que forcées de ployer les genoux devant lui, d'avouer qu'elles ne peuvent rien contre lui et de lui rendre hommage.

On ne sait s'il faut rire de tout ou ne se nourir que de douleur, mourir d'indifférence ou s'inquiéter sans fin. Il semble que tout soit également négligeable, pourvu qu'il y ait de l'amour dans la vie, pourvu que l'on perçoive l'accord du monde, pourvu que l'œil distingue un ramage, dans la trame soi-disant grossière de la vie quotidienne.

Avec quel respect nos mains ne devraient-elles pas soutenir et nos yeux contempler ce brocart tendu entre les deux éternités, où sur la trame croisée de l'amour et de la vie... [Inachevé.]

Avec quelle lenteur nous devrions lire cette banderole que les anges écrivent dans le ciel.

La ferveur, la simplicité demeurent à mon avis l'essence de la joie! il n'est rien sans elles....

La prière est la force par excellence au monde parce qu'elle est le commerce avec l'objet du désir, l'occasion dans laquelle se manifestent la puissance et la splendeur qui se communiquent à nous par une saveur qui compense toutes les ébriétés renoncées.

Demander de savoir prier.

Dès cette époque, Dupouey lisait l'Évangile, les mystiques et son cher Hello; parmi toutes ses lectures, celle des œuvres de Paul Claudel eut sur son évolution une influence décisive. « En lisant Claudel, disait-il, on ne peut rester sur place : il vous prend là où vous êtes et il vous contraint d'avancer. »

A la fin de 1910, à la veille de ses fiançailles, Dupouey a choisi dans l'innombrable richesse de son cœur et de son esprit ces matériaux solides avec lesquels il a bâti sa foi et va bâtir sa vie.

Alors survient pour lui la merveilleuse révélation du sens profond et véritable de l'Amour... Lui qui, si longtemps, le prodigua à toutes choses créées, à toutes créatures, avant que de remonter au Créateur, lui qui, si longtemps, donna sans rien recevoir en retour, voici qu'il voit venir à lui un être d'exception auquel il peut dire : « Mettons en commun le bien que nous avons pu amasser afin qu'il donne double moisson et cherchons à étouffer tout le mal afin qu'il ne porte pas double dommage. » Dès lors sa vie prend son sens véritable; plus rien n'est petit à ses yeux; il met « un grain d'amour dans chaque instant de vie ». Puis vient le jour béni où cet homme, qui fut

complexe à l'excès, se penche sur un berceau et faisant sienne l'âme naïve et joyeuse de son enfant, s'écrie comme Claudel : « Soyez béni, mon Dieu, parce qu'à ma place il naît un enfant sans orgueil ! »

* * *

De cette époque quelques écrits de lui nous sont restés. Ce sont d'abord des conférences faites en 1912-1913, à Lorient, aux marins des compagnies de formation :

Il n'y a de liberté que par la sagesse et l'ordre et il n'y a pas de pire tyrannie que d'être abandonné à sa fantaisie, dit-il à ses hommes ; servir, voilà la grande explication et le grand mystère de la vie.

Et aussi :

Si nous communiquons avec le monde par l'obéissance, alors il nous prête de sa force et nous trouvons en lui un appui proportionné à notre dépendance. Si, au contraire, nous vivons en égoïstes, si nous cherchons à asservir ce qui nous entoure, en refusant d'obéir à ce qui est au-dessus de nous, alors c'est nous qui prêtons au monde notre faiblesse.

En ces marins que la guerre va jeter bientôt dans les ruines de Dixmude, les plaines de l'Yser, essaie-t-il d'infuser l'exaltation et l'ivresse de la gloire? non pas, mais bien plutôt et avec quel sens prophétique, les humbles, essentielles vertus qui feront le secret de leur résistance incomparable.

S'il y a une incontestable bravoure à se jeter dans le gouffre avec une gerbe de gloire, il n'y en a pas moins à accepter les lenteurs, les soucis, les privations, les ruses d'une campagne de guerre, toute la patience qui fait mûrir la victoire.

C'est ensuite une étude, restée à l'état de notes inachevées, intitulée : *Essai sur l'individualisme*, notes personnelles, écrites pour lui-même, où il fustige avec véhémence tout « ce qui ne rentre pas bellement dans la route royale de la doctrine », mais au cours desquelles il se réjouit aussi de penser « que la vérité romaine intégrale ne laisse échapper aucune vérité partielle, ne vous prive d'aucun aspect du vrai, mais au contraire, les fait participer pour notre bienfait à sa vie puissante et profonde, se les incorpore, étend jusqu'à elles la bénédiction de sa protection surnaturelle ». Il n'est pas sans intérêt de noter ici qu'il n'a pas brûlé sans discernement tout ce qu'il avait adoré, mais qu'il précise au contraire que « l'art, la beauté ou la vie ou l'amour ou la passion peuvent louer Dieu ».

Au moment où la guerre surprend tant d'hommes dans leur indécision effarée, elle trouve en Pierre Dupouey une âme qui a choisi : l'homme a femme et enfant ; il sait toutes les joies profondes du foyer ; l'officier est un chef qui a appris à bien connaître le cœur de ses marins et ils nous disent de lui : « Avec le capitaine, on est

comme obligé d'agir le mieux possible », le fils de Dieu a retrouvé son père qui l'a sauvé de lui-même. Il est prêt.

Novembre 1914. — Le front de l'Yser : « Le froid pique un peu, surtout la nuit ; mais il fait si bon, si chaud dans mon cœur !... Notre pauvre brigade, après trente et un jours de tranchées (ce qui est je crois un record), aurait grand besoin d'un véritable repos et d'un réel ravitaillement. Plusieurs de mes hommes marchent avec des souliers dont les semelles ne sont que trous.

« Si je ne l'avais su, la vue de Nieuport littéralement pulvérisé par le fer et par le feu m'apprendrait que le bonheur matériel n'est rien, que seul importe le foyer invisible construit sur l'union des cœurs, sur leur indissoluble confiance, que celui-là seul compte et triomphe aisément des plus formidables engins. »

A un ami qui lui demande ses impressions de tranchée, il répond seulement : « On y est bien pour lire. »

A mesure qu'autour de cet homme s'accumulent plus nombreuses les ruines et les horreurs de la guerre, son âme ne cesse de s'élever. Autour de lui ses amis, ses hommes tombent... Il en ressent profondément la perte, car il les aime, en est aimé, mais aussitôt sa pensée se reporte sur son pays : « Nous lui referons une âme ! nous lui redonnerons toutes ses intégrités, même si nous mourons, surtout si nous mourons ! » Depuis le début de la guerre, avec une prescience troublante, il a la conviction d'être l'une des victimes désignées. « Quelle splendide occasion de mourir ! dit-il, quels chanceux nous sommes ! nous mourrons peut-être debout ! »

L'approche de la fête de Pâques le transporta au sommet de l'extase : « De quel cœur nous chanterions ensemble l'*Alleluia!* malgré la guerre, oui, à cause de la guerre ! » dit-il à son aumônier et il ajoute : « Mon ami ! mon ami ! quelle grâce ! penser qu'on va au ciel et mourir pour la France ! »

Le même jour, cette grâce lui était accordée, le samedi saint, 3 avril 1915, dans les tranchées de Nieuport : vers neuf heures du soir, il fut frappé au front par une balle tirée au hasard, sur l'abri d'un poste avancé... Mort sans faste d'un héros modeste et d'un chrétien sublime...

La vie de Dupouey nous apparaît comme un merveilleux édifice. Avec ses assises surabondantes et tourmentées, longtemps on ne sut s'il serait temple ou mosquée, et voici qu'un jour il s'élança vers le ciel enfin discerné, comme une flèche gothique, qui s'éleva bien vite si haut que lorsque le bâtisseur en fut ravi par Dieu, il était déjà plus proche de Lui que de nous. « Ceci fut bâti pour Dieu par mon amour. » Voilà ce que chacune de ses lettres semble nous dire, comme le secret de toute une vie.

PAUL RUGIÈRE.

LES BEAUX-ARTS

L'ART RELIGIEUX AU SALON D'AUTOMNE

LA SCULPTURE, LE LIVRE, LES ARTS APPLIQUÉS

La section d'art religieux, organisée par M. Georges Desvallières au Salon d'automne, est particulièrement importante et l'on doit reconnaître qu'aucune de nos grandes sociétés n'avait offert au public, dans leurs expositions annuelles, un ensemble d'œuvres aussi intéressantes à divers titres. Incontestablement, nous assistons à une renaissance de l'art religieux, on devrait dire de l'art catholique, à laquelle les efforts de la Société de Saint-Jean ont contribué dans une large mesure.

Il ne nous appartient pas de parler des vertus spirituelles d'un tel art. Des esthéticiens, des philosophes comme MM. Ghéon et Maritain les ont fort bien mises en lumière. Sans prétendre ignorer les raisons de cet ordre, on peut en montrer d'autres, que l'étude objective de la condition présente des arts plastiques permet de dégager.

Dans les salons, dans les expositions particulières, partout où se voient des tableaux en nombre, on est frappé de la disproportion entre la fin et les moyens. Presque partout, beaucoup de talent, d'ingéniosité, de virtuosité facile et même de vrai savoir sont dépensés en pure perte, pour donner une apparence d'existence plastique à des conceptions dont l'indigence intellectuelle est affligeante au plus haut point. Sous prétexte de restituer à la peinture sa pureté, n'a-t-on pas vu de prétendues écoles s'interdire tout sujet animé, toute repré-

sentation de mouvements, et sous prétexte de peindre « l'objet en soi », réduire toute forme à un volume géométrique. Ajoutez à cela la crainte de « l'anecdote », soigneusement entretenue par les sectateurs du compotier cézannien, de la guitare et du damier cubistes, et un dédain parfaitement conventionnel pour la « peinture littéraire ». Toutes ces rengaines d'ateliers, ressassées par des peintres qui se croyaient « d'idées avancées » n'étaient que la transposition dans le domaine plastique de ces théories dérivées de l'art pour l'art qui ont empoisonné la littérature et particulièrement la poésie. Il se trouva des théoriciens pour distinguer la peinture « historique » qui se propose de raconter et de décrire et la peinture « pure », laquelle serait proprement l'art d'assembler des formes et des couleurs d'une manière agréable aux yeux. Encore la notion d'agrément ou, comme disait Poussin, de délectation demeura-t-elle longtemps réprouvée et pour certains la nécessité de plaire n'est qu'affaire d'opportunité.

On n'a jamais tant parlé d'ordre, de construction, de hiérarchie. On n'a jamais vu tant de vérificateurs improvisés des poids et mesures plastiques, tant de chercheurs de disciplines, ni tant de pédagogues tirant à qui mieux mieux la leçon d'Ingres ou la leçon des sculpteurs nègres du Bénin ! Le « cliché de droite » dénoncé par Dubech sévit aussi chez les peintres.

Certes, il ne faut pas faire fi des discussions techniques, ni de cette inquiétude sur les moyens picturaux qui est légitime et souvent féconde. Mais, en fait, beaucoup confondent formule et combinaison avec discipline.

Une discipline intellectuelle, voilà ce qui fait défaut aux mieux doués. A l'origine de tant d'ouvrages inertes, il y a un vice de conception. Tantôt la pauvreté d'esprit prend le masque de la naïveté barbare ou primitive, tantôt elle est inconsciente et d'autant plus pénible qu'elle s'exprime avec plus d'éclat et de violence. De là une étrange impression d'artifice et d'équivoque moins sensible dans le paysage, la nature morte, le portrait, que dans les nus dont l'insignifiance est lamentable : témoins ces baigneurs et odalisques de fantaisie dont le Salon d'automne est encombré.

L'artiste catholique bénéficie d'une discipline et d'une contrainte bienheureuse : celle du sujet. Il a quelque chose à dire, il sait ce qu'il lui faut exprimer, et sa foi commande son émotion. A égalité de moyens d'expression, il se trouve favorisé, si l'on admet que l'art ne soit pas simplement affaire de sensualité.

Mais il faut dissiper un malentendu. Je me suis permis de critiquer ici même certaines tendances à l'archaïsme, au primitivisme qui risquaient à tout le moins de donner à l'art religieux un carac-

tère inactuel, un air d'imagerie populaire. Il me semblait qu'un croyant dût éviter tout ce qui pouvait donner à sa croyance un air d'antiquaille, ou de curiosité, ou de bizarrerie, afin d'en exalter, tout au contraire, le caractère vivant et « actuel. » N'était-il pas fâcheux d'associer étroitement l'idée d'art religieux à des formules maniérées ou à tout le moins stylisées à l'excès? Sans doute, on doit craindre de tomber dans un excès contraire et de mêler les figures sacrées à des représentations trop réalistes qui n'auraient pas en ce siècle l'excuse de la naïveté. En pareille matière, il faut beaucoup de tact et l'aptitude à concevoir noblement, qui n'est pas chose commune. A cet égard, le vaste fragment décoratif de M. Georges Desvallières est irréprochable. L'imagination en est très belle et très émouvante. *Rédemption* (*souvenir de guerre*), tel est le sujet de cette composition où l'on voit dans une sapinière des Vosges les martyrs de la guerre s'élancer à travers les éclatements vers la montagne sainte et le séjour des Élus. L'exécution n'est pas encore définitive, le peintre se proposant d'y apporter au dernier moment quelques modifications. Une certaine égalité de facture et un coloris trop uniformément monté de ton font que les nuages, les shrapnells, les terrains et les motifs décoratifs qui sont au centre ont la même consistance. Peut-être aussi les figures sont-elles un peu frêles pour les dimensions de l'ensemble ; mais, encore une fois, tout cela ne saurait être bien jugé que l'œuvre terminée et mise en sa place. Une *esquisse pour un vitrail*, du même, est d'un éclat brillamment contrasté. Ne quittons pas cette admirable famille d'artisans sans signaler les broderies de Mlle Sabine Desvallières et surtout le *Calvaire en fer forgé* exécuté pour Mme Denys Cochin, en mémoire du capitaine Augustin Cochin. C'est une œuvre absolument remarquable pour l'élégance des proportions et la simplicité fleurie du dessin qui garde à la matière sa richesse fruste et sévère. M. Richard Desvallières, en dépit de sa modestie, apparaît comme un maître en sa partie et l'un des rares artisans qui soient capables de nous faire honneur dans une exposition internationale des arts décoratifs.

M. Maurice Denis, dont on sait les efforts et l'influence, expose deux cartons de fresque dont l'un, *Résurrection de Lazare*, est composé avec beaucoup de sérénité. Le *Saint Martin* de M. Jean Marchand, les fresques de M. Henri Mairet, les statues en plâtre de M. Nicolas Pesce, les gravures de M. J. Beltrand retiennent aussi l'attention, ainsi que les plans et élévation de l'église Saint-Louis de Vincennes, œuvre de MM. Joseph Marrast et Jacques Droz.

La *Vierge à l'offrande* de M. Bourdelle est un morceau capital. En plein air et dans son cadre, elle sera d'un très grand effet. La simpli-

cité des formes présente à la lumière des surfaces savamment ménagées et malgré l'éclairage défectueux de ce Grand-Palais, effroyable témoignage de l'art sous la troisième République, on peut se rendre compte que cette grande figure, faite pour être regardée d'en bas, n'a pas une ombre morte.

Auprès de cette œuvre de grand ordre, la *Pomone* en bronze de M. Aristide Maillol garde une heureuse et solide densité. Mais je préfère un *buste de jeune femme*, en pierre, d'un sentiment moins épais. MM. Dejean, Bernard, Halou, Drivier, Contesse, Fernand David sont représentés par des envois excellents et dans l'ensemble la sculpture est ici de meilleur aloi que dans les autres Salons. Un ancien praticien de Rodin, M. Ponpon, a modelé un ours blanc en plâtre, d'un beau mouvement et d'une simplification harmonieuse.

La *section du livre* est moins fournie qu'à l'ordinaire. On y remarque le déclin de la gravure sur bois, dite d'amateur, dont les brutales oppositions de noir et blanc et les tailles d'une gaucherie mécanique ont cessé de paraître seuls idoines à l'accompagnement d'une bonne typographie. La gravure de métier revient en faveur et M. Ouvré s'y distingue.

Mettant à profit l'exemple de MM. Galanis, M. Constant Le Breton et Morin-Jean ont fait de grands progrès. Dans la gravure au burin sur cuivre, M. J.-E. Laboureur demeure le maître incontesté, en dépit de maints imitateurs maladroits. Son art ingénieux et spirituel garde tout son charme délié. Un peu sec parfois, il évite toujours la fadeur.

Enfin signalons, heureux symptôme, une cohue moins dense que naguère, devant les mobiliers d'art, coussins noir et or, tentures funèbres et autres splendeurs décoratives. La suprématie du marbre noir et blanc et de l'ébène macassar est menacée. Si l'on veut absolument continuer à exposer comme œuvres d'art des objets qu'on trouve dans les magasins, qu'on fasse un choix sévère. Puisqu'il y a des jurys au Salon d'automne, que celui des « ensembles mobiliers » se montre moins accueillant à toutes les horreurs commerciales. Comme il y aura toujours des gens pour acheter ces choses-là, on ne risque pas de faire tort à ceux qui les fabriquent.

ROGER ALLARD.

LA PHILOSOPHIE

CONNAISSANCE DE L'ÊTRE

(Troisième cahier de Théonas) (1)

IV

LES DEGRÉS DE L'ÊTRE

Les choses qui sont dans le monde différant les unes des autres par leur être même, si l'une diffère de l'autre par *ceci* ou *cela* que l'autre n'a pas, la première doit avoir *plus d'être, être* (sous tel ou tel rapport) *plus* que la seconde, puisque ceci ou cela c'est de l'être. Il me faut donc dire que les choses sont plus ou moins, ou que l'être a des degrés.

Mon imagination, lorsque je dis *plus et moins*, se représente des choses étendues qui se mesurent. Mais ce n'est pas de cela, ce n'est pas de quantités qu'il s'agit à présent, il ne s'agit que de l'être. Je dis simplement qu'une chose *est plus* qu'une autre lorsque pour passer de la première à la seconde il me suffit de *nier* de la première, par la pensée, ceci ou cela, quelque détermination intelligible. Cette notion du *plus* et du *moins* ainsi définie est pure, en elle-même, et pour mon intelligence, de toute considération d'espace ou de quantité.

La notion transcendantale d'*être*, considérée à ce point de vue, c'est-à-dire selon qu'est davantage ce qui ne manque pas de ceci ou de cela, ou selon que l'être comporte plénitude ou achèvement,

(1) Voir la *Revue* des 1er et 15 octobre 1922.

se confond avec la notion de *parfait*, le « parfait » étant « ce à quoi rien ne manque », soit dans un ordre donné (perfection relative), soit purement et simplement (perfection absolue). Parler de degrés d'être, c'est donc parler de degrés de *perfection.*

Partout où il y a diversité (j'entends une autre diversité que celle de la simple position dans l'espace), partout où il y a diversité, il y a inégalité.

Enfin je vois que l'être, qui, je le sais, est *analogue* et en lequel se résout en dernière analyse tout ce que conçoit la pensée, embrasse d'une certaine manière dans son amplitude toutes les perfections possibles ; *être* et *perfection* vont donc ensemble. En sorte que si une chose existe qui épuise, si je puis ainsi parler, toute la plénitude de l'être, si une chose est l'Être même, cette chose est nécessairement d'une perfection infinie.

Mais je puis appuyer davantage sur cette vérité. Je sais en effet que l'être enveloppe deux éléments distincts qui se connotent l'un l'autre, l'essence (ce qu'une chose est, ce qui a l'être) et l'existence (l'acte même d'être). Ce que signifie l'idée d'existence, c'est purement et simplement l'acte ou la perfection par laquelle quelque chose est posé « hors du néant », *extra nihil*, et « hors de ses causes », *extra causas;* bien entendu en parlant ainsi je ne prétends pas *définir* la notion d'existence, qui est *première;* je prétends seulement préciser, pour la clarté du discours, ce que j'entends et ce que tout le monde entend par cette notion première. Cette perfection même toutefois, si je la considère avec soin, m'apparaît comme la perfection par excellence, c'est par elle en effet qu'est posé dans la réalité tout ce qu'est une chose, autrement dit toutes les autres perfections de cette chose. Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Et ainsi selon le degré de perfection de l'essence qui reçoit l'existence, cette perfection par excellence, qui consiste à *exister*, est reçue avec plus ou moins de plénitude, elle est donc mesurée à la mesure de l'essence qui la reçoit ; mais supposé une chose qui soit l'Être même, c'est-à-dire qui ait pour essence d'exister, en ce cas cette perfection par excellence, qui consiste à exister, ne sera mesurée par rien, et l'essence d'une telle chose, par là même qu'elle ne mesurera ou ne limitera pas la perfection d'exister, contiendra en soi toute l'infinité de la perfection.

Mais une telle chose existe-t-elle? Avant de le rechercher, je considérerai cette notion des degrés d'être ou de perfection, que je viens de dégager, et j'essaierai d'en tirer le fruit intelligible, autrement dit je me demanderai s'il n'y a pas quelques axiomes qui lui soient liés immédiatement.

Et tout d'abord, si je rapproche cette notion des principes de raison d'être et de causalité, je m'aperçois que la raison d'être ne peut pas *être moins* (avoir un moindre degré de perfection) que ce dont elle est la raison ; je m'aperçois également que la cause doit avoir en soi, d'une certaine manière, l'être et la perfection de l'effet, on ne donne que ce qu'on a, et même qu'elle doit *être plus* (avoir un plus haut degré de perfection) que l'effet, car elle n'*est* pas seulement, elle *agit*, elle produit l'effet.

I. *Le plus ne peut pas venir du moins, ce qui a moins d'être et moins de perfection ne peut pas être cause ni raison d'être de ce qui a plus d'être et de perfection* (1).

II. *La cause a plus d'être et de perfection que ce dont elle est la raison* (2).

Ces principes sont évidents, et s'imposent par eux-mêmes à l'intelligence. Pourtant ne parle-t-on pas de grands effets produits par de petites causes? Et d'autre part le père, qui est homme comme le fils, n'a-t-il pas le même degré d'être que le fils et non un degré plus élevé?

C'est que dans l'axiome en question il s'agit de la cause *totale :* les petites causes qui produisent de grands effets ne peuvent être que des causes *partielles*. Les parents non plus ne sont pas la cause totale de l'enfant, il y a d'autres causes qui les font eux-mêmes être et agir, selon le mot d'Aristote, *homo et sol generat hominem;* sans compter que le père est homme parfait (adulte), tandis que l'enfant n'est qu'homme en devenir.

Mais je mettrai à profit cette difficulté et je remarquerai ceci : les axiomes métaphysiques s'imposent en raison de leur *évidence intellectuelle* et des exigences primordiales perçues dans l'idée d'être, ils ne sont pas une simple généralisation de quelques cas d'expérience ; la preuve en est que souvent l'expérience, lorsque nous ne prenons pas la peine de l'analyser de près, et de débrouiller sa complexité, semblerait les contredire au premier abord. Pourtant *il faut*, je le sais d'avance, qu'ils soient vérifiés dans chaque cas d'expérience. C'est donc que leur force ne vient pas de la simple expérience. Les exemples que nous cherchons à leur sujet sont là pour les illustrer en aidant notre imagination, ils peuvent même donner occasion à notre intelligence de les faire jaillir en elle ; ils ne sont pas là pour les fonder.

Disons maintenant qu'une chose a une perfection *par elle-même*

(1) *Propter quod unumquodque, et illud magis, aut saltem non minus.*

(2) *Id propter quod aliquid est, oportet melius esse.* D'où il suit que *omne imperfectum a perfecto trahit originem.*

ou *par son essence* (*per se, per suam essentiam*), lorsqu'elle a cette perfection à raison de sa propre nature (sans d'ailleurs être nécessairement pour cela la raison suprême et dernière de cette perfection). Ainsi tout homme est vivant, ou raisonnable, *per suam essentiam* (sans d'ailleurs être pour cela le principe suprême de la vie ou de la raison), un corps en ignition est lumineux *par soi* (sans d'ailleurs être pour cela la raison dernière et totale de la lumière). Au contraire un miroir n'est pas lumineux par soi, mais seulement s'il reflète le soleil, un morceau de fer n'est pas incandescent par soi, mais seulement s'il est placé dans le feu.

Mais dès lors la vérité d'un nouvel axiome (qui n'est qu'une détermination du principe de raison d'être) ne m'apparaît-elle pas?

III. *Ce qui n'est pas par soi* (per se, per suam essentiam) *suppose avant soi* (au moins d'une priorité de nature), *ce qui est par soi* (1).

Car on ne peut pas remonter à l'infini dans la série des choses qui ont une perfection sans l'avoir par soi, et il faut bien s'arrêter comme à leur ultime raison d'être, à une chose qui ait cette perfection à raison de sa propre essence. En outre ce qui a une perfection *per se* l'a nécessairement *plus* que ce qui n'a pas cette perfection *per se* (axiomes I et II).

L'expression *per se* porte sur le *sujet* qui possède une perfection et sur la manière dont il est par rapport à cette perfection. Mais ne peut-on considérer la *perfection possédée* elle-même (le *prédicat* ou attribut) et la manière dont elle est dans le sujet?

Si je dis par exemple que Pierre est homme, ou que Pierre est blanc, ou qu'il est bon, je dis que certaines perfections se trouvent en lui. Ces perfections, je puis les regarder en elles-mêmes, en faisant abstraction du sujet où elles sont : j'en parle alors comme de choses qui existent séparément dans mon esprit (sans savoir encore si elles peuvent ou non, les unes ou les autres, exister aussi séparément dans la réalité). C'est ainsi que je parle de l'*Humanité* (ce par quoi on est homme), de la *Blancheur* (ce par quoi on est blanc), de la *Bonté* (ce par quoi on est bon).

D'autre part, il y a pour chacune de ces perfections, ainsi considérées en elles-mêmes, une certaine plénitude d'être qui peut lui convenir. Et si chacune existait dans la réalité *à l'état pur*, elle aurait là, nécessairement, toute cette plénitude d'être, étant alors une chose réelle à qui rien ne manquerait de ce qu'elle peut avoir, puisque existant à l'état pur elle existerait sans nulle diminution.

(1) *Quod est per se, prius est eo quod non est per se.*

Mais les sujets en qui se trouvent réellement ces perfections, ont-ils cette plénitude d'être? Socrate est-il homme en plénitude? Alors il aurait tout ce que l'humanité comporte comme pouvant lui convenir, il aurait la sagesse qu'a eue Aristote, l'art qu'a eu Phidias, la science qu'a eue Archimède, et ainsi de suite sans fin, il aurait toutes les perfections répandues en la multitude de tous les hommes. Ce lis est-il blanc en plénitude? Alors il aurait tout ce que peut comporter la blancheur, et rien ne pourrait être plus blanc que ce lis, ou d'un blanc différent. Ce fruit est-il bon en plénitude? Alors il aurait tout ce que peut comporter la bonté et rien ne pourrait être meilleur que lui ou d'une autre bonté.

Par rapport à la plénitude ou à la richesse d'être dont une perfection est capable et qu'elle aurait nécessairement si elle existait dans la réalité à l'état pur, l'être qu'a cette perfection dans ces sujets est donc *diminué*, déchu si j'ose dire. Cette perfection n'est pas possédée par eux avec toute la plénitude qui peut lui convenir. Le signe en est, ou bien (comme dans le premier des exemples précédents) que cette perfection se trouve à l'état concret en une multitude d'individus qui la possèdent au même degré (car on n'est pas plus ou moins *homme*), mais qui se partagent diversement toute la variété d'être accessoire qui peut lui convenir, ou bien (comme dans les deux autres exemples) qu'elle se trouve à l'état concret en des sujets qui la possèdent elle-même à des degrés différents ; car si la blancheur ou la bonté en soi n'admettent pas le plus et le moins, par contre les choses en qui je les vois sont *plus ou moins blanches* et *plus ou moins bonnes*, en sorte que la qualité même de blancheur ou de bonté comporte dans ces choses plus ou moins d'intensité ou de perfection. Ainsi il y a de beaux visages et des visages plus ou moins beaux, mais aucun d'eux n'épuise la plénitude de la beauté.

Comment désigner cette manière *diminuée* dont une perfection est dans certains sujets, par rapport à la plénitude qui peut lui convenir, et qui lui conviendrait nécessairement si elle existait à l'état pur? Cette perfection est dans ces sujets non pas selon toute sa plénitude possible, mais selon une partie de sa plénitude possible. Je dirai que ces sujets ont part à cette perfection, ou qu'ils la *participent* plutôt qu'ils ne l'épuisent ; ou encore que cette perfection est en eux *par participation*. Voilà un nouveau concept précisé devant mes yeux. Par opposition, une perfection qui est dans un sujet selon toute la plénitude d'être qui peut lui convenir, et qui est ainsi épuisée par ce sujet, je dirai qu'elle est en lui *par essence* (per essentiam).

Si je me représente un sujet qui a une perfection de cette manière, je vois immédiatement qu'un tel sujet doit être au souverain degré

de cette perfection : puisqu'il a, par hypothèse, cette perfection selon toute la plénitude qui peut lui convenir et qu'ainsi aucun être ne peut l'avoir davantage.

Bien plus, il doit non seulement avoir cette perfection, mais encore être cette perfection elle-même ; car celle-ci doit avoir en lui autant de plénitude qu'à l'état pur, il faut donc qu'elle existe en lui à l'état pur, et que par suite, lorsqu'on la lui attribue, elle demeure à l'état pur, en sorte qu'on ne dise pas seulement, par exemple. *il est bon*, mais encore : *il est la bonté.* Il est tellement bon, il épuise tellement toute la plénitude possible de la bonté, qu'il a la bonté même pour nature. Le langage commun, pour désigner hyperboliquement celui qui possède éminemment un art ou une vertu, dit d'une façon semblable : cet homme est la générosité même, ou la poésie en personne. De même, si une chose pouvait exister qui fût blanche par essence, il faudrait qu'elle fût la blancheur même. Si un être pouvait exister qui fût homme par essence, il faudrait qu'il fût l'humanité même.

Enfin un sujet qui a une perfection *par essence* est nécessairement *infini* dans l'ordre de cette perfection. Car toute limitation est une négation. Or ce qui est bon par essence, étant la bonté même, ne peut rien avoir en lui qui limite sa bonté. De même si une chose existait qui fût la blancheur ou qui fût l'humanité, cette chose serait absolument illimitée dans l'ordre de la blancheur ou de l'humanité.

Or il est évident que ce qui a une perfection *par participation* tient ou reçoit cette perfection d'autre chose, puisqu'il l'a sans l'être, et qu'ainsi il ne peut la tenir de lui-même. (S'il la tenait de lui-même, il faudrait qu'elle fût en lui *non reçue*, par suite sans diminution, et donc qu'il la fût, au moins d'une manière éminente : ce qui est exclu par hypothèse). Dès lors, ce qui a une perfection par participation tenant cette perfection d'autre chose, qui doit l'avoir davantage, puisqu'elle la donne (axiome II), et cette autre chose, si à son tour elle a cette perfection par participation, la tenant d'une troisième qui l'a davantage, il faut, sous peine d'aller à l'infini dans une telle série, ce qui est impossible, s'arrêter, comme au principe ou à la cause de cette perfection dans tout le reste, à ce qui a cette perfection au souverain degré possible, c'est-à-dire à ce qui a cette perfection *par essence* (per essentiam).

IV. *Tout ce qui a un être ou une perfection par participation se ramène à ce qui a cette perfection par essence comme à son principe et à sa cause* (1).

(1) *Omne quod habet aliquid per participationem, reducitur ad id quod habet illud per essentiam sicut in principium et causam.*

Il est clair d'autre part que ce qui a un être ou une perfection sans l'avoir *par* SON *essence* (*per se*) n'a pas cet être ou cette perfection PAR ESSENCE (*per essentiam*). Mais la réciproque n'est pas nécessaire. Pierre est homme *par participation* et pourtant Pierre est homme *par son essence* (1).

Si un sujet a un être ou une perfection *par son essence*, mais s'ils sont plusieurs individus à l'avoir ainsi, en sorte qu'elle est chez eux tous au même degré, mais qu'ils se partagent diversement la plénitude d'être accessoire qui peut lui convenir, ou encore si cette perfection se trouve en différents êtres à des degrés divers, alors c'est qu'elle n'est *per essentiam* en aucun de ces sujets. Ainsi Pierre est homme par son essence. Mais si je réfléchis que Paul, Jean, Jacques, etc., le sont aussi, et qu'ils se partagent diversement la sagesse, la science, la vertu, la vigueur d'esprit ou de corps, la finesse d'instinct, etc., qui peuvent convenir à l'humanité, je comprends que les uns et les autres sont pour ainsi dire à une distance infinie d'être hommes *par essence*. Une plante est vivante par son essence (puisqu'il est de sa nature d'être un corps vivant). Mais si je considère divers vivants, un lichen, un rosier, un oursin, un chien, un homme, qui possèdent la vie à des degrés différents et par conséquent d'une manière plus ou moins imparfaite et limitée, je m'aperçois qu'aucune de ces choses n'est vivante *par essence;* autrement elles auraient la vie dans toute sa plénitude, sans aucune limitation, elles seraient la vie.

Mais alors le principe que j'ai énoncé tout à l'heure (axiome IV) doit s'appliquer ici? Qu'il s'agisse de perfections qu'un sujet ne possède pas par son essence, comme la bonté par exemple (2), ou qu'il s'agisse de perfections qu'un sujet possède par son essence, comme l'humanité ou comme la vie, en tout cas il me faut dire que ce qui est par participation suppose avant soi ce qui est par essence. Disons donc hardiment qu'avant ces choses que j'appelle hommes, vivantes, bonnes, blanches, etc., il y a quelque chose qui a l'humanité, quelque chose qui a la vie, quelque chose qui a la bonté, quelque chose qui a la blancheur *par essence* et non par participation.

(1) Cette importante distinction du *per suam essentiam* et du *per essentiam* est exposée par Cajetan (in *Sum. theol.*, I, 6, 3) en même temps que la juste notion de la *participation*, par où le thomisme sauve l'essentiel de la pensée de Platon.

(2) Aucune chose ici-bas n'est bonne *per se*, parce qu'une chose est dite *bonne*, purement et simplement, quand elle est *achevée* dans l'être qui lui convient, or toute chose qui n'est pas l'Être même est *achevable*, non *achevée*, en vertu de sa nature

Comment toutefois cela est-il possible? Est-ce que je vais platoniser, et croire qu'il existe dans un monde supra-sensible des archétypes éternels, tels que l'humanité en soi, auxquels « participeraient » je ne sais comment les choses de ce bas monde? Est-ce que je ne vois pas clairement qu'il ne peut pas y avoir d'humanité en soi, ni de blancheur en soi? Car l'humanité ne peut exister qu'en tels et tels individus de chair et d'os, et la blancheur en telles ou telles choses ayant une surface et des dimensions, elles ne sauraient donc exister à l'état pur.

Que faut-il donc dire, puisqu'un principe évident est là qui nous presse, et qui nous assure que toutes les perfections que nous pouvons voir ici-bas, puisqu'elles sont par participation dans certains sujets, doivent être ailleurs *par essence?*

Il faut distinguer deux catégories parmi toutes les perfections que nous pouvons considérer ici-bas : les unes, telles la bonté, la beauté, l'intelligence, ont rapport à l'être même et sont, comme lui, analogues ; leur concept n'implique donc pas essentiellement de limitation et elles peuvent exister, en gardant leur valeur intelligible (leur « formalité ») et leur nom, sous un mode autre que le mode fini sous lequel nous les connaissons dans les choses. Les autres, telles la blancheur et l'humanité, ont rapport à des genres déterminés dans l'être, leur concept par suite implique essentiellement limitation et elles ne peuvent pas exister, en gardant leur valeur intelligible et leur nom, sous un autre mode que le mode fini sous lequel nous les connaissons dans les choses. Rien n'empêche que les perfections de la première sorte existent à l'état pur. Mais en ce cas, puisque chacune enveloppe l'être dans son concept, elles sont chacune l'être à l'état pur, l'acte d'être à l'état pur, l'Être même subsistant, et elles ne peuvent pas dès lors rester distinctes les unes des autres. Et la Bonté à l'état pur serait-elle infiniment bonne, si elle n'était infiniment belle aussi? Et de même la Beauté à l'état pur doit être infiniment bonne aussi. Et l'Intelligence à l'état pur doit être infiniment belle et infiniment bonne aussi.

Or la raison exige une raison d'être première à toutes ces perfections telles qu'elles existent ici-bas. Il y a donc, infiniment séparé, dans sa nature, de tout ce qui est, un être qui est à la fois, dans une simplicité inimaginable, la beauté, la bonté, l'intelligence, la vie et toutes les perfections transcendantes. Maintenant je ne pense plus seulement à lui comme à un objet idéal, je sais qu'il existe, étant invinciblement conduit à affirmer son existence par l'existence des perfections multiples et mélangées que je constate sensiblement dans le monde : les êtres ne seraient pas si l'Être n'était pas. Et pos-

sédant l'être et toutes ces perfections *par essence*, il les a non seulement *à raison de lui-même* ou de son essence, mais à raison de son essence *comme principe absolument total et suprême*, il les a, pour employer les termes scolastiques, non seulement *per se*, mais *a se*.

Quant aux perfections comme l'humanité ou la blancheur, elles sont aussi par essence en ce même Être infini analogiquement connu, mais, puisqu'elles ne sauraient exister à l'état pur sans faire, si je puis dire, éclater leur concept, elles ne sont en lui qu'en perdant là leur valeur intelligible et leur formalité propre dans une perfection plus haute, en sorte qu'il n'y a plus de nom pour les désigner.

Voilà donc qu'à cause de toutes les perfections qui sont par participation dans les choses, le mouvement naturel de ma réflexion sur l'être m'a conduit en droite ligne jusqu'à Dieu, dans l'être incompréhensible duquel resplendissent d'une manière *éminente* les perfections de toutes choses, soit « formellement », comme la bonté, la beauté, l'intelligence, la vérité, la vie, et avant tout l'être même, soit « virtuellement », comme l'essence de l'homme, de l'ange ou du lion, comme la blancheur ou la lumière, comme la couleur du ciel et des prairies, la fraîcheur de l'eau courante, les saveurs et les parfums, et toutes les délectations périssables, et même tout ce qu'il y a de vrai dans les faux biens, comme tout ce bel ornement de la joie créée qu'il a promis de rendre au centuple à ceux qui la quitteraient pour lui.

Béni soit Platon d'avoir deviné ces choses. Et s'il lui est arrivé de perdre un peu la tête, Pygmalion mythologue, en présence des Idées éternelles, n'oublions pas qu'il suffit de situer celles-ci dans leur lieu véritable, dans l'intelligence divine, pour que le platonisme devienne vrai.

Jacques Maritain.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. BONAR LAW

*L'*AVÈNEMENT *au pouvoir du Right Honorable Andrew Bonar Law marque une date dont on ne saurait nier l'importance dans l'histoire politique de l'Angleterre. Car M. Bonar Law est originaire du Canada, et c'est la première fois dans les annales anglaises qu'un* Prime Minister *appartienne à un de ces Dominions qui forment la plus Grande-Bretagne. C'est, on le conçoit, un honneur dont le Canada se montre très fier. Mais bien qu'il soit né le 16 septembre 1856 au Nouveau-Brunswick, M. Bonar Law peut aussi, et très légitimement, se réclamer de Glasgow, patrie de sa mère et de sa femme, où s'est écoulée toute sa vie de* business man. *C'est à Glasgow aussi que se rattache sa carrière politique. L'Ecosse est donc justifiée en acclamant en lui le troisième Premier dont elle ait doté la Grande-Bretagne au cours du dernier siècle.*

Après avoir reçu sa première instruction au Nouveau-Brunswick, le jeune Bonar Law fut envoyé à l'école supérieure de Glasgow, où il poursuivit ses études. Il entra ensuite dans la maison de commerce de son beau-père, William Kidson, gros négociant en fer, et il en devint bientôt un des associés. De 1902 à 1906, il exerça les fonctions de secrétaire parlementaire du Board of Trade, tout en remplissant les devoirs de membre du Parlement pour Blackfriars, arrondissement de Glasgow. A la Chambre des Communes, il arriva vite au premier rang, s'imposa à l'attention de ses collègues par ses dons d'orateur. Lorsqu'il prend la parole, personne ne saurait être plus clair ni plus persuasif que lui; il semble penser à haute voix et raisonner très simplement tout en

prenant, ses auditeurs dans sa confidence, comme s'il cherchait avec eux à surmonter les difficultés. Cette tactique lui a toujours valu la sympathie de ceux qui l'écoutent, et M. Bonar Law a ainsi remporté plus d'un succès parce qu'il s'est rappelé la fameuse boutade de Disraëli : « Un chef est celui qui sait dire ce que les autres pensent. »

Leader de l'opposition à la Chambre des Communes de 1911 *à* 1915, *M. Bonar Law sut dès lors se concilier la bienveillance de ses adversaires comme celle de ses amis. Les unionistes de haute lignée l'entourent d'une sincère affection, que certains d'entre eux viennent de prouver en acceptant des portefeuilles dans son cabinet. D'autre part, les libéraux et même les travaillistes semblent éprouver pour lui une sympathie qui résiste aux divergences politiques. En* 1916, *il devint leader de la Chambre des Communes, en même temps qu'il était secrétaire d'État des Colonies et il fut, on s'en souvient, un des plénipotentiaires à la Conférence de la paix.*

M. Bonar Law prend le gouvernail du cabinet britannique à un moment particulièrement difficile. Néanmoins, il ne faut pas oublier que M. Bonar Law est un homme d'affaires habile et averti, qui a dirigé pendant de longues années une grande entreprise, tout en étant le président de l'Association des industries du fer de Glasgow. Et c'est un homme d'affaires écossais, ce qui est tout dire. Il accorde volontiers à chacun sa chance, pendant que, sous une apparente douceur qui désarme ses adversaires, il dissimule une ténacité qui ressemble curieusement à de l'obstination. On pourrait parfois lui reprocher de manquer de l'initiative qui décide des circonstances et de paraître craintif, vacillant et même « négatif » pour employer le terme dont se servent ses ennemis. Mais dans son for intérieur il est tout décidé, seulement il ne veut rien brusquer par prudence naturelle, et aussi parce qu'il est extrêmement conciliant.

Sa déclaration ministérielle a montré la sage prudence qui le mène. On sent qu'il n'a pas voulu s'avancer avant de savoir s'il restetait Premier ou non, mais il a déjà apporté une suggestion qui a rencontré l'approbation générale en proposant l'organisation immédiate d'une conférence économique des Self governing dominions, *afin d'essayer de développer les immenses ressources commerciales encore latentes à l'intérieur de l'empire britannique. Car, nous le répétons, M. Bonar Law est un homme d'affaires qui a réussi : il s'entendra, sans doute, si on lui donne confiance, à faire réussir aussi les affaires de son pays.*

La note dominante de la politique de M. Bonar Law sera, à l'intérieur, l'économie. On prédit, dans les milieux autorisés, qu'il compte prendre des mesures sévères pour réduire les dépenses du gouvernement,

qui, par la prodigalité de M. Lloyd George, avait atteint des chiffres fabuleux.

M. Bonar Law a encore déclaré que les ministres du nouveau gouvernement s'efforceraient d'assurer à la Grande-Bretagne une « administration stable ». Grand sujet de satisfaction du peuple anglais, las de la prestidigitation déconcertante de M. Lloyd George, en apprenant que le nouveau Premier et ses amis se proposaient de ne jamais prendre que des décisions réfléchies.

« Ce qui marquera le nouveau gouvernement, a déclaré M. Bonar Law, ce sera surtout une différence de tempérament dans la manière dont il s'occupera des questions et des différends qui pourraient s'élever. Ce dont le pays a besoin par-dessus tout, c'est de conservatisme, *en employant ce mot non point dans son sens politique, mais dans son sens large. Il a besoin de tranquillité, il a besoin qu'on s'abstienne d'aventures et d'engagements qui nous entraînent loin, tant ici qu'à l'étranger. »*

On conçoit qu'un ministre qui tient un pareil langage soit acclamé par des cris de Good old Bonar! *Et, du reste, il ne peut pas être mieux appelé : « Ce « bon vieux Bonar » n'est pas un animateur, il n'a ni le magnétisme ni l'éclat qu'il faudrait pour un rôle pareil. Il incarne le bon sens, voilà tout. Il représente la raison écossaise, qui ne galope pas comme l'imagination galloise. Il restera calme et pondéré devant les événements.*

Quant à ses sentiments pour la France, ils sont pleins de sympathie. « Nos relations avec la France, a-t-il dit récemment devant un auditoire féminin, doivent être la note tonique de notre politique étrangère. » A ces mots, les trois mille électrices présentes applaudirent à tout rompre. La femme anglaise veut de tout son cœur, qui a souffert comme celui de sa sœur française, l'entente de son pays et du nôtre. Puisse M. Bonar Law ne négliger aucune occasion de « montrer clairement » à la France son amitié pour elle en partant du principe de l'égalité dans l'alliance.

***

La confusion des genres au théâtre.

Y a-t-il un malaise du théâtre contemporain? S'il suffisait de poser les questions pour les résoudre, notre époque aurait certainement fait avancer l'esprit humain. Mais le fait qu'on pose tant de questions et qu'on mène tant d'enquêtes suffit pour attester qu'on n'y voit pas très clair.

Les mathématiciens ont coutume de dire qu'un problème bien posé est un problème résolu. On a beaucoup accusé les mœurs com-

merciales d'avoir corrompu le théâtre. Sans doute. Mais elles n'agissent que par en bas. Et puis les mœurs ne naissent pas toutes seules. Leur désordre n'est que le résultat d'un désordre dans les idées. Ce sont deux ou trois idées héritées du fond romantique qui empoisonnent le théâtre : les droits de la passion, la liberté de l'art, la confusion des genres. Il est rare qu'une pièce contemporaine échappe à l'un de ces maux. Nous reprochions à M. Porché, l'autre jour, de mêler le lyrique et le dramatique. Voici aujourd'hui trois ouvrages dont il est impossible de dire d'un mot ce qu'ils sont. Ce sont des pièces. C'est tout ce qu'on peut affirmer.

M. Méré dira : « Ma pièce est une tragédie moderne. L'action y est nue, dépouillée, conduite avec la simplicité essentielle au tragique. Le destin entraîne les personnages d'un pas précipité ; tout est subordonné à la marche de cette action, j'y sacrifie jusqu'à l'étude des caractères. Mais il suffit que ces caractères ne soient pas hors de la nature, et obéissant à la loi du théâtre qui est d'agir sur les spectateurs, je demeure dans le genre élevé, grâce au ton, à la qualité littéraire du dialogue. »

Un adversaire de M. Méré, et il en a, car ses pièces ont beaucoup de succès, lui répondra : « Votre pièce n'est qu'un mélodrame. N'avez-vous pas honte de flatter le goût du public avec cette histoire inutile et brutale? Vous nous montrez pendant trois actes un général russe alcoolique menacer du revolver l'amant de sa femme, pour le faire tuer, à la fin, par son rival. Il n'y a là dedans qu'action physique et gros coups de théâtre. »

Prenons le juste milieu, et disons que M. Méré a fait un drame adroit, bien charpenté, où les effets dramatiques sont habilement préparés et le ton tendu plutôt que vraiment noble. Mme Colette, qui est un critique d'un grand bon sens, a décelé l'appareil littéraire sous lequel M. Méré cherche à se dérober. Ses héroïnes, a-t-elle dit, sont capables de répondre : « Madame, la perfidie de vos insinuations ne saurait atteindre la hauteur de mon mépris. » Alors que dans la réalité, elles auraient tout juste le temps de dire : « Ça n'est pas vrai. »

Le cas de M. Guitry est plus embrouillé. Sa nouvelle pièce *le Blanc et le Noir*, est-elle une comédie, un vaudeville, une farce, une pièce sentimentale? Elle est tout cela tour à tour, et parfois en même temps. Le meilleur comique, celui qui jaillit des situations, y est tout mêlé au moins bon, quelquefois au pire, celui qui ne vient que des mots. D'excellentes observations de caractères et de mœurs côtoient des inventions selon la tradition gauloise la plus pure, ou, si vous préférez, la plus fâcheuse. La Bruyère disait de Rabelais qu'il était tour à tour le régal des délicats et de la canaille : M. Guitry ne va pas jusqu'à flatter la canaille, mais trop souvent il se contente de plaire aux moins délicats.

Sa pièce commence en vaudeville, se poursuit en farce et finit en comédie larmoyante. Un couple qui s'entend mal ; le mari dit à la femme : « J'en ai assez, je vais faire un voyage. » Elle répond : « Si tu pars, je me vengerai. » Il part ; elle se venge. Avec le premier venu : c'est un nègre.

Au bout de neuf mois elle met au monde un enfant noir. L'invention n'est pas délicate, mais la justice force à déclarer que M. Guitry en a tiré un parti étonnant. Il a déchaîné pendant un acte ce rire à ventre déboutonné qui plaisait tant à Sarcey, et dont le secret était perdu chez nous depuis les beaux jours de Georges Feydeau. *J'ai ri, me voilà désarmé.* J'ai ri, je l'avoue, et de tout mon cœur. Il faudrait renverser les tables de la loi pour contester à M Guitry la force comique.

Pour finir, le mari, qui est bonhomme, cache à sa femme le fruit de sa faute et lui pardonne au dénouement. Ainsi, après avoir su nous faire rire avec une histoire dont le fond est amer, M. Guitry va frôler l'optimisme de l'homme sensible. On lui reprochait jadis son cynisme et, aujourd'hui, on craint de le voir verser dans la sensiblerie. Il en coûte à nos contemporains de ne pas faire oraison. Ils ont du mal à trouver l'équilibre.

Jamais nous n'avions si bien senti ce qui manque à M. Guitry : savoir choisir entre ses dons si rares selon une juste hiérarchie, avoir le courage de sacrifier le moins bon au meilleur. Il jette pêle-mêle les richesses dont le ciel l'a comblé. Certes, il est beau d'être riche. La facilité est un don inestimable. Mais plus qu'aucun autre, il importe de ne pas le gâcher. Lamartine disait qu'elle est la grâce du talent, et il avait raison. Mais Boileau avait plus raison encore quand il voulait qu'on fît difficilement des vers faciles. M. Guitry fait trop facilement des pièces faciles, parce qu'il vit en un temps où l'on se contente à peu de frais.

M. Sarment, c'est une autre affaire. On a reproché à M. Méré et à M. Guitry d'avoir écrit *le Vertige* et *le Blanc et le Noir* pour « faire de l'argent ». M. Sarment, assurément, n'a pas eu une telle préoccupation en écrivant *le Mariage d'Hamlet.* Après ses premiers succès, une critique insensée l'a comparé à Shakespeare ; aussi s'est-il mis en tête de faire du Shakespeare. De la part d'un auteur de vingt-cinq ans, c'est un dessein à la fois imprudent et grandiose ! Pour son malheur, disions-nous, M. Guitry vit en un temps qui se contente de peu. M. Sarment, lui, vise haut. Pourtant, son œuvre, à lui aussi, porte la marque d'un temps qui se satisfait aisément. Lui aussi brouille les genres au point que nous sommes incapables de dire si *le Mariage d'Hamlet* est une parodie, un drame symbolique, une féerie philosophique ou une comédie qui finit mal. Après *la Couronne de carton* et surtout après *le Pêcheur d'ombres*, tout le monde fut d'accord pour saluer en lui un des espoirs de la scène française.

Mais en même temps, les gens sensés murmuraient : « Pourvu qu'on ne nous le gâte pas. » M. Sarment, comme Hercule dans l'apologue, est assis entre la vertu qui lui conseille de cultiver difficilement ses qualités, et le vice qui lui montre les figures voilées, faciles et fallacieuses du symbole. S'il s'est laissé aller aujourd'hui à les suivre, il est trop intelligent pour ne pas se rendre compte que les vains fantômes échappent à nos bras et se dissolvent en nous laissant déçus. Il doit reconnaître, entre les jaloux et ces imprudents amis, dont parle La Fontaine, ceux qui sont ses amis véritables. Il se rendra compte qu'à ceux-là qui, après *le Pêcheur d'ombres*, attendaient la merveille, le *Mariage d'Hamlet* a apporté une désillusion, et cette résistance, j'espère, l'éclairera. S'il en est ainsi, *le Mariage d'Hamlet* ne sera dans son œuvre que le tribut payé aux puissances mauvaises. S'il fallait les classer et leur donner des noms, nous nommerions d'abord des raisons morales : la flatterie, le désir de briller, d'autant plus fort que M. Sarment est comédien et compose des rôles pour lui-même. Puis des raisons intellectuelles, le mauvais goût littéraire du temps, la confusion des genres et un désordre des idées tel qu'un jeune auteur, comblé par la fortune, puisse sans faire rire, gémir sur l'impossibilité de s'adapter à un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve. L'inquiétude intellectuelle est un sentiment noble et stimulant. Mais elle est plus propre à inspirer des ouvrages philosophiques que des conflits dramatiques. Et surtout elle n'est qu'un chemin, qui doit mener quelque part.

Comme le Lafargue des *Moralités légendaires*, M. Sarment a donné une suite à Hamlet. Il a imaginé les trois personnages d'Hamlet, de Polonius et d'Ophélie vivant en commun une seconde existence. Redoutable projet ! Pour Polonius et Ophélie, passe encore ; les originaux sont aisés à déchiffrer. M. Sarment a fait de Polonius un sot vaniteux et d'Ophélie une petite fille légère, et un peu ridicule. Ce trait, qui ne manque pas de justesse, est sévère pour Shakespeare. Il est bien vrai que l'Ophélie du drame n'a guère de relief et manque un peu de vie. Mais M. Sarment est beaucoup plus féroce encore, quoique sans le vouloir, en nous montrant de quelle manière il a compris Hamlet : un bavard insupportable, vaniteux, prétentieux, ne sachant pas ce qu'il désire et ne prenant plaisir qu'à étonner les gens et à leur faire sentir sa supériorité. Quelle raison a-t-il donc de se juger supérieur? Parce qu'il est inquiet et insatisfait? Ce n'est pas le signe de la supériorité. Mais, dira-t-on, M. Sarment avait reçu Hamlet tel quel des mains de Shakespeare? Cela prouve que l'Hamlet de Shakespeare ne mérite pas l'admiration que lui ont vouée les romantiques. C'est le héros raté d'une pièce ratée. Personne ne sait au juste ce qu'il signifie. C'est une raison pour que certains esprits l'admirent. C'en est une aussi pour que nous ne l'admirions pas.

Rien que du fait d'avoir choisi un tel personnage, M. Sarment se condamnait à être obscur, à nous montrer un être étrange, demi-incons-

cient et demi-fou. C'était un fâcheux départ. Par-dessus le marché, il ajoute un trait qui achève de rendre Hamlet insupportable : il en fait un vaniteux. Pourquoi? A-t-il cru que l'Hamlet de Shakespeare était indéchiffrable sans cette explication? Mais son Hamlet n'est pas un vaniteux ordinaire. Il nous dit longuement qu'il est fils de roi, il parle sans cesse de la traîne symbolique de son manteau princier et, au dénouement, M. Sarment le conduit à Elseneur, où il apprend qu'il est le fils non du roi, mais d'un palefrenier. Cette révélation ne le rend pas plus modeste, au contraire. Il tue une seconde fois Polonius et succombe à son tour en prenant souci de ses pères et en criant : « N'est-ce pas que ce n'est pas ainsi que meurt un homme du commun? »

Il est significatif que l'intérêt, la qualité du drame aillent en décroissant du commencement à la fin : tant il est vrai que nous avons affaire à un talent sur qui pesait la fatalité d'un sujet ingrat. La pièce s'ouvre par un dialogue dans le ciel entre Dieu et Abraham, qui décident le renvoi sur terre des héros, dialogue qui risquait de faire rire et qui saisit par un ton d'admirable majesté. Les deux premiers actes sont encore soutenus par une ironie légère, et l'espérance que l'on garde d'y voir s'épanouir le sens philosophique. Au troisième acte, alors que nous attendions ce couronnement, les intentions symboliques de M. Sarment deviennent indéchiffrables et se perdent définitivement dans une excitation verbale qui sonne, il faut bien l'avouer, le creux.

Au résumé, nous ne savons pas ce qu'a voulu dire M. Sarment. Nous ne serions pas en peine de formuler des hypothèses, mais rien n'indique de façon décisive quelle est la bonne. Il peut avoir voulu nous faire entendre que l'Hamlet de Shakespeare ne se comprend que s'il n'est pas le fils de son père. Mais s'il n'est pas fils de roi, il est encore fils de reine. Et puis, il y a l'éducation. Il peut avoir voulu dire aussi que toute noblesse est dans la pensée et dans ses tourments. C'est à cause de cette obscurité que nous sommes forcés de conclure que M. Sarment a manqué noblement un grand sujet, en dépit de morceaux brillants, de ce que la conception présente d'audacieux et de grand, des passages d'ironie, presque de parodie, qui sont souvent charmants, et de tout le talent que M. Sarment a dépensé pour tirer un feu d'artifice qui éblouit sans éclairer.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA QUESTION TURQUE. — *Le règlement de la paix en Orient est rendu plus difficile par l'intransigeance et le fanatisme de la « grande Assemblée » d'Angora, qui destitue le sultan Mohamed VI, décide de*

prendre tous les pouvoirs en ne laissant au futur khalife qu'elle élira que le pouvoir spirituel (1er et 2 novembre). Le sultan refuse d'accepter sa déchéance. Des manifestations se produisent à Constantinople.

Le 5 novembre, un nouvel acte démontre que les éléments nationalistes exaltés ont pris le dessus : le représentant d'Angora à Constantinople remet aux hauts commissaires alliés deux notes de son gouvernement.

Dans la première, celui-ci prend acte du désir de la population de Constantinople de se mettre directement sous l'autorité d'Angora et déclare nécessaire l'envoi d'administrateurs et de contingents turcs dans cette ville. Dans ces conditions, la grande Assemblée espère que les gouvernements alliés rappelleront de Constantinople leurs troupes d'occupation.

Dans la deuxième note, le gouvernement turc fait connaître les mesures qu'il compte prendre pour le mouillage dans ses ports des navires des puissances avec lesquelles il est en état d'armistice.

A la première note, les hauts commissaires alliés répondent que le désir du gouvernement d'Angora est contraire à la décision interalliée du 23 septembre et à la convention de Moudania.

A la seconde, ils répondent que l'armistice de Moudros fixant les conventions navales est toujours en vigueur et que les prétentions turques sont inacceptables.

Le 7 novembre, les hauts commissaires alliés reçoivent des instructions de leurs gouvernements pour proclamer, si besoin est, l'état de siège.

Le gouvernement d'Angora maintient ses exigences (8 novembre).

La conférence de Lausanne est ajournée au 20 novembre.

Les réparations. La démission du chancelier Wirth. —*En recevant les membres de la Commission des réparations, le chancelier Wirth leur fait connaître qu'« il convient d'abord de guérir l'économie allemande. Après, seulement on aura l'espoir que les prestations pourront être effectuées » (31 octobre).*

Le 5 novembre, le gouvernement allemand remet ses propositions à la Commission des réparations. Il demande un emprunt de 500 millions de marks or.

La Commission des réparations lui répond le lendemain. Elle insiste pour avoir une réponse sur le point de savoir comment le gouvernement allemand compte assurer d'une manière effective l'exécution des engagements du mois de juin relativement à un contrôle financier du Reich.

Le gouvernement allemand réplique que toutes les mesures qui s'imposent ont déjà été prises. S'abritant derrière l'avis des experts financiers étrangers, il déclare que c'est la consolidation du mark qui s'impose si l'on veut que l'Allemagne remplisse ses obligations (7 novembre).

La Commission des réparations rentre à Paris, le 9, aussi avancée que lorsqu'elle est partie.

France. — *L'officier mécanicien Marty, candidat communiste, est réélu conseiller municipal de Paris dans le quartier de la Santé par* 1 073 *voix contre* 808 *à M. Montillot, républicain. Entre les deux tours de scrutin, Marty a bénéficié du désistement du candidat radical-socialiste. Un tiers des électeurs s'est abstenu* (5 *novembre*).

— *Lettre de M. Léon Daudet au cardinal archevêque de Paris lui annonçant la suppression de son dernier roman, dont le titre aurait pu alarmer quelques catholiques* (7 *novembre*).

Angleterre. — *Les élections municipales à Londres et dans les faubourgs marquent un échec très net des travaillistes, qui perdent* 200 *sièges dans les vingt-huit circonscriptions de la capitale. Les contribuables manifestent ainsi leur mécontentement des dépenses extravagantes auxquelles se sont livrés les conseils municipaux où dominent les travaillistes* (1er *novembre*).

— *Elections pour le renouvellement de la Chambre des communes. M. Bonar Law conserve la majorité absolue sur les autres groupes libéraux asquithiens, libéraux lloydgeorgiens et travaillistes. Ceux-ci gagnent des sièges et disposeront de plus de cent vingt mandats* (15 *novembre*).

Allemagne. — *Au comte Lerchenfeld, président du Conseil bavarois, dont la démission est officielle, le* 30 *octobre, succède M. von Knilling. Le comte Lerchenfeld était jugé, à Munich, trop unitaire, pas assez particulariste* (8 *novembre*).

— *On célèbre à Doorn (Hollande) le mariage de Guillaume II avec la princesse Hermine de Reuss* (5 *novembre*).

— *Elections à la diète saxonne. Les partis socialistes obtiennent cinquante et un sièges, les partis bourgeois réunis, quarante-cinq* (5 *novembre*).

États-Unis. — *Elections pour le renouvellement du tiers du Sénat et de la totalité de la Chambre des représentants. La majorité républicaine du Sénat tombe à* 8 *voix, celle de la Chambre à* 7 *voix* (7 *novembre*).

Le tarif douanier et l'interdiction des boissons spiritueuses a joué un grand rôle dans la lutte électorale. C'est néanmoins un échec sérieux pour le président Harding.

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28613.